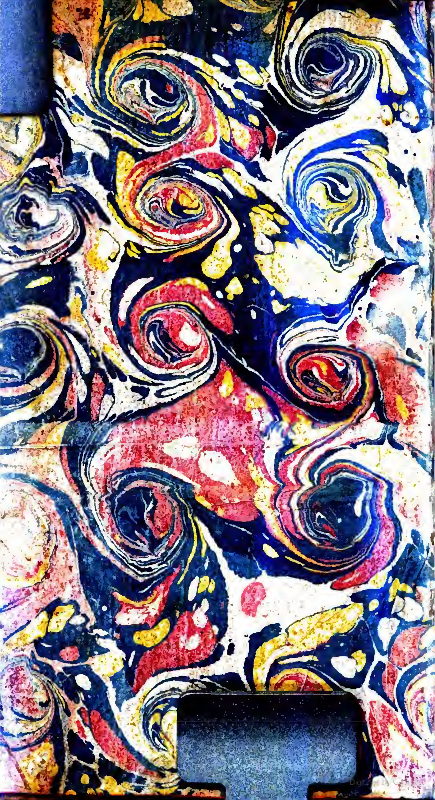












ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT EVREMOND,

AVEC

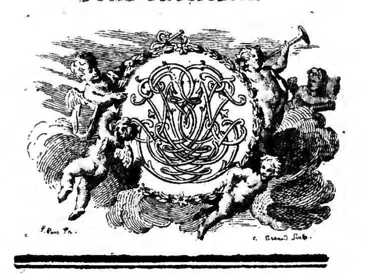
LA VIE DE L'AUTEUR:

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME TROISIE'ME.



M. DCC. XL.

TABLE DES PIECES CONTENUES DANS LE TROISIE'ME TOME.

CONVERSATION



CONVERSATION
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
AVEC
LE DUC DE CANDALE.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires & mes disgraces ; mais on ne sauroit trouver mauvais, sans chagrin, que je fasse réflexion sur ma vie passée ; & que je détourne mon esprit de quelques fâcheuses considérations, sur des pensées un peu

moins désagréables. Cependant, comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût ce à soi-même, plusieurs personnes de grand mérite seront mêlées dans ce discours, qui me fera trouver plus de douceur qu'aucune conversation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monsieur d'Aubigny (1).

A la prison de M. le Prince (2), j'avois un fort grand commerce avec M. de Candale. Les plaisirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de simples agrémens, sans dessein & sans intérêt. Il avoit vécu auparavant dans une étroite amitié avec Moret (3), & le Chevalier de la Vieuville ; & Vineuil avoit donné à cette union le nom de *Ligue*, par une espéce de ridicule, qu'elle méritoit assez. En effet ils avoient mille secrets de bagatelles : ils faisoient des mystéres de rien ; & se retiroient en particulier dix fois le jour, sans aucun plaisir d'être ensemble, que celui d'être séparés des autres. Je ne laissois pas d'être de leur société, mais jamais de leur confidence, laquelle se rompit à la fin sans aucun sujet de brouillerie entr'eux-mêmes,

(1) M. d'Aubigny mourut en 1665.
(2) En 1650.
(3) Le Comte de Moret, frere aîné du Marquis de Vardes.

Monsieur de Vardes en s'en allant à l'armée, avoit laissé à Paris une Maîtresse aussi aimable que femme du monde (1): mais elle avoit été aimée & avoit aimé; & comme sa tendresse s'étoit épuisée dans ses premiéres amours, elle n'avoit plus de passion véritable. Ses affaires n'étoient plus qu'un intérêt de galanterie, qu'elle conduisoit avec un grand art; d'autant plus qu'elle paroissoit naturelle, & faisoit passer la facilité de son esprit pour une naïveté de sentimens. Son histoire étant connue, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle se voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de dessein une fausse négligence. Elle n'alloit pas au Louvre disputer un Galant contre ces jeunes beautés qui font tout le bruit dans le monde: elle savoit l'en tirer avec adresse; & n'avoit pas moins d'industrie pour le conserver, qu'elle en avoit eu pour se l'acquérir. Un simple commerce de bienséance ne lui eût pas été permis avec une femme tant soit peu aimable; & une amitié ordinaire avec les hommes, se reprochoit comme une tendresse dérobée à son amour. Les plaisirs particuliers lui faisoient craindre un attachement: elle

(1) Madame de Saint-Loup.

appréhendoit d'être oubliée dans les divertissemens de foule; sur tout, elle crioit contre les repas du Commandeur (1), où l'on respiroit certain air de liberté, ennemi des passions délicates. Enfin, si elle n'avoit tous vos soins, elle se plaignoit d'être abandonnée; & parce qu'elle se disoit toute à vous, elle vouloit que vous fussiez tout à elle.

Monsieur de Vardes absent ne put maintenir long-temps une Maîtresse de cette humeur. Elle se rendit à la vûe du jeune Monsieur de Candale; encore, dit-on, que ses desseins avoient prévenu l'impression que fait la présence, & qu'elle avoit songé à se le mettre entre les mains, avant que de le connoître. Monsieur de Vardes fut sensible à ce changement, comme à la perte d'un plaisir qui lui étoit fort cher; mais en honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monsieur de Candale avec le dépit d'un rival, sans jamais y mêler la haine d'un ennemi.

Moret, dont la gravité représentoit l'honneur en toutes choses, se tint offensé en la personne de son frere; & prit pour un véritable affront, ce que l'intéressé avoit reçu comme un simple déplaisir. Ses plaintes furent d'abord assez fiéres: les voyant mal re-

(1) Le Commandeur de Souvré.

ques dans le monde, il changea de discours sans changer de procédé. Il se disoit malheureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une personne pour laquelle il avoit eu tant de considération toute sa vie: il disoit que Monsieur de Candale étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des amis plus dignes de son amitié; & qu'avec beaucoup de déplaisir il se voyoit obligé d'en chercher d'autres sur lesquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde; avec une fausse modestie, qui marque plus la bonne opinion qu'on a de soi, que ne feroit une présomption légérement déclarée. Pour le Chevalier de la Vieuville, il se tint désobligé, aussi-tôt que Moret pensa l'être; & tant pour lui plaire, que par la vivacité de son naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyois Monsieur de Candale à l'ordinaire, & comme il lui falloit toujours quelque confident, je le devins aussi-tôt de ses plaintes sur le procédé de ces Messieurs; &, peu de temps après de sa passion pour Madame de Saint Loup. Dans la chaleur de cette nouvelle confidence, il ne pouvoit se passer de moi, pour me confier en secret de petites choses fort cheres aux Amans, & très-indifférentes à ceux qui sont obligés de les écouter. Je les recevois comme des mystéres, &

les sentois comme des bagatelles importunes. Mais son humeur étoit agréable, je trouvois son procédé obligeant, & il avoit un air si noble en toute sa personne, que je prenois plaisir à le regarder, au même-temps que j'en avois peu à l'entendre. Jusques-là, je n'avois pas eu le moindre dessein dans son commerce. Quand je me vis maître de son esprit, si je l'ose dire, je pensai que je ne ferois pas mal de ménager une personne, qui devoit être un jour fort considérable. Alors je me fis une étude particuliére de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits, où il pouvoit être sensible. Je louois sa Maîtresse sans trahir mes sentimens, car elle me paroissoit fort aimable ; & je blâmois le procédé de Moret & du Chevalier de la Vieuville, qui, selon mon sens, n'avoient aucune raison.

Il y a des insinuations honnêtes, dont le moins artificieux se peut servir : il y a des complaisances aussi éloignées de l'adulation que de la rudesse. Comme Monsieur de Candale avoit l'ame passionnée, je mêlois dans nos entretiens ce que je connoissois de plus tendre. La douceur de son esprit faisoit une certaine délicatesse, & de cette petite délicatesse il se formoit assez de discernement pour les choses qui n'avoient pas besoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tour-

noit ſon eſprit par étude, & par étude je lui fourniſſois des ſujets où il pouvoit employer cette eſpéce de lumiére. Ainſi nous nous ſéparions ſans aucun de ces dégoûts qui commencent à la fin des Converſations ; & content de moi, pour l'être de lui, il augmentoit ſon amitié à meſure qu'il ſe plaiſoit davantage.

Ceux qui cherchent de la docilité dans les eſprits, établiſſent rarement la ſupériorité du leur, ſans faire ſentir avec chagrin une humeur impérieuſe. Le mérite ne fait pas toujours des impreſſions ſur les plus honnêtes-gens ; chacun eſt jaloux du ſien, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir aiſément celui d'un autre. Une complaiſance mutuelle concilie ordinairement les volontés ; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit ; le plaiſir d'être flatté ſe paye cherement quelquefois, par la peine qu'on ſe fait à flatter un autre. Mais qui veut bien ſe rendre approbateur, & ne ſe ſoucie pas d'être approuvé, celui-là oblige, à mon avis, doublement ; il oblige de la louange qu'il donne & de l'approbation dont il diſpenſe. C'eſt un grand ſecret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur amour-propre. Quand on ſait les rechercher à propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'uſage, ils nous

savent gré de la joie secrete qu'ils sentent de ce mérite découvert, & peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choses particuliéres pour m'étendre sur des observations générales. J'y serois plus scrupuleux, si j'avois à entretenir le Public d'affaires de grande considération. Comme je ne parle qu'à moi seul sur une matiére peu importante, je pratique à mon égard, ce que j'ai fait à celui d'un autre; & ne cherchant qu'à me plaire, je suis ingénieux à tirer de mon esprit des pensées qui me contentent. Je veux donc me laisser aller à ma fantaisie, pourvû que ma fantaisie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance; car il faut éviter le déréglement aussi-bien que la contrainte: & pour revenir à quelque sorte de régularité, je reprens la narration que j'ai commencée.

La premiére chose que fit la Cour à la détention de Monsieur le Prince, fut d'aller en Normandie pour en chasser Madame de Longueville, & ôter aux Créatures de sa Maison les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monsieur de Candale, & deux jours entiers d'un temps & d'un chemin assez fâcheux, nous eûmes une conversation presque continue, & assez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuiſés à parler de ſa paſſion, de celle de quelques autres, & indifféremment de tous les plaiſirs, nous vînmes à tomber inſenſiblement ſur le miſérable état où ſe trouvoit Monſieur le Prince, avec tant de gloire, & après tant de grandeurs. Je lui dis » Qu'un Prince ſi grand & ſi malheureux » devoit être plaint de tout le monde: Que » ſa conduite, à la vérité, avoit été peu reſ» pectueuſe pour la Reine, & un peu fâcheu» ſe pour Monſieur le Cardinal, mais que » c'étoient des fautes à l'égard de la Cour, » & non pas des crimes contre l'Etat, capa» bles de faire oublier les ſervices importans » qu'il avoit rendus: Que ſes ſervices avoient » ſoutenu Monſieur le Cardinal, & aſſuré le » pouvoir dont ſon Eminence venoit de ſe » ſervir pour le perdre: Que la France eût » peut-être ſuccombé au commencement de » la Régence, ſans la bataille de Rocroi qu'il » avoit gagnée: que la Cour avoit fait tou» tes les fautes ſans lui après la bataille de » Lens, & ne s'étoit ſauvée que par lui dans » la Guerre de Paris: Qu'après avoir ſi bien » ſervi, il n'avoit fait que déplaire par l'im» pétuoſité d'une humeur dont il n'avoit pû » être le maître; mais que tous ſes deſſeins » & ſes actions alloient pleinement au ſer» vice du Roi, & à la grandeur du Royau» me. Je ne ſai pas, ajoûtai-je, ce que la

» Cour gagnera par sa prison, mais je sai bien
» que les Espagnols ne pouvoient rien sou-
» haiter de plus favorable.

Je suis obligé, dit Monsieur de Candale; *je suis obligé à Monsieur le Prince, de mille honnêtetés qu'il a eües pour moi, malgré son chagrin contre Monsieur d'Espernon mon pere. J'ai été, peut-être, un peu plus sensible que je ne devois, à des obligations si légéres, & je n'ignore point qu'on m'a accusé de ne prendre pas assez de part aux intérêts de ma Maison. Tous ces discours ne m'ont pas empêché d'être son serviteur, & ses disgraces ne m'en empêchent pas encore: mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur secrete à ses malheurs; inutile pour lui en l'état qu'il est, & ruineuse pour moi, si je la fais paroître.*

» Voilà, *repris-je*, les sentimens d'un fort
» honnête homme, & que je trouve d'autant
» plus généreux, que la prison de Messieurs
» les Princes, est la chose la plus avantageuse
» que vous puissiez desirer. Je vous regarde
» aujourd'hui comme le plus considérable
» homme de France, si vous voulez l'être.
» On vient de mettre nos Princes du Sang
» au bois de Vincennes, dont apparemment
» ils ne sortiront pas si-tôt. Monsieur de Tu-
» renne & Monsieur de Bouillon se sont éloi-
» gnés pour les servir. Monsieur de Nemours

» n'eſt de rien, tout honnête-homme qu'il
» eſt, & ne ſait préſentement quel parti pren-
» dre. Monſieur de Guiſe eſt priſonnier en
» Eſpagne. Tout le reſte de nos grands Sei-
» gneurs eſt ſuſpect, ou négligé de Monſieur
» le Cardinal. Dans la ſituation où ſont les
» choſes, ſi vous ne ſavez pas faire valoir la
» conſidération de vos établiſſemens, & les
» bonnes qualités de votre perſonne, ne re-
» jettez rien ſur la fortune qui vous ſert ſi
» bien; prenez-vous-en à vous ſeul; car
» c'eſt vous qui manquerez à vous-même.

Il m'écouta avec la plus grande attention du monde; & plus touché de mon diſcours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement, que la jeuneſſe & les plaiſirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de ſérieux juſques-là; mais qu'il étoit réſolu de quitter ſon inutilité, & de mettre tout en uſage pour ſe donner de la conſidération. *Je vais vous faire une confidence*, pourſuivit-il, *que je n'ai jamais faite à perſonne; vous ne ſauriez croire l'inclination que Monſieur le Cardinal a pour moi. Vous ſavez qu'il a quelque deſſein de me faire épouſer une de ſes Niéces, & l'on croira aiſément que ſa bonne volonté eſt fondée ſur le projet de cette alliance; j'y en attribue moi-même une partie: mais je ne m'y connois point,*

ou il a pour moi quelque foible. Je vous confierai encore un plus grand ſecret, c'eſt que je ne me ſens aucune amitié pour lui; & à vous parler nettement, j'ai le cœur auſſi dur pour ſon Eminence, que ſon Eminence le ſauroit avoir pour le reſte des Courtiſans.

» J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-je*, » que vous euſſiez quelque tendreſſe; car il » ſera difficile que vos véritables ſentimens » échapent à ſa pénétration. Si vous m'en » croyez, vous le verrez rarement en par- » ticulier, & lorſque vous y ſerez obligé, » entretenez-le de votre dévouement en gé- » néral, ſans vous laiſſer conduire dans un » détail curieux, qui lui donne le loiſir de » vous examiner, & la facilité de vous con- » noître. Quand le Roi & la Reine ſeront » chez lui; quand il cherchera à ſe divertir » avec ſes Courtiſans ordinaires, ne man- » quez jamais de vous y trouver: & là par » toutes ſortes de complaiſances & d'agré- » mens, tâchez d'entretenir une amitié qu'il » eſt aſſez diſpoſé à entretenir de lui-même. » S'il étoit d'humeur à ſe faire un vrai Fa- » vori, ſa familiarité vous ſeroit avantageuſe: » mais ſa bonne volonté ne pouvant être ſi » pure, qu'il n'y entre du deſſein; un grand » commerce lui fera découvrir tous vos foi- » bles, avant que vous ayez trouvé le moin- » dre des ſiens. Quelque diſſimulation qu'un

» homme de votre âge puisse avoir, ce ne
» lui est pas un petit malheur d'avoir à souf-
» frir les observations d'un vieux Ministre,
» supérieur par l'avantage du poste, & par
» celui de l'expérience. Croyez-moi, Mon-
» sieur, il est dangéreux de voir trop souvent
» un habile homme, quand la différence,
» & souvent la contrariéte des intérêts ne
» permet pas de s'y fier. Si cette maxime
» peut être reçue chez les autres nations;
» elle est comme infaillible dans la nôtre,
» où la pénétration pour découvrir, va plus
» loin que la dissimulation pour se cacher.
» Ne présumez donc pas de pouvoir com-
» battre Monsieur le Cardinal par son art,
» ni de faire contester vos finesses avec les
» siennes. Contentez-vous de ménager vos
» agrémens avec beaucoup de conduite, &
» laissez agir son inclination. L'inclination
» est un mouvement agréable, qui nous est
» d'autant plus cher, qu'il nous semble pu-
» rement nôtre. Il naît dans le fond de nos
» tendresses, & s'y entretient mollement
» avec plaisir: en quoi il différe de l'estime,
» laquelle est reçûe comme une chose qui ne
» s'établit & ne se maintient point en nous
» par la faveur de nos sentimens, mais par la
» justice que nous sommes obligés de rendre
» aux personnes vertueuses.

» Nous allons tomber dans un temps où

» apparemment Monſieur le Cardinal aura
» beſoin de ſes ſerviteurs. Il faut vous faire
» conſidérer comme un homme utile, après
» vous être fait aimer comme une perſonne
» agréable. Le moyen d'être tout-à-fait bien
» avec lui, c'eſt de remplir ces vûes d'intérêt,
» auſſi-bien que les ſentimens de ſon affection;
» c'eſt ce que vous ferez infailliblement, en
» lui promettant une grande conſidération
» que vous vous ſerez donnée. Elle ne vous
» manquera pas, ſi vous vous éloignez de
» la conduite de Monſieur d'Eſpernon, ſans
» vous éloigner de ſes intérêts, qui doivent
» toujours être les vôtres. Heureuſement la
» nature vous a donné une humeur trop op-
» poſée à la ſienne. Il n'y a rien de ſi con-
» traire que la douceur de votre eſprit, &
» l'auſtérité du ſien; que votre complai-
» ſance, & ſes chagrins; que vos inſinua-
» tions, & ſa fierté. Laiſſez-vous donc aller
» à votre naturel preſqu'en toutes choſes:
» mais donnez-vous garde de prendre, ſans y
» penſer, les ſentimens d'une fauſſe gloire.
» On démêle mal-aiſément la fauſſe d'avec la
» véritable: une hauteur mal-entendue paſſe
» pour une grandeur d'ame; & trop ſenſible
» à ce qui vient de la qualité, on eſt moins
» animé qu'on ne doit pour les grandes cho-
» ſes. Voici le Portrait de M. d'Espernon,
» ſi je ne me trompe. Dans le reſpect qu'il

» exige, dans les devoirs qu'on lui rend, il
» oubliera ce qu'on doit au Gouverneur & au
» Colonel (1), pourvû qu'on rende à M.
» d'Espernon ce qu'on ne lui doit pas. Je ne
» dis point que la distinction ne doive être
» agréable aux personnes de grande qualité:
» mais il faut se l'attirer, & non pas se la faire
» présomptueusement soi-même.

» Il seroit honteux de laisser perdre les cho-
» ses établies par le mérite & par le crédit
» de ses Prédécesseurs ; on ne sauroit avoir
» trop de fermeté à maintenir ces sortes de
» droits, quand la possession en est laissée ;
» mais il n'en va pas ainsi en des prétentions
» nouvelles qui doivent être établies par dé-
» licatesse & par douceur, avant que d'être
» aperçues. C'est-là qu'il vous faut aller adroi-
» tement aux autres, pour les faire venir in-
» sensiblement à vous ; & au lieu de prendre
» avec justice, un habile homme emploie
» toute son industrie à se faire donner ce
» qu'il ne demande pas.

» Soyez honnête, officieux, libéral : que
» chacun trouve chez vous sa commodité
» & son plaisir ; on vous portera volontaire-
» ment ce que vous exigerez sans succès par
» une hauteur affectée. Personne n'est blessé
» du respect qu'il veut bien rendre, parce

(1) Le Duc d'Espernon étoit alors Gouverneur de Guienne, & Colonel Général de l'Infanterie.

» qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il pense
» donner des marques de son amitié, plûtôt
» que de son devoir. La jalousie de la Liber-
» té est commune à tous les hommes, mais
» diverses gens la font consister en diverses
» choses. Les un rejettent toute supériorité;
» le choix des supérieurs tient lieu de liberté
» à quelques autres. Le François particulié-
» rement est de cette humeur; impatient de
» votre autorité & de sa franchise, il ne sau-
» roit recevoir des maîtres sans chagrin, ni
» demeurer le sien sans dégoût; ennuyé de sa
» propre possession, il cherche à se donner; &
» trop content de la disposition de sa volon-
» té, il s'assujettit avec plaisir, si on lui laisse
» faire sa dépendance. C'est à peu près notre
» naturel, que vous devez consulter plûtôt
» que le vôtre, dans la conduite que vous
» avez à tenir.

» Il y a deux choses parmi nous, qui ap-
» portent des distinctions fort considérables;
» la faveur du Roi déclarée, & un grand mé-
» rite à la Guerre, bien reconnu. La faveur
» qui ne diminue rien en Espagne de la jalou-
» sie des rangs, leve bien des contestations
» en France, où chacun se laisse conduire
» purement à l'intérêt, sous prétexte d'hono-
» rer la confiance ou l'inclination du Prince.
» Les plus corrompus, dont le nombre est
» grand, portent leur servitude où il croyent

trouver

» trouver leur fortune ; & ceux qui s'abandonnent le moins, ne laissent pas de se faire un mérite de leur souplesse. On voit bien quelques faux généreux qui mettent ridiculement leur honneur à mépriser les Ministres ; on voit des esprits rudes qui pensent être fermes : mais il est peu de gens habiles & honnêtes, qui sachent conserver de la dignité en ménageant leurs affaires. A le bien prendre, tout céde à nos favoris, si la Cour ne sort pas de sa situation ordinaire.
» Pour le mérite de la Guerre, il apporte une considération fort grande ; & quand on a commandé dignement de grosses Armées, il reste une impression de cette autorité, qui se conserve dans la Cour même. On honore avec plaisir un Général qui a fait acquérir de l'honneur : ceux même qui en ont le moins acquis, se souviennent agréablement des fatigues dans la mollesse. On s'entretient des actions passées dans l'inutilité présente ; on rappelle la mémoire du péril dans la sureté : l'image de la Guerre enfin ne se présente point dans la Paix sans un souvenir du commandement qu'on a exercé sur nous, & de l'obéissance que nous avons rendue. C'est à ce mérite de la Guerre que l'ambition vous doit pousser : c'est-là que vous devez appliquer tous vos soins, pour arriver quelque jour au Commande-

» ment des Armées. Un Emploi si noble &
» si glorieux égale les Sujets aux Souverains
» dans l'autorité, & comme il fait quelque-
» fois d'un particulier un Conquérant, il peut
» faire du Prince le mieux établi, le dernier
» des misérables, s'il néglige une vertu né-
» cessaire à soutenir sa fortune. Lorsque vous
» aurez bien réglé votre conduite pour la
» Cour, & animé votre ambition pour la
» Guerre, il vous restera encore à vous don-
» ner des amis, dont la réputation bien éta-
» blie puisse contribuer à la vôtre ; & qui
» fassent valoir votre application nouvelle,
» quand vous vous donnerez plus de mouve-
» ment.

» De tous les hommes que je connois, il
» il n'y en a point avec qui je vous souhaite
» un commerce plus particulier qu'avec M.
» de PALLUAU (1), & avec M. de
» MIOSSENS (2). La grande liaison que j'ai
» avec l'un & l'autre, pourroit vous rendre
» suspect le bien que j'en dis toujours : mais
» ne craignez pas en cela de déferer à mon
» sentiment, & croyez qu'on trouve mal-

(1) Philippe de Clerembaut, Comte de Palluau, fait Maréchal de France en 1653. Il mourut en 1665.

(2) César-Phœbus d'Albret, Comte de Miossens, fait Maréchal de France en 1653. & mort en 1667.

» aisément de si honnêtes gens qu'eux dans le » monde. J'avoue pourtant que l'amitié de » Monsieur le Marquis de CREQUI (1) me » semble préferable à toute autre : sa chaleur » pour ses amis, si vive & si animée, sa fidé- » lité si pure & si nette, me la font estimer » infiniment. D'ailleurs, son ambition, son » courage, son génie pour la guerre, un esprit » universel, qui s'étend à tout, ajoutent à » l'amitié une considération fort particuliére. » On lui peut donner sans faveur ce bel éloge » qu'on donnoit à un Ancien : *ita ut ad id* » *unum natus esse videretur quod aggrederetur.* » Quand son choix le détermina à sa profes- » sion, la nature l'avoit préparé à toutes, ca- » pable de cent choses différentes, aussi pro- » pre à ce qui regarde le métier des autres, » qu'à ce qui touche le sien. Il pourroit se » donner de la réputation par les Lettres, » s'il ne la vouloit toute par les Armes. Une » gloire ambitieuse ne souffre point les peti- » tes vanités : mais il n'en est pas moins cu- » rieux, & cherchant dans une étude secrete » le plaisir particulier de s'instruire, il joint » à l'avantage de savoir beaucoup, le mérite » de cacher discrétement ses connoissances. » Peut-être ne croyez-vous pas pouvoir ren- » contrer dans la jeunesse où il est, ce qu'à

(1) François de Crequi, Marquis de Marines, fait Maréchal de France en 1668.

» peine on attend de l'âge le plus avancé ;
» & j'avoue que nous donnons quelquefois
» aux jeunes gens une estime précipitée par
» la faveur de nos sentimens. Quelquefois
» aussi nous rendons une justice bien lente à
» leur vertu ; oubliant à louer ce qu'ils font
» de bien dans le temps de l'exercice & de
» l'action, pour donner des louanges à ce
» qu'ils ont fait dans la cessation & le repos.
» Rarement on ajuste la réputation à la vertu ;
» & j'ai vû mille gens en ma vie estimés, ou
» du mérite qu'ils n'avoient pas encore, ou
» de celui qu'ils n'avoient déjà plus. On trou-
» ve en M. le Marquis de Crequi un ajuste-
» ment si rare. Quelques grandes espérances
» qu'il donne de l'avenir, il fournit dans le
» présent de quoi contenter les plus difficiles ;
» & il a seulement à desirer ce que les autres
» ont à craindre, l'attention des observateurs,
» & la délicatesse des bons Juges.

» Un premier Ministre, un Favori qui
» chercheroit dans la Cour un sujet digne de
» sa confiance, n'en sauroit trouver, à mon
» avis, qui la mérite mieux que Monsieur de
» RUVIGNY (1). Vous verrez peut-être en
» quelques autres, ou un talent plus brillant,
» ou de certaines actions d'un plus grand éclat
» que les siennes. A tout prendre, à juger des

(1) Le Marquis de Ruvigni, Pere du Comte de Gallway.

» hommes par la considération de toute la vie,
» je n'en connois point qu'on doive estimer
» davantage, & avec qui l'on puisse entrete-
» nir plus long-temps une confidence sans
» soupçon, & une amitié sans dégoût. Quel-
» ques plaintes que l'on fasse de la corruption
» du siécle, on ne laisse pas de rencontrer
» encore des amis fidéles : mais la plûpart de
» ces gens d'honneur ont je ne sai quoi de
» rigide, qui feroit préferer les insinuations
» d'un fourbe à une si austére fidélité. Je re-
» marque dans ces hommes qu'on appelle
» *solides & essentiels*, une gravité qui vous
» importune, ou une pesanteur qui vous en-
» nuie. Leur bon sens même, pour vous
» être utile une fois dans vos affaires, entre
» mal à propos tous les jours dans vos plaisirs.
» Cependant, il faut ménager des personnes
» qui vous gênent, dans la vûe que vous
» pourrez en avoir besoin ; & parce qu'ils
» ne vous tromperont pas quand vous leur
» confierez quelque chose, ils se font un
» droit de vous incommoder aux heures que
» vous n'avez rien à leur confier. La probi-
» té de M. de Ruvigny, aussi propre que la
» leur pour la confiance, n'a rien que de fa-
» cile & d'accommodant pour la compagnie :
» c'est un Ami sûr & agréable, dont la liaison
» est solide ; dont la familiarité est douce ;
» dont la conversation est toujours sensée ;
» & toujours satisfaisante.

» La Prison de M. le Prince a fait sortir de
» la Cour une personne considerable, que
» j'honore infiniment; c'est M. de LA ROCHE-
» FOUCAULT, que son courage & sa conduite
» feront voir capable de toutes les choses où
» il veut entrer. Il va trouver de la réputation
» où il trouvera peu d'intérêt; & sa mauvaise
» fortune fera paroître un mérite à tout le
» monde, que la retenue de son humeur ne
» laissoit connoître qu'aux plus délicats. En
» quelque fâcheuse condition où sa destinée
» le réduise, vous le verrez également éloi-
» gné de la foiblesse & de la fausse fermeté;
» se possédant sans crainte dans l'état le plus
» dangereux, mais ne s'opiniâtrant pas dans
» une affaire ruineuse, par l'aigreur d'un res-
» sentiment, ou par quelque fierté mal-en-
» tendue. Dans la vie ordinaire son commer-
» ce est honnête, sa conversation juste &
» polie: tout ce qu'il dit est bien pensé; &
» dans ce qu'il écrit, la facilité de l'expres-
» sion égale la netteté de la pensée. Je ne
» vous parle point de M. de Turenne; ce
» seroit trop de présomption à un particulier
» de croire que ses sentimens pussent être
» considerés parmi les témoignages publics,
» & la justice universelle que les nations lui
» ont rendue. D'ailleurs, il ne faut pas vous
» entretenir long-temps de personnes éloi-
» gnées, qui ne peuvent contribuer en rien
» à vos intérêts.

» Je reviens à M. de Palluau & à M. de » Mioſſens, pour les dépeindre par des qua- » lités qui vous ſeront ou agréables, ou uti- » les. Vous trouverez dans le commerce de » M. de Palluau tous les agrémens imagi- » nables ; autant de ſecret & de ſûreté que » vous en puiſſiez deſirer. N'attendez pas de » lui les empreſſemens d'un jeune homme » qui s'entête de vous ſervir, & dont vous » avez plus à redouter l'imprudence, qu'à » deſirer la chaleur. Il fera toujours à propos » ce que vous exigerez de lui, & ne man- » quera point aux offices que fait rendre un » Courtiſan délicat. Si votre amitié eſt une » fois bien liée, il s'intéreſſera dans votre » conduite ; plus utile pour la régler par ſes » conſeils, que propre à pouſſer vos affaires » à bout par ſa vigueur. Je l'ai toujous vû » fort oppoſé aux faux généreux, & pour » avoir tourné en ridicule l'oſtentation d'une » probité affectée, pluſieurs ont crû qu'il » étoit aſſez indifférent pour la véritable. Je » puis dire néanmoins que je n'ai jamais con- » nu en perſonne une honnêteté plus natu- » relle, ſans fourbe, ſans artifice, ſans fineſ- » ſe avec ſes amis ; attaché à la Cour ſans » proſtitution aucune, & tâchant de plaire » avec une délicateſſe éloignée de toute ſorte » d'adulation.

» Une liaiſon vous ſera plus avantageuſe

» pour vos affaires avec M. de Miossens ;
» particuliérement dans une conjoncture
» comme celle-ci, où l'on devra presque
» tout à l'industrie. Il va être admirable dans
» une Cour où il y aura divers intérêts, &
» beaucoup d'intrigues. Il entrera d'abord
» avec vous, espérant que vous lui serez bon
» à quelque chose ; & si vous vivez bien avec
» lui, il se fera un honneur particulier de
» vous être bon à tout. Pour peu que vous
» soyez soigneux, vous attirerez tous ses
» soins ; si vous étes complaisant, il sera flat-
» teur ; ayez quelque tendresse, il sera plus
» sensible qu'on ne croit, & qu'il ne pense-
» ra lui-même. Alors il quitte les vûes d'in-
» térêt, & animant son commerce de toute
» la chaleur de l'amitié, il se charge à la fin
» de vos affaires comme des siennes ; induf-
» trieux, ponctuel, diligent à les poursuivre,
» ne comptant pour rien ces offices généraux
» dont les liaisons ordinaires s'entretiennent,
» il ne croira pas que vous deviez être con-
» tent de lui, & ne le sera pas lui-même,
» qu'il ne vous ait effectivement servi. Le
» seul danger qu'il y ait, c'est de choquer la
» délicasse de son humeur : un oubli, une
» indifférence témoignée sans y penser, pour-
» roit faire naître sérieusement la sienne : une
» raillerie sur une Demoiselle qu'il aime, un
» discours qu'il aura fait, mal pris ou plai-
samment

» famment tourné, lui feront des injures
» fenfibles, & fans proportion du reffenti-
» ment à l'offenfe, il cherchera peut-être
» à fe venger dans les chofes qui vous impor-
» tent le plus. Comme il n'y a perfonne plus
» capable de faire valoir vos bonnes qualités,
» quand il vous aime : il n'y en a point qui
» fache pouffer fi loin vos foibles & vos dé-
» fauts, quand il croit que vous lui donnez
» fujet de ne vous aimer pas. Voilà ce que
» vous avez à craindre de fon humeur : mais
» il n'eft pas difficile de vous en garantir.
» Pour être sûr de lui, vous n'avez qu'à être
» sûr de vous-même, & fi vous avez des
» égards fur ce qui le touche, j'ofe affûrer
» qu'il en aura pour vous encore davantage.

Pour Monfieur de Palluau, reprit Monfieur de Candale, *j'avoue que je m'accommoderois auffi bien avec lui qu'avec homme du monde; & vous m'obligerez, vous qui êtes fi fort de fes amis, de le rendre plus particuliérement des miens. J'eftime les bonnes qualités de Monfieur de Mioffens autant que vous. Je fai qu'on ne peut pas en avoir de meilleures; perfonne n'a plus d'efprit, & il l'employe auffi volontiers qu'utilement pour fes amis : mais il a tenu jufques ici un procedé fi defobligeant avec moi, que je ne me réfoudrai jamais à lui faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que vous pûffiez nous unir infen-*

siblement avec adresse, je n'y trouverois pas moins de plaisir que d'avantage.

Moret & le Chevalier de la Vieuville avoient donné cette aversion-là à Monsieur de Candale ; & il l'auroit assez prise de lui-même par un secret sentiment de gloire, qui ne pouvoit souffrir la hauteur que Monsieur de Miossens avoit avec lui en toute occasion, & à laquelle son humeur molle & paresseuse ne se donnoit pas la peine de s'opposer. Je ne prétens pas intéresser par là son courage. Il en avoit véritablement : mais la facilité de son esprit & sa nonchalance avoient un air de foiblesse, particulierement en de petites occasions qui ne lui sembloient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa gloire, & sa gloire lui faisoit trouver le véritable usage de son cœur. Je l'ai vû même aller au-delà de ce qu'il se devoit, après avoir négligé des choses obscures, qui éclatoient à la fin ; capables de hazarder ses Etablissemens & de se perdre lui-même, quand il voyoit sa réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de prise sur lui par ses négligences, & le monde pouvoit le pousser trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faisoit perdre la modération de son humeur, ordinairement assez douce, & toujours moins douce que glorieuse.

Voilà quelques traits du Portrait de Monſieur de CANDALE. Comme il a eu aſſez d'éclat dans le monde, pour laiſſer la curioſité de le connoître tout-à-fait, il ne ſera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui euſſent tant de qualités différentes : mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit expoſé en vûe celles qui plaiſoient, & caché au fond de ſon ame ce qui pouvoit donner de l'averſion. Je n'ai jamais vû un air ſi noble que le ſien. Toute ſa Perſonne étoit agréable, & il faiſoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un eſprit médiocre, pour la douceur de la converſation & pour les plaiſirs. Une légere habitude le faiſoit aimer : un profond commerce ne s'entretenoit pas long-tems ſans dégoût ; peu ſoigneux qu'il étoit de ménager votre amitié, & fort léger en la ſienne. Dans cette nonchalance pour ſes amis, les habiles gens ſe retiroient ſans éclat, & ramenoient la familiarité à une ſimple connoiſſance : les plus tendres ſe plaignoient de lui, comme d'une Maîtreſſe ingrate, dont ils ne pouvoient ſe détacher. Ainſi les agrémens de ſa perſonne le ſoûtenoient malgré ſes défauts, & trouvoient encore des ſentimens pour eux en des ames irritées. Pour lui il vivoit avec ſes amis, comme la plûpart des Maîtreſſes avec leurs Amans,

Quelque service que vous lui eussiez rendu ; il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire ; dégoûté comme elle d'une ancienne habitude, & sensible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme sont les Dames aux délicates tendresses d'une passion naissante. Cependant il laissoit les vieux Engagemens sans les rompre, & vous lui eussiez fait de la peine de vous séparer tout-à-fait de lui ; l'éclat des ruptures ayant je ne sai quelle violence éloignée de son humeur. D'ailleurs il ne vouloit pas se donner l'exclusion des retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit sensible aux plaisirs & intéressé dans les affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, & vous recherchoit dans ses besoins. Il étoit fort avare & grand dépensier, aimant ce qui paroissoit dans la dépense, blessé de ce qui se consommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux ; intéressé, mais fidéle, qualités bisarrement assorties, qui se trouvoient dans un même sujet ensemble. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper ; & quand l'Intérêt, maître ordinaire de ses mouvemens, lui faisoient manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, & peu content de lui, jusqu'à ce que vous eussiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il se ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, &

ſe ſentoit obligé ſecretement que vous l'euſſiez reconcilié avec lui-même. Hors l'intérêt, il vous déſobligeoit rarement : mais vous vous attiriez auſſi peu d'offices par ſon amitié, que d'injures par ſa haine ; & c'eſt un aſſez grand ſujet de plainte entre les amis, de n'avoir à ſe loüer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes, il fut aſſez long-tems indifférent, ou peu induſtrieux à ſe donner leurs bonnes graces. Quand il leur parut ſi aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du ſien dans ſa non-chalance ; & très-entendues dans leurs intérêts, elles commencerent à former des deſſeins ſur un homme qui attendoit un peu tard à en faire ſur elles. On l'aima donc, & il ſut aimer à la fin. Les dernieres années de ſa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux ſur lui. Les plus retirées ne laiſſoient pas de ſoupirer en ſecret ; les plus galantes ſe le diſputant, aſpiroient à le poſſeder comme à leur meilleure fortune. Après les avoir diviſées par des intérêts de galanterie, il les réünit dans les larmes par ſa mort. Toutes le ſentirent aimé ; & une tendreſſe commune fit bien-tôt une douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux ſentimens, & s'imaginerent de perdre encore ce

qu'elles avoient déja perdu. Plusieurs qui lui étoient indifférentes, se flattoient qu'elles ne l'auroient pas été toujours; & se prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une personne si aimable, dont elles eussent pû être aimées. Il y en eut qui le regretterent par vanité, & on vit des inconnues s'insinuer avec les intéressées dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de galanterie : mais sa véritable Maîtresse (1) se rendoit illustre par l'excès de son affliction : heureuse si elle ne se fût pas consolée ! Une seule passion fait honneur aux Dames ; & je ne sai si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur réputation, que de n'avoir rien aimé.

LETTRE
A Mr. LE COMTE
DE LIONNE.

JE ne sai pas bien encore le succès qu'auront tous vos soins; mais je vous puis assûrer qu'ils laissent une grande reconnoissance à un homme très-sensible au moindre plaisir qu'il reçoit. Votre maladie me tou-

(1) La Comtesse d'Olonne.

che plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte à vos sollicitations dans mon affaire. Je crains qu'elles ne soient trop pressantes à l'égard de Monsieur de Turennes, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cause. S'il ne m'avoit fait faire des complimens par Monsieur le Comte d'Auvergne, & par Monsieur le Comte d'Estrades, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ses bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun service qui l'oblige à s'intéresser dans mes affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre justice à ses grandes qualités, & faire honneur à mon jugement, mais je n'en ai rien attendu, comme en effet je ne devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laissera beaucoup de gratitude; si je lui suis indifférent, je n'aurai aucun sujet de m'en plaindre.

Les bontés que vous me témoignez de Mr. de Lionne le Ministre, me donnent une satisfaction secrete, qui ne me laisse pas sentir le peu que j'en devrois avoir dans la situation où je me trouve. Si j'en étois pleinement persuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loisir de songer à ma mauvaise fortune. En quelque lieu que je puisse être, assûrez-le, je vous prie, qu'il aura toujours un Serviteur

bien inutile malgré moi, & aussi zélé que vous pour tout ce qui le regarde. C'est ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon sentiment.

Modérez les louanges excessives que vous me donnez sur mes bagatelles. Dans le temps que vous me faites voir tant de sincérité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de ce que je vous envoye. Je vous pourrois dire avec plus de raison que votre Lettre est la mieux écrite que j'aye vûe de ma vie; mais je crains de vous décrier par-là dans un pays délicat, où l'on ne sauroit beaucoup & fort bien écrire, sans passer pour un pédant, ou pour un Auteur.

Votre ANDROMAQUE est fort belle; trois de mes amis m'en ont envoyé trois par la poste, sans considérer l'économie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'argent; mais si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de Hollande, comme un homme capable de corrompre leurs Citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un Etat populaire quand vous m'éxemtez de ces dépenses, dont vous chargez très-judicieusement Mr. l'Ambassadeur, (1)

(1) Mr. le Comte d'Estrades, Ambassadeur à la Haye.

à qui il sied très-bien de répandre son argent pour l'honneur de son maître, & pour la dignité de la Couronne. Néanmoins comme toutes ces choses-là s'impriment à Amsterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considérables trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle: mais je croi qu'on peut aller plus loin dans les passions, & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentimens, que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que doux, & ce qui doit exciter de la pitié ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'aucun autre, après Corneille.

AU MESME.

S'IL étoit bien vrai que Monsieur de Lionne le Ministre agréât, comme vous dites, ces petits Ouvrages que je vous ai adressés; le plaisir de toucher un goût aussi délicat que le sien, effaceroit aisément le chagrin de ma disgrace; & je me tiendrois obligé au

malheur de mon éxil, où, manque de divertissemens, je m'occupe à des bagatelles de cette nature-là. S'il n'est pas satisfait de la peinture que j'ai fait de ses belles qualités, qu'il s'en prenne à son mérite, que je n'ai pû assez heureusement exprimer. Pourquoi est-il si habile & si honnête-homme ? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicatesse que je ne lui en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même chose qu'à ces femmes trop belles, qui laissent toujours quelque chose à desirer dans leurs Portraits. Elles doivent être ravies de ruiner la réputation de tous les Peintres.

Madame Bourneau m'a fait un très méchant tour, d'avoir montré un sentiment confus que je lui avois envoyé sur l'ALEXANDRE. C'est une femme que j'ai fort vûe en Angleterre, & qui a l'esprit très-bien fait. Elle m'envoya cette piéce de Racine, avec priere de lui en écrire mon jugement : je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en pensois ; la priant, autant qu'il m'étoit possible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses amis, il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez.

Je hais extrêmement de voir mon nom courir par le monde presqu'en toutes choses, & particulierement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine ; c'est un fort bel esprit que je voudrois servir ; & ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites Piéces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le désordre où elles passent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

Je ne vous recommande point de donner à personne cette justification détournée de de ce que je fis à Saint Jean de Luz (1) : vous en connoissez les raisons aussi bien que moi. J'ai prétendu louer celui qui régne ; mais je ne sai pas si on veut de mes louanges ; vous ne donnerez pas aussi le petit Portrait que vous ne copiâtes pas tout-à-fait. Du reste tout est à vous, vous en userez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute votre industrie

(1) Voyez la LETTRE de M. de S. Evremond *à M. le Marquis de Lionne*, dans la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1667.

pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât. En cas que vous ne le puissiez pas, vous en userez de la maniére qui vous semblera la meilleure.

Vos Lettres sont si polies & si délicates, que les Imprimeurs de ce pays-ci aussi empressés que ceux de France, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils savoient que j'eusse quelque chose d'aussi bien fait & d'aussi poli. Dans la vérité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni si bien agir dans l'intérêt de vos amis. Quelqu'envie que j'aye de revoir la France, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la rareté de trouver un ami si soigneux, si passionné, que par la douceur du commerce. Pour les louanges d'ATTILA, vous les rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La vérité est que la piéce est moins propre au goût de votre Cour, qu'à celui de l'Antiquité ; mais elle me semble très-belle : Voilà bien des bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une amitié fort étroite n'admettoit dans le commerce jusqu'aux moindres choses.



AU MESME.

J'APPREHENDE avec raiſon que la continuation de notre commerce ne vous devienne odieuſe par celle de mes diſgraces. C'eſt ce qui m'obligera de prendre beaucoup ſur ma propre ſatisfaction à l'avenir, pour ne pas abuſer d'un zéle auſſi ardent que le vôtre. La diſcrétion eſt une vertu que l'on doit pratiquer parmi ſes vrais amis, & j'ai trop d'intérêt de vous conſerver, pour ne m'en pas ſervir avec circonſpection. Si j'oſois vous découvrir mon ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus des-intéreſſé de tous les amis du monde; rien ne me ſoutenant dans votre cœur que votre pure générosité. C'eſt ce qui m'a fait croire que vous voulez donner un exemple à la poſtérité, pour la déſeſperer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin, je m'examine de tous les côtés, & je ne voi rien en moi qui ne juſtifie le dégoût que l'on devroit avoir de ma perſonne. Les réfléxions me ſeroient très-fâcheuſes, ſi elles n'étoient adoucies par le ſouvenir d'une perſonne pour qui j'ai les adorations qu'un mérite ſi accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faisons pas souffrir plus long-temps une modestie aussi délicate que la vôtre, & passons au sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS (1). Je l'ai lû avec assez d'attention pour y remarquer de belles choses. Il passe, à mon sens, l'ALEXANDRE & l'ANDROMAQUE: les Vers en sont plus magnifiques; & je ne serois pas étonné qu'on y trouvât du sublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur, d'avoir si dignement travaillé sur un sujet qui ne peut souffrir une représentation agréable. En effet l'idée de Narcisse, d'Agrippine & de Néron; l'idée, dis-je, si noire & si horrible qu'on se fait de leurs crimes, ne sauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur; & quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque maniére la Piéce.

(1) Tragédie de Racine.

LETTRE
DE
M. CORNEILLE
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,

Pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la DISSERTATION ſur l'ALEXANDRE de Racine.

MONSIEUR,

L'OBLIGATION que je vous ai, eſt d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; & dans la confuſion où j'en ſuis, je m'obſtinerois encore dans le ſilence, ſi je n'avois peur qu'il ne paſſât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les ſuffrages de l'importance du vôtre, nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre eſtime, en

un temps où il ſemble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laiſſer aucune. Vous me ſoûtenez, quand on ſe perſuade qu'on m'a abattu ; & vous me conſolez glorieuſement de la délicateſſe de notre ſiécle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'eſt un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut douter que la poſtérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : auſſi je vous avoûe après cela, que je penſe avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit ſur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter ici, que vous m'avez pris par mon foible, & que ma SOPHONISBE, pour qui vous montrez tant de tendreſſe, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flattez agréablement mes ſentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conſerver à ces vieux Illuſtres, ces caractéres de leur temps, de leur nation, & de leur humeur ! J'ai crû juſques ici que l'Amour étoit une paſſion trop chargée de foibleſſe, pour être la dominante dans une Piéce héroïque : j'aime qu'elle y ſerve d'ornement

nement, & non pas de corps; & que les grandes ames ne la laiſſent agir qu'autant qu'elle eſt compatible avec de plus nobles impreſſions. Nos doucereux & nos enjoués ſont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'eſt-ce pas aſſez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie?

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, CORNEILLE.

REPONSE DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND A M. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fuſſiez le plus reconnoiſſant homme du monde, d'une grace qu'on vous feroit, puiſque vous vous ſentez

obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos Ouvrages ; vous devriez des remercimens à tous ceux qui s'y connoissent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été si bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois, assez disposés naturellement à estimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion souvent bien fondée, & croyent faire honneur à leur Ben. Johnson (1) de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monsieur Waller, un des plus beaux esprits du siécle, attend toujours vos Piéces nouvel-

(1) Benjamin Johnson, célébre Poëte Anglois, fleurissoit sous les régnes de la Reine Elisabeth, de Jacques I. & de Charles I. Comme il étoit versé dans la lecture des Anciens, il en profita habilement, & donna au Théatre Anglois une forme & une régularité qu'il n'avoit point eu jusqu'alors. Il a fait des Tragédies, comme le SE'JAN & le CATILINA, qui ont eu l'approbation des Connoisseurs. On estime infiniment ses Comédies; particuliérement celles qui ont pour titre, VOLPONE, OU LE RENARD; l'ALCHYMISTE; la FOIRE DE LA SAINT-BARTHELEMI; & LA FEMME QUI NE PARLE POINT. Monsieur de Saint Evremond étoit charmé de cette derniére Piéce. Ben. Johnson mourut en 1637, âgé de 63. ans. Il est enterré dans l'Abbaye de Westminster. Pour toute Epitaphe on s'est contenté de mettre ces paroles sur sa tombe; O RARE BEN. JOHNSON!

les, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en vers Anglois, pour sa satisfaction particuliere (1). Vous êtes le seul de notre nation, dont les sentimens ayent l'avantage de toucher les siens. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui sache penser. Monsieur Vossius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne sauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles se passent à Paris ? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux Héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire : mais si on se plaît encore à les voir représenter sur nos Théatres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je croi que l'influence du

(1) M. Waller a travaillé à la traduction Angloise du *Pompée* de Corneille, conjontement avec Charles Sackville, Comte de Dorset, un des plus beaux esprits d'Angleterre, mort en 1706. C'est tout ce qui nous reste de ses traductions de Corneille.

mauvais goût s'en va passer ; & la premiére Piéce que vous donnerez au public, fera voir, par le retour de ses applaudissemens, le recouvrement du bon sens, & le rétablissement de la raison. Je ne finirai pas sans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des louanges que vous donnez à mon jugement : mais comme il s'occupe le plus souvent à bien connoître la beauté de vos Ouvrages, je confonds nos intérêts, & me laisse aller, avec plaisir, à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

LETTRE
A
M. LE COMTE
DE LIONNE.

VOTRE impatience de mon retour, augmente la mienne pour avoir le plaisir de vous recevoir : mais vous ne sauriez m'ôter tout-à-fait la crainte, que des sollicitations trop vives auprès de Monsieur de Lionne le Ministre, ne vous rendent moins agréable,

& mes intérêts importuns. Je dois être assez équitable pour ménager sa bonne volonté, & croire que les grandes affaires dont il est chargé tous les jours, ont quelque chose de plus pressant que les miennes. Votre activité pour vos amis me donne ce soupçon-là: mais il ne me dure pas long-temps; votre adresse me rassûre, & me persuade que vous prendrez toujours votre temps fort à propos. J'eusse été bien-fâché que la comparaison de Monsieur le Prince, la Lettre détournée, & le Portrait de ***, se fussent trouvés en la disposition de Monsieur Barbin (1). Pour tout le reste, il est devenu vôtre par votre larcin, pourvû que mon nom n'y paroisse point,&que je n'y contribue en rien: ainsi, la chose & les maniéres dépendent de vous. Vous êtes trop raisonnable pour être aussi piqué que vous semblez l'être, de ce que je vous écrivis sur les Imprimeurs de Hollande. Je n'ai eu autre dessein que de vous faire voir combien j'estime la délicatesse d'un stile aussi poli que le vôtre. Dans la vérité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

Le nouvel Ecrit de Lisola (2) a été impri-

(1) Libraire de Paris.

(2) François Baron de Lisola, étoit de Besançon. Il se mit au service de l'Empereur, qui l'employa dans diverses Ambassades, où il se fit connoître d'une maniére très-avantageuse. Pendant la Guerre

mé à Bruxelles : il n'en est venu ici que sept ou huit exemplaires. Un de mes amis me le lut, & ne me le voulut pas laisser. C'est une suite des Remarques sur la Lettre de Monsieur de Lionne le Ministre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à Paris pour la Paix, sont des amusemens & des artifices pour empêcher l'Angleterre & la Hollande de s'opposer à la Conquête des Pays-Bas. Il maintient que le dessein d'attaquer la Franche-Comté, & celui de faire la Paix, étoient incompatibles ; tirant des conséquences de tout. Dans ses Remarques, il y a des choses très-spirituelles, mais il y a trop de railleries pour une matiére si importante. Les Espagnols ne sauroient s'empêcher d'accepter l'alternative ; l'Angleterre & la Hollande sont maîtresse de la Paix ; mais le Marquis de Castelle Rodrigue (1) ne souhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les Hollandois & les Anglois dans son parti. On souhaite fort la Paix ici, & on ne néglige rien qui puisse regarder la guerre.

de Flandre, la Garnison de Lille ayant intercepté une LETTRE que M. de Lionne écrivoit au Roi : M. de Lisola publia des REMARQUES sur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres Ouvrages contre la France. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, à l'Article LISOLA.

(1) Gourverneur des Pays-Bas.

Je suis fort obligé à Monsieur Corneille de l'honneur qu'il me fait. Sa Lettre est admirable, & je ne sai s'il écrit mieux en vers qu'en prose. Je vous supplie de lui rendre ma réponse, & de l'assûrer que personne au monde n'a tant d'estime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'AMPHITRION (1) ni LAODICE (2); mais en jettant les yeux par hazard sur LAODICE, les vers m'y ont arrêté plus que je ne pensois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi, de la bonté qu'il a eue de m'envoyer sa Piéce : je la lirai avec grand soin ; & avec autant de plaisir assurément. Vous n'aurez point de complimens pour votre particulier ; les amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut sentir la cerémonie.

Depuis votre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de LAODICE qui m'a semblé fort beau.

Moliére surpasse Plaute dans son AMPHITRYON, aussi bien que Térence dans ses autres Piéces.

(1) Comédie de Moliére.

(2) Tragédie de Corneille le jeune.

AU MESME.

RIen n'eſt ſi doux en amitié, auſſi bien qu'en amour que l'expreſſion d'une véritable tendreſſe ; & on ne ſauroit mieux la témoigner qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Votre déplaiſir du mauvais ſuccès de mon affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir ſupporter doucement ce qui m'en reſte. Je n'avois rien ſû de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes amis n'ayant voulu me faire ſavoir non plus que vous, une choſe aſſez fâcheuſe ; mais cette diſcrétion, toute obligeante qu'elle eſt, me laiſſe deviner qu'ils ont mauvaiſe opinion de ma conſtance. Sept années entiéres de malheurs ont dû me faire une habitude à ſouffrir, ſi elles n'ont pû me former une vertu à réſiſter. Pour finir un diſcours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop auſtére pour celui qu'on entretient, je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien ſouhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoiſſe, & quelques amis auſſi chers par le témoignage de leur amitié, que par la conſidération de leur mérite. Cependant il ne faut pas ſe déſeſpérer pour vivre chez une Nation où les agrémens ſont

rares.

rares. Je me contente de l'indolence, quand il se faut passer des plaisirs : j'avois encore cinq ou six années à aimer la Comédie, la Musique, la bonne chere ; & il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie, & se faire un amusement languissant à considérer des vertus Hollandoises peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très-humbles à Monsieur de Lionne le Ministre, de la bonté qu'il a eûe pour moi. Je suis un serviteur si inutile, que je n'oserois même parler de reconnoissance ; mais je n'en suis pas moins sensible à l'obligation. Vous m'obligerez aussi de m'écrire de l'état de mon affaire, & ce qui a été répondu. Votre Lettre sera assurément tenue dans le paquet de Monsieur d'Estrades quand il sera ici. Pour les airs & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports : mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû, soit en musique, soit en autre chose. Pour ces bagatelles, où je me suis amusé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un discours qui est encore tout broüillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Intérêt sale & vilain : la Vertu toute pure : & le sentiment d'un homme du monde, qui fait le tempérament, & qui tire de l'un & de l'autre, ce qui doit entrer dans le commerce.* J'avois laissé ces papiers en Angleterre que j'ai trouvé

perdus, à la réserve de quelques périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuster; mais comme elles ont trop de liaison avec les autres qui sont perdus, je ne crois pas que cela puisse être fort bien.

L'INTEREST

Dans les personnes tout-à-fait corrompues.

Le Corrompu parle.

J'AI passé, Messieurs, par toutes les conditions; & après une exacte réfléxion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent occuper solidement un homme sage; le soin d'acquérir & celui de conserver. L'*Honneur* n'est qu'un entêtement de jeunes gens; c'est par là qu'on commence sa réputation quand on est fou, & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, si-tôt qu'on est sage.

Quant à moi, je n'eus jamais l'esprit gâté de chiméres. *Devoir*, *Amitié*, *Gratitude*, *Obligation*, & le reste de ces erreurs qui font les liens des sots & des foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La na-

ture me fit naître avec le vrai génie de l'Intérêt, que j'ai cultivé par l'étude, & fortifié par l'expérience. L'avidité qui fait le même effet pour le bien, que l'ambition pour la puissance, m'a élevée aux grands profits, sans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons différentes, qui sont autant de fruits différens de notre industrie. Il seroit difficile d'en faire bien le détail : mais on ne se trompera jamais si on tient pour maxime principale de *préférer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile, c'est suivre le dessein de la nature, qui par un secret instinct nous porte à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'*Honneur* est un devoir imaginaire, qui, pour la considération d'autrui, nous fait abstenir des biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire de ceux que nous devrions garder.

Pour ce qui touche la conservation, n'est-il pas juste de ménager avec soin, ce qu'on a su amasser avec peine ? Tant que nous aurons de l'argent dans nos coffres, nous aurons des amis & des serviteurs assurés (1) : si nous l'épuisons par une vaine libéralité, nous ne ferons que laisser aux hommes la liberté d'être ingrats, perdant ce qui les attire à

(1) Pensée de Machiavel.

nous sûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il est peu de personnes reconnoissantes ; & quand nous pourrions en rencontrer, il est certain que le prix de la gratitude approche rarement de celui du bienfait.

Il y a une chose de grand usage, que j'ai heureusement pratiquée, c'est, Messieurs, de promettre toujours, & de ne donner presque jamais. On tire plus de service par les promesses que par les présens ; car les hommes se mettent en état de mériter ce qu'ils espérent de nous : mais ils ne savent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent ; ils le font passer pour une récompense de leurs peines, ou pour un effet de leur industrie. Encore parmi les ingrats, ceux-ci me paroissent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent aussitôt & ne sauroient nous coûter qu'un seul bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus dangereux, qui nous prêchent le bien qu'on leur fait, jusqu'à importuner tout le monde. Ils ont toûjours le nom de leur Bienfaicteur dans la bouche, & son Portrait dans leur chambre ; mais qu'arrive-t'il de ce vain appareil de reconnoissance ? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle prétention ; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçûe, ils croyent s'être rendus dignes d'une autre, qu'ils ne

manquent pas de demander. Belle subtilité de nos jours, d'avoir tourné la gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été jusqu'ici que le ressentiment d'une obligation passée !

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des desseins sur vous, c'est à vous à prendre des précautions contre eux : & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaises intentions par la délicatesse du discernement, je trouve à propos de s'en garantir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laisser pas établir un mécontentement universel qui vous feroit abandonner de tout le monde, il sera bon de paroître désintéressé quelquefois, par un secret dessein d'intérêt ; il sera bon de donner au public certaines actions de franchise apparente, mais en effet concertées, & de contraindre votre naturel à faire une grace aussi noblement, que si elle partoit d'une véritable inclination. Par là vous ferez oublier les dégoûts du passé, & laisserez en vûe des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occasions, le secret est de choisir un mérite bien reconnu, ou l'un de ces sujets agréables qui plaisent à tous les hommes : par cette estime ou cette amitié universelle, chacun, sottement, se croit obligé d'un bien qui n'est reçû que d'un seul. Après

l'éclat d'une ſi belle action, laiſſez repoſer le monde dans l'opinion de votre généroſité, & prenez plaiſir quelque tems à jouir de l'adulation des flateurs, & de l'approbation des mauvais juges.

Comme vous aurez excité par là des deſirs, & laiſſé concevoir des eſpérances, tous ceux qui penſent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos ennemis chercheront des voyes ſecrettes de ſe raccommoder, pour n'avoir pas l'excluſion de vos bienfaits; vos amis animés d'un nouveau zéle, s'efforceront de les mériter; & les perſonnes qui vous ſont particuliérement attachées, redoubleront leurs ſoins & leur aſſiduité dans les fonctions de leurs charges.

Alors, voyant tout le monde bien réuni ſur vos louanges, vous reprendrez inſenſiblement vos maniéres accoutumées. Votre commerce deviendra plus difficile: vous voir, ne ſera pas une petite grace; vous parler en ſera une plus grande: les rides de votre viſage rebuteront les fâcheux, & vos agrémens ſatisferont les malhabiles: votre familiarité, quelque ingrate qu'elle ſoit, ſera ménagée comme une faveur précieuſe; & pour achever ce diſcours en peu de mots, vous mettrez en uſage toutes les choſes vaines pour les autres, & prendrez ſagement toutes les ſolides pour vous.

LA VERTU
TROP RIGIDE.

Le Vertueux parle.

J'AI passé, comme vous, par toutes les conditions ; & après une éxacte réfléxion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse ; la modération de ses desirs, & le bon usage de sa fortune.

Ceux à qui la raison donne le repos que nous ôte la fantaisie, vivent exemts de beaucoup de maux, & sont en état de goûter les biens les plus véritables. Un homme élevé aux grandeurs, qui fait trouver aux autres leur fortune dans la sienne, joint un grand mérite à un grand bonheur ; & il n'est pas plus heureux par le bien qu'il possede, que par celui qu'il fait faire : mais qui, comme vous, cherche son intérêt avec tout le monde, & ne peut souffrir que personne le trouve avec lui, celui-là se rend indigne de toute société : il devroit être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaise opinion que j'aye de vous, il me semble qu'il y a de la vanité dans la confession de vos vices. La na-

ture n'a pas laiſſé en votre pouvoir d'être auſſi méchant que vous voulez l'être. On n'eſt pas tout-à-fait ingrat impunément ; on ne trahit point ſans remors ; on n'eſt pas ſi avide du bien d'autrui, ni ſi avare du ſien ſans quelque honte. Et quand vous auriez composé avec vous-même, exemt de combats intérieurs & d'agitations ſecrettes, il vous reſte encore à compter avec le monde, dont vous aurez à eſſuyer des reproches importuns, & des accuſations fâcheuſes.

Pour ce génie d'intérêt dont vous nous parlez, c'eſt ce qui vous rend mépriſable : car on trouve d'illuſtres ſcélérats ; mais il ne fut jamais d'illuſtre avare. La grandeur de l'ame ne peut compatir avec les ordures de l'avarice. D'ailleurs, qu'y a-t'il de plus injuſte, que d'attirer à ſoi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain, pour ne l'employer à aucun uſage ? C'eſt entretenir le crime, & dérober au public par un vol continuel, ce qu'on a tiré une fois des particuliers.

Ceux qui prennent avec violence, pour répandre avec profuſion, ſont beaucoup plus excuſables. Leur dépenſe eſt comme une eſpéce de reſtitution : les dépouillés ſemblent rentrer en quelque part de leur bien, quand la magnificence expoſe à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la

mauvaiſe réputation vous eſt indifférente ; ſi l'injuſtice ne vous touche point, ayez au moins quelque conſidération pour votre repos.

Depuis que l'argent s'eſt rendu maître de vos deſirs ; qu'il ſoit chez vous ou qu'il ſoit ailleurs, il fait également votre peine : ce que vous manquez à gagner, vous afflige ; ce que vous poſſédez, vous inquiéte ; ce que vous n'avez plus, vous tourmente : & comme il n'y a rien de ſi agréable que d'avoir du bien & de s'en ſervir, il n'y a rien de ſi malheureux que d'être avide & trop ménager tout enſemble.

J'avoue que votre diſcours ſur les Ingrats n'eſt pas moins ingénieux que véritable : mais on peut dire que cette délicateſſe vous vient plus de vos obſervations que de votre expérience. Vos grandes précautions contre l'ingratitude, marquent moins de haine pour elle, que d'averſion pour la générolité ; & véritablement vous ne fuyez pas moins les reconnoiſſans que les ingrats. Les uns & les autres reçoivent des graces, & votre intention eſt de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait, vous étes irréconciliable lorſque vous avez fait un plaiſir, s'il ne vous en attire un autte plus conſidérable.

Puiſque je me ſuis engagé inſenſiblement en cette matiére des bienfaits, je la veux

pousser encore davantage. Il y a des hommes de l'humeur du Cardinal Ximenès, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, disent-ils, dans leurs desseins, ni troublés dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refusent tout aux inspirations des autres. Cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & se rencontrer en des ames fort élevées: mais le plus souvent ce sont jalousies malhonnêtes & fausses délicatesses d'honneur, que produit une véritable répugnance à faire des graces.

Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puisque nous ne songeons pas à eux dans notre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action, & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, si nous ne nous rendions difficiles à la persuasion du bien, tandis que nous nous pensons bien maîtres de nous, dans la crédulité la plus grande que nous puissions avoir pour le mal. Chacun craint l'ascendant de ses amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui; chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le

ſecret d'une impoſture, & l'artifice des mauvaiſes impreſſions qu'on lui donne. C'eſt-là pourtant que la précaution eſt honnête; c'eſt-là qu'on peut-être ſur ſes gardes avec jalouſie; c'eſt-là qu'il faut ſe défendre des inſinuations délicates qui nous conduiſent inſenſiblement à mal faire.

Mais pour quitter des diſcours trop généraux, que vous ſert de ménager ſi finement la liberté de vous voir & de vous parler? A quoi bon ce grand art qui régle tous les plis de votre viſage, qui gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides?* Donner à propos, & refuſer avec raiſon, ſeroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'eſt un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui ſont dans votre dépendance. Vous penſez montrer la ſubtilité de votre eſprit, & vous ne faites voir que la malice de votre naturel.

Cette induſtrie que vous employez à trouver des *choſes vaines pour les autres*, eſt vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des richeſſes, & chaque jour vous en retranche l'uſage; vos biens augmentent, & vos ſens qui en doivent jouir diminuent. Vous gagnez des choſes étrangéres, & vous vous perdez vous même. Que devient donc cette naiſſance ſi heureuſe? Quelle utilité de ce beau génie d'intérêt? Vous paſſez votre vie parmi des Tréſors ſuperflus, dont l'avarice

ne vous laiſſe pas la diſpoſition,& dont la nature vous empêche la jouiſſance. Malheureuſe fortune qui ne regarde ni vous ni les autres, que par l'inquiétude de vos ſoins, & par le chagrin de leur envie!

SENTIMENT

D'un honnête & habile Courtiſan, ſur cette Vertu rigide, *& ce* ſale Intérêt.

JE ſuis fâché, Monſieur, qu'une Vertu trop ſévére vous anime ſi fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les vicieux, ou du moins un peu plus de délicateſſe dans la maniére de vos corrections.

Je ſai que la raiſon nous a été donnée pour régler nos mœurs : mais la raiſon autrefois rude & auſtére, s'eſt civiliſée avec le temps; elle ne conſerve aujourd'hui preſque rien de ſon ancienne rigidité. Il lui a fallu de l'auſtérité pour établir des loix qui puſſent empêcher les outrages & les violences: elle s'eſt adoucie pour introduire l'honnêteté dans le commerce des hommes, elle eſt devenue délicate & curieuſe dans la recherche des

plaiſirs, pour rendre la vie auſſi agréable qu'on avoit tâché de la rendre ſûre & honnête. Ainſi, Monſieur, il faut oublier un temps, où c'étoit aſſez d'être ſévére, pour être crû vertueux; puiſque la Politeſſe, la Galanterie, la Science des voluptés, font une partie du mérite préſentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde : mais trouvez bon que les délicats nomment Plaiſir, ce que les gens rudes & groſſiers ont nommé Vice, & ne compoſez pas votre Vertu de vieux ſentimens qu'un naturel ſauvage avoit inſpiré aux premiers hommes.

Il me ſemble que vous débutez mal avec des Courtiſans, de leur prêcher ſans ceſſe la modération de leurs deſirs, eux qui font de leur ambition leur plus grand mérite. Vous pourriez peut-être leur inſpirer le dégoût du monde : mais de les réduire dans la Cour à régler ſi juſtement leurs prétentions; c'eſt ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut preſque ſe paſſer de tout éloigné d'elle : il eſt difficile quand on y vit, de ne pas deſirer beaucoup, & mal-honnête de ſe borner aiſément à peu de choſe.

Parmi tant d'intérêts différens, où ſe rencontre le vôtre, c'eſt avec peine que l'ambition & la vertu ſe concilient. On doit louer la délicateſſe de ceux qui trouvent moyen de

les accommoder ensemble : il faut se contenter quelquefois du bien, qui n'est pas entier, & tantôt se satisfaire du moindre mal: il ne faut pas éxiger une probité scrupuleuse, ni crier que tout est perdu dans une médiocre corruption.

Les Dieux, dit quelqu'un, *n'ont jamais fait un plus beau présent aux hommes que l'ame du dernier Caton; mais ils se tromperent au temps qu'ils voulurent la donner* : Sa vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République, fut ruineuse sur ses fins, pour être trop pure & trop tient. Ce juste Caton qui pouvoit sauver sa Patrie, s'il se fût contenté de rendre ses Citoyens moins méchans; la perdit, & se perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des gens de bien. Une probité moins entiére, qui se fût accommodée aux vices de quelques particuliers, eût empêché l'oppression générale : il falloit souffrir la puissance, pour éviter la tyrannie ; & par-là on eût conservé la République, à la vérité corrompue, mais toujours République.

Ainsi, Monsieur, ne regardons pas tant le monde comme il doit être, qu'on ne le puisse souffrir comme il est : que cette indulgence néanmoins ne soit pas pour nous. Cherchons des temperammens pour les autres, & soyons sévéres pour nous-mêmes ; ennemis du vice

en nos propres consciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les hommes nos ennemis.

Car à quoi songez-vous de parler des avares & des ingrats comme de monstres qui vous effrayent ? Je sai que l'ingratitude & l'avarice sont de fort vilaines qualités : mais puisqu'elles sont si communes dans le monde, ou résolvez vous de les souffrir, ou sauvez-vous dans la solitude ; & portez dans une retraite cette vertu, qui aura fait haïr votre personne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les ingrats, inspirez aux Grands un meilleur choix pour des personnes reconnoissantes. Quand on les verra plus délicats, & plus soigneux dans la distribution de leurs graces, les personnes obligées se feront une étude particuliére de reconnoître ces bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un avare, ne croyez pas en venir à bout par de beaux discours; toute la morale y seroit employée sans aucun effet : proposez-lui des fortunes considérables qui se font par la dépense, insinuez le mépris où fait tomber une économie sordide, parlez de l'avantage que prennent sur lui les personnes de sa condition, par un honnête usage de leur bien ; & pour le guérir d'un sale intérêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Repréſentez à votre artificieux intéreſſé ; que toutes ſes machines feront leur effet conre lui-même. Il veut des ſerviteurs fidéles, & l'éxemple de ſa méchante foi corrompra les ſiens : il ſe fait une habileté ingénieuſe de promettre, & de ne rien donner ; on ſe fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun fera lui-même ſa récompenſe : il tient ſes amis dans une familiarité honteuſe, ſans aucun crédit ; ce leur eſt moyen d'étudier ſes défauts, de pénétrer ſes affaires, ſans que rien les oblige à la diſcrétion & au ſecret.

Pour ces bienfaits concertés que produiſent la méditation, & le deſſein, comme ce n'eſt qu'un petit intervale dans une vilaine conduite, ils ne font qu'une légere ſuſpenſion dans les cœurs, & ſitôt que votre Corrompu retourne à ſon premier procédé, le monde auſſi diligent, reprend ſa premiere haine.

Par de ſemblables raiſons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la vertu, & le préjudice qu'apporte un ſale intérêt. C'eſt la délicateſſe que j'ai deſirée dans la maniere de vos corrections, ne pouvant ſouffrir que vous vous érigiez en philoſophe, ou en dévot de profeſſion, pour vous animer d'un eſprit chagrin & importun contre les vices. Car enfin, Monſieur, qu'eſpérez-vous de ce beau ſermon ? *chaque*

jour,

jour vous apporte des richesses, & chaque jour vous en retranche l'usage : vos biens augmentent, & vos sens qui en doivent jouir, diminuent : vous gagnez des choses étrangéres, & vous vous perdez vous - même. Ces gens - là prennent la chose tout autrement ; l'argent qui leur vient est la consolation du jour qui s'en va. L'affoiblissement de leurs sens est réparé, ce leur semble, par l'augmentation de leurs biens ; & quand ils se perdent eux-mêmes, ils croyent en quelque sorte se recouvrer dans l'acquisition des choses étrangéres. Votre sagesse, Monsieur, est trop pure pour des hommes si corrompus ; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir ensemble. Contentons-nous d'être gens de bien pour nous, & n'affectons pas une probité qui nous rende fâcheux aux autres : choisissons le commerce des honnêtes gens, sans avoir en horreur ceux qui ne le sont pas : souffrons toutes sortes de personnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaisent davantage.

Comme il y a peu de ces pleines vertus qui puissent tout-à-fait vous satisfaire, il y a peu de vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs, si on trouve des défauts au plus honnête-homme, quand on l'étudie bien ; on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins, quand on

ſe donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout ſoit vertu, tout ſoit vice : les bonnes & les mauvaiſes qualités ſont confondues, & un diſcernement délicat peut faire la ſéparation de ce mélange.

Un avare ne laiſſe pas d'avoir des amis, & de les ſervir, quoiqu'il aime ſon argent beaucoup plus qu'eux. S'il a du crédit, il les ſervira dans leurs affaires, & ſera bien aiſe que ſes diligences l'acquittent envers eux des offices de l'amitié. Un autre méritera la douceur de votre commerce par une amitié pure, & un eſprit agréable que ſon peu d'induſtrie vous rend inutile, dès qu'il faut agir pour vos intérêts. Je connois des pareſſeux que le moindre office à rendre met au déſeſpoir ; à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il ſe faut donner pour vous ſervir : mais en qui vous trouverez les aſſiſtances les plus ſolides de bien & d'argent, quand vous n'éxigerez ni leurs ſoins, ni leurs peines.

Comme il y a des perſonnes trop économes & très-agréables, ôtez-leur toute allarme de dépenſe ; & fréquentant peu leurs maiſons, jouiſſez avec plaiſir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaiſir de bonne grace, qui n'aura pas reconnu un bienfait ; & peu ponctuel à témoigner ſa

gratitude, il laissera la reconnoissance à votre discrétion. Il y a des personnes légeres & extravagantes, dont le commerce ordinaire se doit éviter, & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des sages. Les prudens agiront moins dans vos intérêts ; mais leur jugement réglera votre conduite.

D'ailleurs, nous ne sommes pas toujours les mêmes : c'est faire trop d'honneur à la nature humaine, que de lui donner de l'uniformité ; celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur, cherchera demain par quelque mouvement extraordinaire, l'occasion de vous servir. Enfin, les hommes sont changeans & divers, mêlés de bonnes & de mauvaises parties. Tirons d'eux ce que l'industrie nous en peut faire tirer honnêtement, & ne fuyons pas des personnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il est temps de recueillir en peu de mots ce que l'on peut dire sur des sentimens si opposés. Ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoique differemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns par l'amour propre d'une vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la vie civile ; les autres nous jettent dans la société, pour rapporter les droits du

Public à notre utilité ſeule. Si nous voulons ſuivre les premiers, tout ſera vice pour nous, dans l'idée d'une vertu que le monde ne met point en uſage; ſi nous nous laiſſons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de foi ni d'honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme ſi nous n'étions pas de leur eſpéce, indifférens au mérite, exemts de leurs paſſions, inſenſibles à leurs plaiſirs, & poſſédés de notre ſeul intérêt. D'un côté, les intentions ſont trop pures; de l'autre, trop corrompues: mais on ſe paſſe plus aiſément du bien, qui ne produit pas une vertu inutile, qu'on ne ſouffre les effets d'une ſi dangereuſe corruption.

LETTRE
A M. LE COMTE
DE LIONNE.

MONSIEUR;

Peut être n'étes-vous pas à Paris: peut-être y étes-vous, & que votre ſilence eſt plûtôt un effet de votre oubli, que de vo-

tre absence : mais quand cela seroit, je vous ai trop d'obligation de vos soins passés, pour me plaindre de votre indifférence présente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponse, & rétablir un commerce qui vous déroberoit des heures que vous saurez mieux employer : mais, Monsieur, vous devez quelque chose encore à votre amitié, & vous vous en acquitterez si vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire savoir que vous vous portez bien. La nouvelle de votre santé me donnera une joie où vous étes plus intéressé que personne ; & si vous étiez de mon humeur, vous croiriez que se bien porter, vaut mieux que commander à tout le monde. Il n'est point de trésors qui vaillent une année de santé.

Excusez, Monsieur, le caquet d'un infirme, qui se trouvant un quart-d'heure de santé, ne croit pas qu'on puisse parler d'autre chose. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de votre bras cassé, & de toutes vos blessures. Aujourd'hui que vous étes pleinement guéri, goûtez-en le plaisir, & me laissez faire de tristes réflexions sur la Chanson que vous m'avez apprise.

Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il y a quelques airs aussi agréables que celui-là dans la Musique de LA FESTE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui est plus que jamais, &c.

AU MESME.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les airs que vous m'avez envoyés. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoissant votre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux remercimens; car le redoublement continuel des obligations pourroit fatiguer une reconnoissance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je suis sensible comme je dois, & que vous pouvez disposer de moi plus que d'homme que vous connoissiez.

Je n'ai jamais été si surpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à Amsterdam. Il y a environ vingt-ans que je fis de petits discours sur les Maximes qui sont dans ce petit Livre-là : je ne sai qui les a pû avoir.

Continuez, je vous supplie, à m'aimer toujours; & croyez que vous n'aurez jamais

un ami plus sûr & plus passionné pour votre service.

Quand il y aura quelque chose d'agréable, je vous supplie de me l'envoyer. Si-tôt que la RE'PONSE de Monsieur Arnault à Monsieur Claude (1) sera imprimée, je vous supplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE de Monsieur Claude, qui suivra bien-tôt assûrement; *habitâ ratione* du port, c'est-à-dire, par une autre voie que celle de la poste.

Ne laissez pas de continuer à m'obliger : quelque délicate que soit ma reconnoissance, elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes intérêts.

(1) *La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie, défendue contre le Livre du Sieur Claude Ministre de Charenton.* M. Claude y répondit bient-tôt, & les Jansénistes n'ont fait qu'une REPLIQUE générale à cet Ouvrage. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, aux Articles ARNAULT & CLAUDE.

AU MESME (1).

SI je ne consultois que la discrétion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres,& la peine que vous donnera une Réponse, que, par honnêteté, vous me voudrez faire: mais comme je suis homme à songer autant à mon plaisir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celui que j'ai de vous entretenir; & tout ce que je puis faire pour vous, Monsieur, est de n'en pas abuser par un trop fréquent usage. Si vous saviez la peine que j'ai à me contraindre là-dessus, vous me pardonneriez aisément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je suis revenu dans une Cour, après avoir été quatre ans dans une République, sans plaisir ni douceur; car je croi que La Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens: mais enfin, il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif; & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres;

(1) M. de Saint-Evremond écrivit cette Lettre après son retour en Angleterre, en 1670.

dres, comme un milieu entre les Courtisans François & les Bourguemestres de Hollande. Jusques-ici je pouvois demeurer dans la pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Messieurs les Hollandois: car je ne me trouve guéres plus avancé vers la France que j'étois; & l'étude de vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, sans m'avancer vers les plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à Paris; ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'honnêtes-gens.

Monsieur le Duc de Buckingham, votre ami, m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monsieur de Lionne le Ministre. Je vous supplie, Monsieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je suis un de ses admirateurs; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'est donnée, & sa seule générosité l'a fait agir si noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

AU MESME.

QUAND je ne regretterois pas Monsieur de Lionne le Ministre par mon propre interêt, votre seule considération m'auroit,

fait recevoir la nouvelle de sa mort (1) avec beaucoup de douleur. Tout le monde le regrette à Paris, à ce qu'on me mande; & je vous puis assûrer que les Etrangers honorent sa mémoire avec les mêmes sentimens qu'en ont les François. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Ministres de notre Etat, on s'est toujours réjoui de leur mort, & il a fallu du temps, pour passer de la haine de leur personne, à la vénération de leurs vertus. Monsieur de Lionne est le seul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même instant qu'il est mort. Faire de longs discours sur la mort des grands-hommes, c'est vouloir ajoûter quelque chose de triste & de douloureux à la mort même; elle n'a pas besoin de ces aides-là pour être funeste; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous assûrer qu'on ne peut pas être plus véritablement que je suis, &c.

(1) Hugues de Lionne, Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Secretaire d'Etat, mourut en 1671. Voyez l'ABREGE' *de sa Vie* dans le MELANGE *curieux des meilleures Piéces attribées à M. de Saint-Evremond.*

A

M. LE MARECHAL DE CREQUY,

Qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, & ce que je pensois sur toutes choses dans ma vieillesse.

QUAND nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous: arrivés enfin à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui est étranger; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres biens; tout se dissippe quand on pense en avoir un grand fond: l'économie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reste. C'est par-là qu'on voit faire aux jeunes gens comme une profusion de leur être, quand ils croyent avoir long-temps à le posséder. Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon imagination errante

& vagabonde se portoit à toutes les choses étrangéres : aujourd'hui mon esprit se raméne au corps, & s'y unit davantage. A la vérité ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison ; c'est par la nécessité du secours & de l'appui mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques plaisirs : mais j'ai perdu tous les sentimens du vice, sans savoir si je dois ce changement à la foiblesse d'un corps abattu, ou à la modération d'un esprit devenu plus sage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse, plus qu'aux avantages de ma vertu ; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouir. En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma raison la force de les soûmettre, s'ils n'ont pas celle de se soûlever. Quelque sagesse dont on se vante en l'âge où je suis, il est mal-aisé de connoître si les passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoiqu'il en soit, dès-lors que nos sens ne sont plus touchés des objets, & que l'ame n'est plus emûe par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence : mais l'indolence n'est pas sans douceur ; & songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme raisonnable pour

ſe faire de la joie. Il n'eſt pas toujours beſoin de la jouiſſance des plaiſirs : ſi on fait un bon uſage de la privation des douleurs, on rend ſa condition aſſez heureuſe.

Quand il m'eſt arrivé des malheurs, je m'y ſuis trouvé naturellement aſſez peu ſenſible, ſans mêler à cette heureuſe conſtitution le deſſein d'être conſtant ; car la conſtance n'eſt qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à ſouffrir ; & elle eſt véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui ſouffrent. Les eſprits s'aigriſſent à réſiſter, & au lieu de ſe défaire de leur premiére douleur, ils en forment eux-mêmes une ſeconde : ſans la réſiſtance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait ; par elle, ils ont encore celui qu'ils ſe font. C'eſt ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux préſens : je garde ma ſageſſe pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors par des réfléxions de mon indolence, je me fais un plaiſir du tourment que je n'ai pas, & trouve le ſecret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience ſe forme avec l'âge, & la ſageſſe eſt communément le fruit de l'expérience : mais qu'on attribue cette vertu aux vieilles-gens, ce n'eſt pas à dire qu'ils la poſſédent toujours. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils

ont toujours la liberté d'être sages, & de pouvoir s'exemter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a sçû introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La raison a presque tout fait dans les premiéres institutions : la fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or la vieillesse seule a le droit de rappeller ce que l'une a perdu, & de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je tiens scrupuleusement aux véritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires, selon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaisent; car en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse également, de rejetter ce qui me déplaît, & de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'intérêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus long-temps à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; & n'étoit la honte qu'on ne répondît pas à la mienne, j'aimerois par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentimens d'amitié peuvent s'entretenir par la

ſeule douceur de leur agrément : dans un vrai ſujet de haïr, on doit ſe défaire de ceux de la haine par le ſeul intérêt de ſon repos. Une ame ſeroit heureuſe, qui pourroit ſe refuſer toute entiére à certaines paſſions, & ne feroit ſeulement que ſe permettre à quelques autres. Elle ſeroit ſans crainte, ſans triſteſſe, ſans haine, ſans jalouſie ; elle deſireroit ſans ardeur, eſpéreroit ſans inquiétude, & jouiroit ſans tranſport.

L'état de la vertu n'eſt pas un état ſans peine. On y ſouffre une conteſtation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppoſe à ce qui plaît : ſentant preſque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abſtenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la ſageſſe eſt doux & tranquille. La ſageſſe régne en paix ſur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des ſujets, au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une choſe aſſez extraordinaire, & aſſez vraye ; c'eſt que je n'ai preſque jamais ſenti en moi même ce combat intérieur de la paſſion & de la raiſon : la paſſion ne s'oppoſoit point à ce que j'avois réſolu de faire par devoir ; & la raiſon conſentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un ſentiment de plaiſir. Je ne prétens pas que cet accommodement ſi aiſé me doi-

vé attirer de la louange : je confeſſe au contraire, que j'en ai été plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perverſion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice ſe faiſoit agréer comme une douceur, au lieu de ſe laiſſer connoître comme un crime.

Il eſt certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choſes par la réfléxion, quand elles ſont paſſées, que par leur impreſſion, quand on les ſent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lorſqu'on eſt jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laiſſe pas bien examiner ce que nous ſentons en nous mêmes. La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainſi parler, à ſe répandre : la multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à ſoi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis, qui s'uniſſent à nous davantage.

C'eſt cette humeur-là qui nous retire inſenſiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'aſſiduité & l'éloignement. Il nous vient enſuite quelque honte de montrer un vieux viſage parmi des jeunes gens, qui loin de prendre pour ſageſſe notre ſérieux, ſe moquent de nous, de vouloir paroître encore en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie & de la gaité. Ne nous flatons pas de notre bon

ſens : une folie enjouée le ſaura confondre ; & le faux d'une imagination qui brille dans la jeuneſſe, ſera trouver ridicules nos plus délicates converſations. Si nous avons de l'eſprit, allons-en faire un meilleur uſage dans les entretiens particuliers ; car on ſe ſoutient mal dans la foule par les qualités de l'eſprit contre les avantages du corps.

Cette juſtice que nous ſommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injuſtes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louer avec importunité le tems dont nous étions, ni accuſer ſans ceſſe avec chagrin celui qui leur eſt favorable. Ne crions point contre les plaiſirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choſes agréables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Notre jugement doit toujours être le même. Il nous eſt permis de vivre, & non pas de juger ſelon notre humeur. Il ſe forme dans la mienne je ne ſai quoi de particulier, qui me fait moins conſidérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Aſſemblées ne m'attirent plus aux plaiſirs qui ſe trouvent en les voyant : elles me rebutent des incommodités qu'il faut eſſuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuſ-

ter. L'abondance me dégoute dans le repas ; & ce qui eſt fort recherché me paroît une curioſité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui eſt plus rare : mais je veux du choix dans les choſes qui ſe rencontrent aiſément, pour conſerver une délicateſſe ſéparée de tout agrément de fantaiſie.

De la lecture & du choix des Livres.

J'AIME le plaiſir de la lecture autant que jamais, pour dépendre plus particuliérement de l'eſprit, qui ne s'affoiblit pas comme les ſens. A la vérité, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît, que ce qui m'inſtruit. A meſure que j'ai moins de temps à pratiquer les choſes, j'ai moins de curioſité pour les apprendre. J'ai plus de beſoin du fond de la vie que de la maniére de vivre, & le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agrémens que par des inſtructions. Les livres latins m'en fourniſſent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau ſans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon eſprit que le bel eſprit ; & le bon goût, pour me ſervir de la façon de parler des Eſpagnols, ſe rencontre ordinairement dans les Ecrits des perſonnes conſidérables. J'aime à

connoître dans les EPITRES de Ciceron, & son caractére & celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui, il ne se défait jamais de son art de Rhétorique : & la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ses amis, s'insinue aussi artificieusement que s'il vouloit gagner l'esprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la finesse de ces détours : mais, à mon avis, il y a plus de bon sens que dans les siennes : & c'est ce qui me fait juger le plus avantageusement de la grande & générale capacité des Romains de ce tems-là.

Nos Auteurs font toujours valoir le siécle d'Auguste, par la considération de Virgile & d'Horace ; & peut-être plus par celle de Mécénas qui faisoit du bien aux gens de lettres, que par les gens de lettres même. Il est certain néanmoins que les esprits commencoient alors à s'affoiblir aussi bien que les courages. La grandeur d'ame se tournoit en circonspection à se conduire ; & le bon discours, en politesse de conversation : encore ne sai-je, à considérer ce qui nous reste de Mécénas, s'il n'avoit pas quelque chose de mou, qu'on faisoit passer pour délicat. Mécénas étoit le grand Favori d'Auguste, l'homme qui plaisoit, & à qui les gens polis & spirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence

que son goût régloit celui des autres ; qu'on affectoit de se donner son tour, & de prendre autant qu'on pouvoit son caractére ?

Auguste lui-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa Latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on disoit à Rome de la Politesse de Scipion & de Lélius, ce que nous avons de César, ce que nous avons de Ciceron ; la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle *sales, lepôres, venustas, urbanitas, amœnitas, festivitas, jucunditas* ; tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher en d'autres temps que celui d'Auguste le bon & agréable esprit des Romains, aussi bien que les graces pures & naturelles de leur langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toute chose ; c'est ce qui me fait croire que ceux de son temps ne l'avoient pas ; car son goût consistoit principalement à trouver le ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fausses maniéres dont il se moquoit, la justesse de son sens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui si grande.

De la Poësie.

LE Siécle d'Auguste a été celui des excellens Poëtes, je l'avoue ; mais il ne s'ensuit pas que ç'ait été celui des Esprits bien faits. La Poësie demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt c'est le langage des Dieux, tantôt c'est le langage des fous, rarement celui d'un honnête-homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures, toujours hors de la réalité des choses ; & c'est cette réalité qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de galant à faire agréablement des Vers ; mais il faut que nous soyons bien maîtres de notre génie, autrement l'esprit est possédé de je ne sai quoi d'étranger qui ne lui permet pas de disposer assez facilement de lui-même. *Il faut être sot*, disent les Espagnols, *pour ne pas faire deux Vers ; il faut être fou pour en faire quatre.* A la vérité, si tout le monde s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages dont la lecture nous donne un plaisir fort délicat : mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poëtes de profession. D'ailleurs, ceux qui sont capables de ces grandes

Productions ne résisteront pas à la force de leur génie pour ce que je dis ; & il est certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abstiendront seulement de faire beaucoup de vers, qui se sentiront plus gênés de leur stérilité que de mes raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poëtes pour notre plaisir, comme de grands Mathématiciens pour notre utilité : mais il suffit pour nous de nous bien connoître à leurs ouvrages, & nous n'avons que faire de rêver solitairement comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toujours.

De tous les Poëtes, ceux qui font des Comédies devroient être les plus propres pour le commerce du monde ; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les sentimens & les passions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une Poësie qui raméne toujours les comparaisons de l'*Aurore*, du *Soleil*, de la *Lune*, des *Etoiles*. Nos descriptions d'une Mer calme & d'une Mer agitée, ne représentent rien que celles des anciens n'ayent beaucoup mieux représenté. Aujourd'hui ce ne sont pas seulement les mêmes idées que nous donnons ; ce sont les mêmes expressions & les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des oiseaux*, que je ne me pré-

pare au *bruit des ruiſſeaux ;* les *Bergeres* ſont toujours couchées ſur des *Fougeres ;* & on voit moins les *Boccages* ſans les *Ombrages* dans nos vers, qu'au véritable lieu où ils ſont. Or, il eſt impoſſible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux : ce qui n'arrive pas dans les Comédies où nous voyons repréſenter avec plaiſir les mêmes choſes que nous pouvons faire, & où nous ſentons des mouvemens ſemblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un diſcours où l'on ne parle que de bois, de riviéres, de prés, de campagnes, de jardins, fait ſur nous une impreſſion bien languiſſante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux : mais ce qui eſt de l'humanité, les penchans, les tendreſſes, les affections, trouvent naturellement au fond de notre ame à ſe faire ſentir : la même nature les produit & les reçoit ; ils paſſent aiſément des hommes qu'on repréſente en des hommes qui voyent repréſenter.

De quelques Livres Eſpagnols, Italiens ; & François.

CE que l'Amour a de délicat me flatte, ce qu'il a de tendre me fait toucher ; & comme l'Eſpagne eſt le païs du monde où l'on aime le mieux, je ne me laſſe jamais de

lire dans les Auteurs Eſpagnols des avantures amoureuſes. Je ſuis plus touché de la paſſion d'un de leurs Amans, que je ne ſerois ſenſible à la mienne, ſi j'étois capable d'en avoir encore : l'imagination de ſes amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'eſprit dans les autres ouvrages des Auteurs de cette nation que dans les nôtres; mais c'eſt un eſprit qui ne me ſatisfait pas, à la réſerve de celui de Cervantes en DOM QUICHOTTE, que je puis lire toute ma vie ſans en être dégoûté un ſeul moment. De tous les Livres que j'ai lûs, DOM QUICHOTTE eſt celui que j'aimerois mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puiſſe contribuer davantage à nous former un bon goût ſur toutes choſes. J'admire, comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de ſe faire connoître l'homme le plus entendu, & le plus grand connoiſſeur qu'on ſe puiſſe imaginer. J'admire la diverſité de ſes caractéres, qui ſont les plus recherchés du monde pour les eſpeces, & dans leurs eſpeces les plus naturels. Quevedo paroît un Auteur fort ingénieux : mais je l'eſtime plus d'avoir voulu brûler tous ſes Livres quand il liſoit DOM QUICHOTTE, que de les avoir ſû faire.

Je

Je ne me connois pas assez aux vers Italiens, pour en goûter la délicatesse ou en admirer la force & la beauté : je trouve quelques Histoires en cette langue au dessus de toutes les modernes, & quelques Traités de Politique au dessus même de ce que les Anciens en ont écrit. Pour la Morale des Italiens, elle est pleine de *Concetti*, qui sentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon sens formé par de profondes réfléxions.

J'ai une curiosité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en François, & un grand dégoût de mille Auteurs, qui semblent n'écrire que pour se donner la réputation d'avoir écrit. Je n'aime pas seulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lû ; & c'est ce qui me fait tenir particuliérement à certains Livres, où je puis trouver une satisfaction assurée.

Les ESSAIS de Montagne, les POESIES de Malherbe, les TRAGEDIES de Corneille, & les OEUVRES de Voiture, se sont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. Montagne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulierement l'homme, les jeunes & les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentimens. L'espace qui éloigne ces deux âges,

nous éloigne de la nature pour nous donner aux professions ; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choses qui nous conviennent. La Science de la guerre fait l'occupation du Général ; la politique, du Ministre ; la Théologie, du Prélat ; la Jurisprudence, du Juge. Montagne revient à nous quand la nature nous y raméne, & qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce qu'on est, rappelle le Prince, comme ses sujets, de l'attachement au personnage à un interêt plus proche & plus sensible de la personne.

Je n'écris point ceci par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferois par des pensées secretes, & des réfléxions intérieures. L'idée qu'on a de soi par la simple attention à se considérer au dedans, est toujours un peu confuse : l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit après s'être présentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flateuse de notre mérite perd la moitié de son charme si-tôt qu'elle se produit : les complaisances de l'amour propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, &

de la honte pour une vanité auſſi follement conçue que judicieuſement quittée.

Pour égaler MALHERBE aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois ſeulement retrancher de ſes ouvrages ce qui n'eſt pas digne de lui. Nous lui ferions injuſtice de le faire céder à qui que ce fût : mais il ſouffrira pour l'honneur de notre jugement, que nous le faſſions céder à lui même.

On peut dire la même choſe de CORNEILLE (1). Il ſeroit au-deſſus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit été fort au-deſſous de lui en quelques-unes de ſes Piéces. Il eſt ſi admirable dans les belles, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'eſt pas excellent en lui me ſemble mauvais ; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a ſû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à Corneille de nous plaire légerement ; il eſt obligé de nous toucher. S'il ne ravit nos eſprits, ils employeront leurs lumiéres à connoître avec dégoût la différence qu'il y a de lui à lui-même. Il eſt permis à quelques Auteurs de nous émouvoir ſimplement. Ces émotions inſpirées par eux, ſont de petites douceurs aſſez agréables, quand on ne cherche qu'à

(1) Pierre Corneille.

s'attendrir. Avec Corneille, nos ames se préparent à des transports ; & si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur. Il est malaisé de charmer éternellement, je l'avouë ; il est mal-aisé de tirer un esprit de sa situation quand il nous plaît ; d'enlever une ame hors de son assiette : mais Corneille, pour l'avoir fait trop souvent, s'est imposé la loi de le faire toujours : qu'il supprime ce qui n'est pas assez noble pour lui, il laissera admirer des beautés qui ne lui sont communes avec personne.

Je pardonnerois aussi peu à Voiture un grand nombre de LETTRES qu'il devroit avoir supprimées, si lui-même les avoit fait mettre au jour (1) : mais il étoit comme ces peres également bons & discrets, à qui la nature laisse de la tendresse pour leurs enfans, & qui aiment en secret ceux qui n'ont point de mérite, pour n'exposer pas au public par cette amitié la reputation de leur jugement. Il pouvoit donner tout son amour à quelques-uns de ses Ouvrages : car ils ont je ne sai quoi de si ingénieux & de si poli, de si fin & de si délicat, qu'ils font perdre le goût des *Sels Attiques*, & des *Urbanités Romaines* ;

(1) Les OEUVRES de Voiture ont été publiées après sa mort, par son Neveu Pinchêne, assisté de Conrart & de Chapelain.

qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus ſpirituel chez les Italiens, & de plus galant chez les Eſpagnols.

Nous avons quelques piéces particulieres en François d'une beauté admirable. Telles ſont les ORAISONS FUNEBRES de la Reine d'ANGLETERRE, & celle de MADAME par Monſieur de Condom (1). Il y a dans ces Diſcours un certain eſprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur ſans le connoître, autant que les ouvrages après les avoir lûs. Il imprime ſon caractére en tout ce qu'il dit; de ſorte que ſans l'avoir jamais vû, je paſſe aiſément de l'admiration de ſon diſcours à celle de ſa perſonne.

De la Converſation.

QUelque plaiſir que je prenne à la lecture, celui de la Converſation me ſera toujours le plus ſenſible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, ſi l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laiſſoit la peine de ſe défendre de les aimer. Je ſouffre néanmoins rarement cette violence. A meſure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connoiſſance me rend

(1) Jacques Benigne Boſſuet, premierement Evêque de Condom, & enſuite Evêque de Meaux. Il eſt mort le 12. d'Avril 1704.

délicat pour elles; & si elles ne trouvent pas en ma personne de quoi leur plaire, par une espece de compensation, je me satisfais d'elles mal-aisément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait assez d'impression sur mon esprit; mais leur beauté se donne peu de pouvoir sur mon ame; & si j'en suis touché par surprise, je réduis bien-tôt ce que je sens à une amitié douce & raisonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite auprès des Dames, c'est d'aimer; le second, est d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troisiéme, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous méne au secret du cœur, il faut gagner au moins leur esprit par des louanges; car au défaut des Amans à qui tout céde, celui là plaît le mieux, qui leur donne le moyen de plaire davantage. Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes; leur ame est ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux: car enfin, il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puisse être; leur cœur n'est jamais vuide de cette passion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque usage.

On en trouve à la vérité qui peuvent avoir de l'estime & de la tendresse même sans

mour; on en trouve qui ſont auſſi capables
e ſecret & de confiance, que les plus fidé-
es de nos amis. J'en connois qui n'ont pas
oins d'eſprit & de diſcretion, que de char-
e & de beauté : mais ce ſont des ſingula-
tés, que la nature par deſſein ou par capri-
e, ſe plaît quelquefois à nous donner; & il
e faut rien conclure en faveur du général
ar des endroits ſi particuliers, & des qualités
détachées. Ces femmes extraordinaires
mblent avoir emprunté le mérite des hom-
es; & peut-être qu'elles ſont une eſpece
'infidélité à leur ſexe, de paſſer ainſi de leur
aturelle condition aux vrais avantages de la
ôtre.

Pour la converſation des hommes, j'a-
oue que j'y ai été autrefois plus difficile que
ne ſuis; & je penſe y avoir moins perdu
u côté de la délicateſſe, que je n'ai gagné
u côté de la raiſon. Je cherchois alors des
erſonnes qui me plûſſent en toutes choſes:
cherche aujourd'hui dans les perſonnes
uelque choſe qui me plaiſe. C'eſt une rare-
é trop grande que la converſation d'un hom-
e en qui vous trouviez un agrément uni-
erſel; & le bon ſens ne ſouffre pas une re-
herche curieuſe, de ce qu'on ne rencontre
reſque jamais. Pour un plaiſir délicieux
u'on imagine toujours, & dont on jouit
op rarement, l'eſprit malade de délicateſſe

ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt pas, à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux: mais il eſt rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favoriſe. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux Païs étrangers, qui faiſoit toute ma joie. La Mort m'en a ravi la douceur: & parlant du jour que mourut M. d'Aubigny, je dirai toute ma vie avec une vérité funeſte & ſenſible:

Quem ſemper acerbum
Semper honoratum, ſic, Diis voluiſtis, habebo (1).

Dans les meſures que vous prendrez pour la Societé, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément: faites état même de démêler le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule. Vous verrez enſemble ces qualités, non ſeulement en des gens que vous puiſſiez choiſir ou éviter; mais en des perſonnes avec qui vous aurez des liaiſons d'intérêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui laſſé quelquefois de l'heureuſe facilité de ſon génie, ſe jettoit ſur des matieres de ſcience & de Religion; où il faiſoit voir une igno-

(1) VIRG. *Eneid*, *Lib. V.* v. 49. 50.

rance

tance ridicule. Je connois un des Savans hommes de l'Europe (1), de qui vous pouvez apprendre mille choses curieuses ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécille pour tout ce qui est extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du Théatre, à qui les Romains sont plus redevables de la beauté de leurs sentimens, qu'à leur esprit & à leur vertu; Corneille, qui se faisoit assez entendre sans le nommer, devient un homme commun lorsqu'il s'exprime pour lui-même. Il ose tout penser pour un Grec, ou pour un Romain : un François ou un Espagnol diminue sa confiance; & quand il parle pour lui, elle se trouve tout-à-fait ruinée. Il prête à ses vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il se défend l'usage de son propre bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en servir.

Si vous connoissiez le monde parfaitement, vous y trouveriez une infinité de personnes recommandables par leurs talens, & aussi méprisables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils fassent toujours un bon usage de leur mérite, & qu'ils ayent la discretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez souvent un dégoût pour leurs

(1) M. Isaac Vossius.

bonnes qualités, & une complaisance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'est à votre discernement à faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de votre adresse de tirer le bien qui se trouve en eux, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en Païs étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, & aussi heureux à le goûter, que si j'avois été en France. J'ai rencontré des personnes d'autant de mérite que de considération, dont le commerce a sû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques Ambassadeurs si délicats, qu'ils me paroissoient faire une perte considerable, autant de fois que les fonctions de leur emploi suspendoient l'usage de leur mérite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'honnêtes gens qu'en notre Cour; que la mollesse des païs chauds, & une espece de barbarie des païs froids, n'en laissoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement : mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout; & si je ne les ai pas goûtés assez-tôt, c'est qu'il est dif-

ficile à un François, de pouvoir goûter ceux d'un autre païs que le ſien. Chaque nation a ſon mérite, avec un certain tour qui eſt propre & ſingulier à ſon génie. Mon diſcernement trop accoutumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toujours imiter nos modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſques aux maniéres que nous donnons à notre vertu. A la vérité, le fond d'une qualité eſſentielle eſt par tout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la raiſon, y veulent encore des agrémens pour la fantaiſie. La différence que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui diſtingue les nations, c'eſt qu'à parler véritablement nous nous le faiſons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractére dont ils ne ſe déſont preſque jamais.

Je n'ai guére connu que deux perſonnes en ma vie, qui pûſſent bien réuſſir par tout; mais diverſement. L'un, avoit toute ſorte d'agrémens : il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens ſinguliers, pour les bizarres même; & il ſembloit avoir dans ſon naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre, avoit tant de belles qualités, qu'il pouvoit s'aſſurer d'avoir de l'approbation

dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier, étoit insinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les inclinations: le second, avoit quelque fierté; mais on ne pouvoit pas lui refuser son estime. Pour achever cette différence, on se rendoit avec plaisir aux insinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir résister à l'impression du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite; & je puis dire que je n'ai jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût estimer.

Des Belles-Lettres, & de la Jurisprudence.

QUand je suis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & si j'en rencontre qui sachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre, de passer de la délicatesse de notre temps à celle des autres siécles. Mais rarement on trouve des personnes de bon goût; ce qui fait que la connoissance des Belles-Lettres devient en plusieurs Savans une érudition fort ennuyeuse. Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité soit si obligée qu'à M. Waller. Il lui prête sa belle imagination, aussi-bien que son intelligence fine & délicate; en sorte qu'il entre dans l'esprit des

anciens, non ſeulement pour bien entendre ce qu'ils ont penſé, mais pour embellir encore leurs penſées (1).

J'ai vû depuis quelques années un grand nombre de Critiques, & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui employent toute leur étude à reſtituer un paſſage dont la reſtitution ne nous plaît en rien. Ils font un myſtere de ſavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien ſentir, pour ne rien penſer délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicateſſe du ſentiment, ni dans la fineſſe de la penſée. Ils réuſſiront à expliquer un Grammairien; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même eſprit: mais ils ne prendront jamais celui d'un honnête-homme des anciens; car le leur y eſt tout-à-fait contraire. Dans les Hiſtoires, ils ne connoiſſent ni les hommes, ni les affaires: ils rapportent tout à la Chronologie;

(1) M. Waller joignoit à une grande délicateſſe d'eſprit, ſoutenue de beaucoup d'érudition, un talent particulier pour la Poëſie. Il s'eſt ſur-tout diſtingué dans la Poëſie lyrique. Il eſt le premier qui ait ſû donner de l'harmonie & de la douceur aux vers Anglois. On peut l'appeller à cet égard, *le Malherbe d'Angleterre*. Nous avons un Recueil de ſes Poëſies.

& pour nous pouvoir dire quelle année est mort un Consul, ils négligeront de connoître son génie, & d'apprendre ce qui s'est fait sous son Consulat. Ciceron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'ORAISONS, César qu'un faiseur de COMMENTAIRES. Le Consul, le Général leur échappent : le génie qui anime leurs Ouvrages n'est point apperçu, & les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues.

Il est vrai que j'estime infiniment une *Critique du Sens*, si on peut parler de la sorte. Tel est l'excellent Ouvrage de Machiavel sur les DECADES de Tite-Live ; & telles seroient les Réfléxions de M. de Rohan sur les COMMENTAIRES de César, s'il avoit pénétré plus avant dans ses desseins, & mieux expliqué les ressorts de sa conduite. J'avouera pourtant qu'il a égalé la pénétration de Machiavel dans les Remarques qu'il a faites sur la clémence de César aux guerres civiles. Mais on voit que sa propre expérience en ces sortes de guerres lui a fourni beaucoup de lumiéres pour ces judicieuses observations.

Après l'étude des Belles-Lettres, qui me touche particulierement, j'aime la Science de ces grands Jurisconsultes, qui pourroient être des Législateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette premiere Justice qui régla

la Societé humaine ; qui connoissent ce que la nature nous laisse de liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la nécessité de la Politique. C'est dans l'entretien de M. Sluse (1) qu'on pourroit trouver ces instructions avec autant de plaisir que d'utilité : c'est de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourroit recevoir ces belles lumiéres ; mais avec moins de justesse, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que si Grotius vivoit présentement, on pourroit apprendre toutes choses de ce Savant universel, plus recommandable encore par sa raison que par sa doctrine. Ses Livres, à son défaut, éclaircissent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; &, si la Justice seule étoit écoutée, ils pourroient régler toutes les nations dans les droits de la paix & de la guerre. Celui de JURE BELLI ET PACIS devroit faire la principale étude des Souverains, des Ministres, de tous ceux généralement qui ont part au gouvernement des Peuples.

Mais cette science du Droit qui descend aux affaires des particuliers, n'en devroit pas

(1) Chanoine de S. Lambert à Liége, Frere de M. Slusé Secretaire des Brefs, & ensuite Cardinal.

être ignorée. On la laisse pour l'instruction des Gens de robe, & on la rejette de celle des Princes comme honteuse, quoiqu'ils ayent à donner des Arrêts à chaque moment de leur regne, sur la fortune, sur la liberté, sur la vie de leurs Sujets. On parle toujours aux Princes de la valeur, qui ne fait que détruire, & de la liberalité, qui ne fait que dissiper, si la Justice ne les a réglées. Il est vrai qu'il faut appliquer, pour ainsi dire, l'enseignement de chaque vertu au besoin de chaque naturel; inspirer la libéralité aux avares, animer du desir de la gloire ceux qui aiment le repos, & retenir, autant qu'on peut, les ambitieux dans la régle de la Justice. Mais quelque diversité qui se trouve dans leurs génies, la Justice est toujours la plus nécessaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, aussi-bien qu'en ceux à qui elle est rendue. Ce n'est point une contrainte qui limite le pouvoir du Prince, puisqu'en la rendant à autrui il apprend à se la rendre à lui-même, & qu'il se la fait volontairement, quand nous la recevons de lui nécessairement par sa puissance.

Je ne voi point de Prince dans l'Histoire, qui ait été mieux instruit que le grand Cyrus. On ne se contentoit pas de lui enseigner exactement tout ce qui regardoit la Justice, on lui en faisoit pratiquer les leçons sur cha-

que chose qui se présentoit ; de sorte qu'en même-temps on imprimoit dans son esprit la science de la justice, & on formoit dans son ame l'habitude d'être juste. L'institution d'Alexandre eut quelque chose de trop vaste : on lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui seulement. Son ambition ensuite alla aussi loin que sa connoissance : après avoir voulu tout savoir, il voulut tout conquérir : mais il eut peu de régle dans ses conquêtes, & beaucoup de desordre dans sa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers, & à lui-même.

Tous les hommes en général ne sauroient se donner trop de préceptes pour être justes ; car ils ont naturellement trop de panchant à ne l'être pas. C'est la Justice qui a établi la Societé, & qui la conserve : sans la Justice nous serions encore errans & vagabonds, & sans elle nos impétuosités nous rejetteroient bien-tôt dans la premiere confusion dont nous sommes heureusement sortis. Cependant, au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous sentons gênés de l'heureuse sujetion où elle nous tient, & soupirons encore pour une liberté funeste qui produiroit le malheur de notre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit nombre de *Justes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne se porte encore à faire de bonnes

œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un principe de justice. En effet, si vous examinez tout le bien qui se pratique parmi les hommes, vous trouverez qu'il est fait presque toujours par le sentiment d'une autre vertu. La Bonté, l'Amitié, la Bienveillance en font faire : la Charité court au besoin du prochain, la Liberalité donne, la Générosité fait obliger : la Justice qui devroit entrer en tout, est rejettée comme une fâcheuse ; & la nécessité seulement lui fait donner quelque part en nos actions. La Nature cherche à se complaire dans ces premieres vertus, où nous agissons par un mouvement agréable : mais elle trouve une secrete violence en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plutôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'est par une aversion secrette pour la Justice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de reconnoître : aussi voyons-nous que les personnes liberales & généreuses ne sont pas odinairement les plus justes. La Justice a une régularité qui les gêne, pour être fondée sur un ordre constant de la raison, opposé aux impulsions naturelles, dont la liberalité se ressent presque

toujours. Il y a je ne sai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi-bien que dans la grande valeur ; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la premiére éleve l'ame au-dessus de la considération du bien ; comme la seconde pousse le courage au-delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'est un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde est sujet : mais ceux qui tombent dans la misére par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié ; pour être l'effet d'une sottise particuliére, dont chacun se tient exemt par la bonne opinion qu'il a de lui-même. Ajoutez, que la nature souffre toujours un peu dans la compassion ; & pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vûe du misérable. Toutes choses considerées ; c'est assez aux particuliers d'être bienfaisans ; encore ne faut-il pas que ce soit par une facilité de naturel qui laisse aller nonchalament ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je méprise une foiblesse, que l'on appelle mal-à-propos

Libéralité, & ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir que pour avoir celui de le dire.

Sur les Ingrats.

IL y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit ; car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui taît la grace qu'il a reçûe, est un Ingrat, qui ne la méritoit pas : celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure ; montrant le besoin que vous avez eu de lui, à votre honte, & le secours qu'il vous a donné par ostentation. J'aime qu'un honnête-homme soit un peu délicat à recevoir, & sensible à l'obligation qu'il a reçûe : j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnoissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'est plus une libéralité, c'est une espéce de trafic que l'esprit d'intérêt a voulu introduire dans les graces.

Il est vrai qu'il y a des hommes que la nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur naturel : tout est ingrat en eux, le cœur ingrat, l'ame ingrate. On les aime, & ils n'aiment point, moins pour être durs & insensibles, que pour être ingrats.

C'est l'*Ingratitude du cœur*, qui de toutes les ingratitudes est la plus contraire à l'humanité : car il arrive à des personnes généreuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un bienfait, pour ne plus sentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'amitié a des nœuds qui unissent, & non pas des chaînes qui lient ; & sans avoir quelque chose de fort opposé à la nature, il n'est pas possible de résister à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

Je croirois qu'il n'est pas permis aux femmes de résister à un si légitime sentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la vertu. En effet, elles pensent être vertueuses, & ne sont qu'ingrates, lorsqu'elles refusent leur affection à des gens passionnés, qui leur sacrifient toutes choses. Se rendre trop favorables, seroit aller contre les droits le l'honneur ; se rendre trop peu sensibles, 'est aller contre la nature du cœur, qu'elles loivent garantir du trouble, s'il est possible, : non pas défendre de l'impression.

L'*Ingratitude de l'ame* est une disposition aturelle à ne reconnoître aucun bienfait ; : cela, sans considération de l'intérêt. Car esprit d'avarice empêche quelquefois la re-onnoissance, pour ne pas laisser aller un en que l'on veut garder : mais l'ame purent ingrate est portée d'elle-même, sans

aucun motif, à ne pas répondre aux graces qu'elle reçoit.

Il y a une autre espéce d'Ingratitude fondée sur l'opinion de notre mérite, où l'amour-propre représente une grace que l'on nous fait comme une justice que l'on nous rend.

L'amour de la liberté a ses Ingrats, comme l'amour-propre a les siens. Toute la sujetion que cet esprit de liberté fait permettre, est seulement pour les loix : ennemi d'ailleurs de la dépendance, il hait à se souvenir des obligations qui lui font sentir la supériorité du bienfaiteur. De-là vient que les Républicains sont ingrats : il leur semble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à la gratitude. Brutus se fit un mérite de sacrifier le sentiment de la reconnoissance à celui de la liberté : les bienfaits lui devinrent des injures, lorsqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il put tuer un bienfaiteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible à l'égard des partisans de la reconnoissance : vertu admirable au gré des défenseurs de la liberté.

Comme il y a des hommes purement ingrats par les véritables sentimens de l'ingratitude, il y en a de purement reconnoissans par un plein sentiment de reconnoissance. Leur cœur est sensible non-seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut.

& leur ame est portée d'elle-même à reconnoître toutes sortes d'obligations.

Suivant les diversités qui se trouvent dans la reconnoissance aussi-bien que dans l'ingratitude, il y a des ames basses qui se tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs vaines, qui ne se tiennent obligées de rien.

Si l'amour-propre a ses ingrats présomptueux, la défiance de mérite a d'imbécilles reconnoissans, qui reçoivent pour une faveur particuliére la pure justice qu'on leur rend. Cette défiance de mérite fait le panchant à la sujetion; & ce panchant à la sujetion, fait cette sorte de reconnoissans. Ceux-ci embarrassés de la liberté, & honteux de la servitude, se font des obligations qu'ils n'ont pas, pour se donner un prétexte honnête de dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des reconnoissans, certains misérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Non seulement ils servent, mais dans la servitude ils n'osent envisager aucun bien. Tout ce qui n'est pas rigueur est pour eux un traitement favorable: ce qui n'est pas une injure leur sembleun bienfait.

Il me reste à dire un mot d'une certaine reconnoissance des gens de la Cour, où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affec-

tée de graces qu'ils n'ont point reçûes, ils gagnent l'esprit des personnes qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cet art de reconnoissance n'est pas bien assurément une vertu; mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas défendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands, à leur tour, se servent d'un art aussi délicat pour s'empêcher de faire les graces, que peut-être celui des Courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & se plaignant toujours des ingrats, sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger qui que ce soit.

Mais laissons ces affectations de reconnoissance, & ces plaintes mystérieuses sur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à desirer dans la prétention & dans la distribution des bienfaits. Je desirerois en ceux qui les prétendent, moins d'adresse que de mérite; & en ceux qui les distribuent, moins d'éclat que de générosité.

La justice a des égards, sur-tout, dans la distribution des graces : elle sait régler la libéralité de celui qui donne; elle considére le mérite de celui qui reçoit. La générosité avec toutes ses circonstances est une vertu admirable: sans la justice c'est le mouvement d'une

ame

âme véritablement noble, mais mal réglée; ou une fantaisie libre & glorieuse, qui se fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raison.

Il y a tant de choses à examiner touchant la distribution des bienfaits, que le plus sûr est de s'en tenir toujours à la justice, consultant la raison également sur les gens à qui l'on donne, & sur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont dessein même d'être justes, combien y en a-t'il qui ne suivent que l'erreur d'un faux naturel à récompenser & à punir? Quand on se rend aux insinuations, quand on se laisse gagner aux complaisances, l'amour-propre nous fait voir comme une justice la profusion que nous faisons envers ceux qui nous flattent; & nous récompensons des mesures artificieuses, dont on se sert pour tromper notre jugement, & surprendre le foible de notre volonté.

Ceux-là se trompent plus facilement encore, qui font de l'austérité de leur naturel une inclination à la justice. L'envie de punir est ingénieuse en eux à trouver du mal en toutes choses. Les plaisirs leur sont des vices, les erreurs des crimes. Il faudroit se défaire de l'humanité pour se mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fausse opinion de vertu, ils croyent châtier un criminel, quand ils se plaisent à tourmenter un misérable.

Si la Justice ordonne un grand châtiment, (ce qui est nécessaire quelquefois) elle se proportionne à un grand crime; mais elle n'est ni févére, ni rigoureuse. La févérité & la rigueur ne sont jamais d'elle, à le bien prendre; elles sont de l'humeur de ceux qui pensent la pratiquer. Comme ces sortes de punitions sont de la justice sans rigueur, le pardon en est aussi en certaines occasions, plûtôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner est une justice à notre nature défectueuse: l'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour, est moins une grace à leur péché, qu'une justice à leur foiblesse.

Sur la Religion.

JE pourrois descendre à beaucoup d'autres singularités qui regardent la Justice; mais il est temps de venir à la Religion, dont le soin nous doit occuper avant toutes choses. C'est affaire aux insensés de compter sur une vie qui doit finir, & qui peut finir à toute heure.

La simple curiosité nons feroit chercher avec soin ce que nous deviendrons après la mort. Nous nous sommes trop chers pour consentir à notre perte toute entiére: l'amour-propre résiste en secret à l'opinion de notre anéantissement. La volonté nous fournit sans

tesse le desir d'être toujours ; & l'esprit intéressé en sa propre conservation, aide ce desir de quelque lumiére, dans une chose d'elle-même fort obscure. Cependant le corps qui se voit mourir sûrement ; comme s'il ne vouloit pas mourir seul, prête des raisons pour envelopper l'esprit dans sa ruine ; tandis que l'ame s'en fait une pour croire qu'elle peut subsister toujours.

Pour pénétrer dans une chose si cachée, j'ai appellé au secours de mes réfléxions les lumiéres des Anciens & des Modernes : j'ai voulu lire tout ce qui s'est écrit de l'*Immortalité de l'Ame* ; & après l'avoir lû avec attention, la preuve la plus sensible que j'aye trouvée de l'éternité de mon esprit, c'est le desir que j'ai de toujours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monsieur Descartes. L'estime où est parmi nous cet excellent homme, m'auroit laissé quelque créance de la démonstration qu'il nous promet : mais il m'a paru plus de vanité dans l'assûrance qu'il en donne, que de solidité dans les preuves qu'il en apporte ; & quelqu'envie que j'aye d'être convaincu de ses raisons, tout ce que je puis faire en sa faveur & en la mienne, c'est de demeurer dans l'incertitude où j'étois auparavant.

J'ai passé d'une étude de Métaphysique à

l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'eſt ſi chere, je n'ai vû chez les Grecs & chez les Romains qu'un culte ſuperſtitieux d'Idolâtres, ou une invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne ſur les autres ; & tirant de moi tout ce que je puis pour me ſoûmettre reſpectueuſement à la foi de ſes Myſtéres, j'ai laiſſé goûter à ma raiſon, avec plaiſir, la plus pure & la plus parfaite Morale qui fût jamais.

Dans la diverſité des Créances qui partagent le Chriſtianiſme, la vraye Catholicité me tient à elle autant par mon élection, ſi j'avois encore à choiſir, que par habitude & par les impreſſions que j'en ai reçues. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eus jamais ce zéle indiſcret qui nous fait haïr les perſonnes, parce qu'elles ne conviennent pas de ſentiment avec nous. L'amour-propre forme ce faux zéle, & une ſéduction ſecrette nous fait voir de la charité pour le prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaiſance pour notre opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'eſt, à le bien prendre, que *Différence dans la Religion*, & non pas *Religion différente*. Je me réjouis de croire plus

ſainement qu'un Huguenot : cependant, au lieu de le haïr pour la différence d'opinion, il m'eſt cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'eſt de ſe communiquer toujours par quelque choſe. Vous n'inſpirerez jamais l'amour de la réunion, ſi vous n'ôtez la haine de la diviſion auparavant. On peut ſe rechercher comme ſociables, mais on ne revient point à des ennemis. La feinte, l'hypocriſie dans la Religion, ſont les ſeules choſes qui doivent être odieuſes; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, ſe rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le perſécute. L'aveuglement du corps attire la compaſſion: que peut avoir celui de l'eſprit pour exciter de la haine? Dans la plus grande tyrannie des Anciens, on laiſſoit à l'entendement une pleine liberté de ſes lumiéres; & il y a des nations aujourd'hui, parmi les Chrétiens, où l'on impoſe la loi de ſe perſuader ce qu'on ne peut croire! Selon mon ſentiment, chacun doit être libre dans ſa Créance, pourvû qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puiſſent troubler la tranquillité publique. Les Temples ſont du droit des Souverains; ils s'ouvrent & ſe ferment comme il leur plaît : mais notre cœur en eſt un ſecret, où il nous eſt permis d'adorer leur maître (1).

(1) L'Empereur Conſtance Chlore, tout Payen

Outre la différence de Doctrine en certains points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un esprit particulier qui les distingue. Celui de la Catholicité va singuliérement à aimer Dieu, & à faire de bonnes-œuvres. Nous regardons ce premier être comme un objet souverainement aimable, & les ames tendres sont touchées des douces & agréables impressions qu'il fait sur elles. Les bonnes-œuvres suivent nécessairement ce principe: car si l'amour se forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en usage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a seulement à craindre, c'est que la source de cet amour qui est dans le cœur, ne soit alterée par le mêlange de quelque passion toute humaine. Il est à craindre aussi qu'au lieu d'obéir à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de notre fantaisie des maniéres de le servir qui nous plaisent. Mais si cet amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joie intérieure des

qu'il étoit, se contenta de faire abattre les Temples des Chrétiens; il ne voulut pas qu'on leur fît d'autre violence. CONSTANTIUS, *ne dissentire à majorum præceptis videretur, Conventicula, id est parietes, qui restitui poterant dirui passus est; verum autem Dei Templum quod est in hominibus, incolume servavit.* LACT. de Mort. Perf. §. 15.

ames dévotes vient d'une assurance secrette qu'elles pensent avoir d'être agréables à Dieu; & les vrayes mortifications, les saintes austérités sont d'amoureux sacrifices d'elles-mêmes.

La Religion réformée dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le sentiment de la Prédestination, dont elle se dégoûte, & qu'elle n'oseroit quitter pour ne se démentir pas, laisse une ame languissante, sans affection & sans mouvement: sous prétexte de tout attendre du ciel avec soumission, elle ne cherche pas à plaire, elle se contente d'obéir; & dans un culte éxact & commun, elle fait Dieu l'objet de sa régularité plutôt que de son amour. Pour tenir la religion dans sa pureté, les Calvinistes veulent réformer tout ce qui paroît humain: mais souvent ils retranchent trop de ce qui s'adresse à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos cérémonies les fait travailler à se rendre plus pures que nous. Il est vrai qu'étant arrivés à cette pureté trop séche & trop nue; ils ne se trouvent pas eux-mêmes assez dévots, & les personnes pieuses parmi eux se font un esprit particulier, qui leur semble surnaturel, dégoûtées qu'elles sont d'une régularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux sortes d'esprits en matiére de

religion : les uns vont à augmenter les choses établies ; les autres à en retrancher toujours. Si l'on suit les premiers, il y a danger de donner à la religion trop d'extérieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laissent pas voir le fond véritable : si on s'attache aux derniers, le péril est qu'après avoir retranché tout ce qui est superflu, on ne vienne à retrancher la religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choses extérieures ; mais rien n'empêche les gens éclairés de la connoître telle qu'elle est sous ces dehors. La Réformée n'en a pas assez ; & son culte trop ordinaire ne se distingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'est pas tout-à-fait permise, la difficulté empêche le dégoût ; la dispute forme une chaleur qui l'anime : où elle est la maîtresse elle produit seulement l'exactitude du devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelqu'autre obligation.

Pour les bonnes mœurs, elles ne sont chez les huguenots que des effets de leur Foi, & des suites de leur créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens sont obligés à bien croire, à bien vivre ; mais la maniére de nous exprimer sur ce point est différente, & quand ils disent que *les bonnes œuvres sont des œuvres mortes sans la Foi*, nous

nous disons que *la Foi sans les bonnes œuvres est une Foi morte.*

Le Ministre Morus avoit accoûtumé de dire parmi ses amis, « Que son Eglise avoit » quelque chose de trop dur dans son opi- » nion, & qu'il conseilloit de ne lire jamais » les EPITRES de S. Paul, sans finir par » celle de S. Jacques; de peur, disoit-il, » que la chaleur de S. Paul contre le mérite » des bonnes œuvres, ne nous inspirât in- » sensiblement quelque langueur à les pra- » tiquer. »

On pourroit dire, à mon avis, que S. Pierre & S. Jacques avoient eu raison de prêcher à des gens aussi corrompus qu'étoient les Juifs, la nécessité des bonnes œuvres; car c'étoit leur prescrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient se sentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur ministére par le discours de la Grace, avec un Peuple qui pensoit avoir plus de foi que tout le reste du monde; avec un Peuple qui avoit vû les miracles faits en sa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les assistances visibles d'un DIEU.

S. Paul n'agissoit pas moins sagement avec les Gentils; étant certain qu'il eût converti peu de gens à JESUS-CHRIST par le discours des bonnes œuvres. Les Gentils étoient justes & tempérans : ils avoient de l'intégri-

té & de l'innocence : ils étoient fermes & constans, jusques à mourir pour la patrie. Leur prêcher les bonnes œuvres, c'étoit faire comme les Philosophes, qui leur enseignoient à bien vivre. La morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avoue ; mais elle n'avoit rien qui pût faire assez d'impression sur leurs esprits. Il falloit leur prêcher la nécessité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la confiance qu'ils avoient en leur vertu.

Il me semble que depuis la Réformation, dont le désordre des gens d'Eglise a été le prétexte ou le sujet : il me semble, dis-je, que depuis ce tems là on a voulu faire rouler le Christianisme sur la doctrine des Créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont accusé nos scandales & nos vices ; & aujourd'hui nous faisons valoir contre eux les bonnes œuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage présentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confessons la nécessité de la Créance, mais la Charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST ; & la doctrine des Mystéres n'a été bien établie que long-temps après sa mort. Lui-même n'a pas expliqué si nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu ; d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir, que de se laisser connoître. La Foi est obscure : la Loi est net-

tement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au dessus de notre intelligence : ce que nous avons à faire est de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumiére pour bien agir ; nous en voulons pour savoir trop ; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sai que la contemplation des choses divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du monde : mais souvent ce n'est que pure spéculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'esprit intempérant dans le desir de savoir, se porte à ce qui est audessus de la nature, & cherche ce qu'il y a de plus secret en son Auteur, moins pour l'adorer que par une vaine curiosité de tout connoître. Ce vice est bientôt suivi d'un autre : la curiosité fait naître la présomption ; & aussi hardis à définir qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une science comme assurée, de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement & de la volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas : nous pouvons religieusement tout observer, & nous ne le voulons point. Soyons justes, charitables, patiens par le principe de no-

tre Religion, nous connoîtrons & nous obéirons tout ensemble.

Je laisse à nos savans à confondre les erreurs des Calvinistes, & il me suffit d'être persuadé que nous avons les sentimens les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'esprit des deux Religions est fondé différemment sur de bons principes, selon que l'une envisage la pratique du bien plus étendue, & que l'autre se fait une régle plus précise d'éviter le mal. La Catholique, a pour Dieu une volonté agissante, & une industrie amoureuse, qui cherche éternellement quelque secret de lui plaire. La Huguenote, toute en circonspection & en respect, n'ose passer au-delà du précepte qui lui est connu; de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la fantaisie.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine. Comme les raisonnemens sont infinis, les Controverses dureront autant que le genre humain qui les fait : mais si laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons sans passion à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse.

Que nos Catholiques fixent ce zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux mêmes : que les Huguenots sortent de leur ré-

gularité pareſſeuſe, & animent leur langueur, ſans rien perdre de leur ſoumiſſion à la Providence. Faiſons quelque choſe de moins en leur faveur : qu'ils faſſent quelque choſe de plus pour l'amour de nous. Alors, ſans ſonger au *Libre Arbitre*, ni à la *Prédeſtination*, il ſe formera inſenſiblement une véritable régle pour nos actions, qui ſera ſuivie de celle de nos ſentimens.

Quand nous ſerons parvenus à la réconciliation de la volonté ſur le bon uſage de la vie, elle produira bientôt celle de l'entendement ſur l'intelligence de la doctrine. Faiſons tant que de bien agir enſemble, & nous ne croirons pas long-temps ſéparément.

Je conclus de ce petit diſcours, que c'eſt un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalouſie de l'eſprit. Un homme défend ſes lumiéres, ou comme vraies, ou comme ſiennes (1), & de quelque façon que ce ſoit, il forme cent oppoſitions contre celui qui le veut convaincre. La nature donnant à chacun ſon propre ſens, paroît l'y avoir attaché avec une ſecrette & amoureuſe complaiſance. L'homme peut ſe ſoumettre à la volonté d'autrui, tout libre qu'il eſt : il peut s'avouer inférieur en courage & en vertu ; mais il a honte de ſe confeſſer aſſujetti au ſens d'un autre : ſa répugnance la plus

(1) Penſée de Montagne.

naturelle est de reconnoître en qui que ce soit une supériorité de raison.

Notre premier avantage, c'est d'être nés raisonnables : notre premiére jalousie c'est de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes conversions qui se sont faites, nous trouverons que les ames ont été touchées, & les entendemens peu convaincus. C'est dans le cœur que se forme la premiére disposition à recevoir les Vérités Chrétiennes. Aux choses qui sont purement de la nature, c'est à l'esprit de concevoir, & sa connoissance précede l'attachement aux objets : aux surnaturelles, l'ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, sans que nous les puissions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impression de sa Grace, que nos entendemens à celle de sa lumiére. Son immensité confond notre petite intelligence : sa bonté a plus de rapport à notre amour. Il y a je ne sai quoi au fond de notre ame qui se meut secretement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître ; & de là vient, que pour travailler à la conversion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puissions leur inspirer nos mouvemens : car dans une dispute de religion, l'esprit s'efforce envain de faire voir ce

qu'il ne voit pas : mais dans une habitude douce & pieuse, il est aisé à l'ame de faire sentir ce qu'elle sent.

A bien considérer la Religion Chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumiéres de notre esprit, pour la tourner sur les mouvemens de notre cœur. *Aimer Dieu & son Prochain*, la comprend toute, selon S. Paul. Et qu'est-ce autre chose, que nous demander la disposition de notre cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des hommes ? C'est nous obliger proprement à vouloir faire par les tendresses de l'amour, ce que la Politique nous ordonne avec la rigueur des loix, & ce que la morale nous prescrit par un ordre austére de la raison.

La Charité nous fait assister & secourir, quand la Justice nous défend de faire injure, & celle-ci empêche l'oppression avec peine; quand celle-là procure avec plaisir le soulagement. Avec les vrais sentimens que notre Religion nous inspire, il n'y a point d'infidéles dans l'amitié : il n'y a point d'ingrats dans les bienfaits. Avec ces bons sentimens, un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendu aimables ; & ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que les personnes grossiéres & sensuelles se plaignent de notre Religion pour la contrainte qu'elle leur donne ; les gens délicats

ont à ſe louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts & les repentirs. Plus entendue que la Philoſophie voluptueuſe dans la ſcience des plaiſirs ; plus ſage que la Philoſophie auſtére dans la ſcience des mœurs, elle épure notre goût pour la délicateſſe, & nos ſentimens pour l'innocence. Regardez l'homme dans la ſociété civile ; ſi la Juſtice lui eſt néceſſaire, vous verrez qu'elle lui eſt rigoureuſe. Dans le pur état de la nature, ſa liberté aura quelque choſe de farouche ; & s'il ſe gouverne par la morale, ſa propre raiſon aura de l'auſtérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de ſon ame des ſentimens qui l'agitent, & des paſſions qui le troublent. Elles ſoulevent contre la nature des craintes ſuperſtitieuſes, ou des zéles furieux, tantôt pour ſacrifier ſes enfans, comme Agamemnon, tantôt pour ſe dévouer ſoi-même, comme Décie. La ſeule Religion Chrétienne appaiſe ce qu'il y a d'inquiet : elle adoucit ce qu'il y a de féroce : elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non ſeulement avec nos amis & avec nos proches, mais avec les indifférens, & en faveur même de nos ennemis.

Voilà quelle eſt la fin de la Religion Chrétienne, & quel en étoit autrefois l'uſage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui ; c'eſt que nous lui avons fait perdre les droits

qu'elle avoit sur notre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De-là est venue la division des esprits sur la créance; au lieu de l'union des volontés sur les bonnes œuvres; en sorte que ce qui devoit être un lien de Charité entre les hommes, n'est plus que la matiére de leurs contestations; de leurs jalousies, & de leurs aigreurs.

De la diversité des opinions on a vû naître celle des partis; & l'attachement des partis a produit les Persécutions & les Guerres. Des millions d'hommes ont péri à contester de quelle maniére on prenoit au Sacrement ce qu'on demeuroit d'accord d'y prendre. C'est un mal qui dure encore & qui durera toujours, jusqu'à ce que la Religion repasse de la curiosité de nos esprits à la tendresse de nos cœurs; & que rebutée de la folle présomption de nos lumiéres, elle aille retrouver les doux mouvemens de notre amour.

Sur la vanité des disputes de Religion, & sur le faux zéle des Persécuteurs.

STANCES IRREGULIERES.

CLAUDE le Protestant allégue l'ECRITURE,
Dont le sens par Nicolle est toujours contesté;

Dans la TRADITION que Nicolle tient sûre;
Claude ne reconnoît aucune vérité (1),

Toutes ces belles Controverses
Sur les Religions diverses,
N'ont jamais produit aucun bien :
Chacun s'anime pour la sienne :
Et que fait-on pour la Chrétienne ?
On dispute, & l'on ne fait rien.

Comment ? *On ne fait rien* pour elle !
On condamne les Juifs au feu ;
On extermine l'infidélle :
Si vous jugez que c'est trop peu,
On fera pendre l'hérétique,
Et quelquefois le Catholique
Aura même peine à son tour ;
Où pourroit-on trouver plus de zéle & d'amour ?

Non, non, tu travailles contre elle,
Tout, supplice, gêne, tourment,
Tient d'un noir & funeste zéle,
Que son humanité dément.

(1) M. Nicolle est l'Auteur du Livre intitulé, PRE'JUGE'S *LE'GITIMES* CONTRE LES CALVINISTES. M. Claude l'a réfuté dans sa DE'FENSE DE LA RE'FORMATION. Voyez là-dessus le DICTIONNAIRE de M. Bayle, à l'Article NICOLLE.

Tu combats sa propre nature,
Sous prétexte de l'honorer?
Quand pour elle tu fais l'injure,
Qu'elle t'ordonne d'endurer.

PROBLESME

A L'IMITATION DES ESPAGNOLS.

A MADEMOISELLE

DE QUEROUALLE (1).

JE ne sai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la passion, ou de suivre tous les sentimens de la vertu : je ne sai si leur abandonnement est suivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. J'ai vû des voluptueuses au désespoir du mépris où elles étoient tombées : j'ai vû

(1) Mademoiselle de Queroualle fut envoyée en Angleterre, en 1671. pour donner de l'amour à Charles II. Elle y réussit si bien, que ce Prince lui donna le titre de *Duchesse de Portsmouth*, &c. Voyez la VIE *de Monsieur de Saint-Evremond*, sur l'année 1671.

des prudes soupirer de leur vertu ; leur cœur gêné de leur sagesse cherchoit à se soulager par des soupirs, du secret tourment de n'oser aimer : enfin j'ai vû les unes pousser des regrets vers l'estime qu'elles avoient perdue ; j'ai vû les autres pousser des desirs vers les voluptés qu'elles n'osoient prendre. Heureuse qui peut se conduire discretement sans gêner ses inclinations ! car s'il y a de la honte à aimer sans retenue, il y a bien de la peine à passer la vie sans amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiselle, il sera bon que vous suiviez un avis que je veux vous donner sans intérêt. Ne rebutez pas trop sévérement les tentations en ces Pays-ci : elles y sont modestes, elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête fille à les écouter. Peut-être êtes-vous assez vaine pour ne vous contenter que de vous-même : mais vous vous lasserez bien-tôt d'être seule à vous plaire & à vous aimer ; & quelque complaisance que fournisse l'amour-propre, vous aurez besoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de votre vie. Laissez-vous donc aller à la douceur des tentations, au lieu d'écouter votre fierté. Votre fierté vous feroit bien-tôt retourner en France, & la France vous jetteroit, selon le destin de beaucoup d'autres, en quelque Couvent : mais quand vous choisiriez de votre

propre mouvement ce triste lieu de retraite; encore faudroit-il auparavant vous être rendue digne d'y entrer? Quelle figure y ferez-vous, si vous n'avez pas le caractére d'une pénitente? La vraie pénitente est celle qui s'afflige & se mortifie au souvenir de ses fautes : de quoi fera pénitence une bonne fille qui n'aura rien fait? Vous paroîtrez ridicule aux autres sœurs, qui se repentent avec un juste sujet, de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'essuyer, c'est qu'au lieu de porter au Couvent le dégoût de l'amour, le Couvent vous en fera naître l'envie. Ce lieu saint change l'amour en dévotion, quand on a aimé dans le monde : ce lieu plus dangereux que les lieux profanes, change la dévotion en amour, quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de votre zéle s'étant convertie en amour, vous soupirerez inutilement pour ses plaisirs; & dans la difficulté de les goûter, vous vous représenterez sans cesse pour votre tourment, la facilité que vous en aviez dans le monde. Ainsi, vous serez consumée de regrets, ou dévorée de desirs, selon que votre ame se tournera au souvenir de ce que vous avez pû faire, ou à l'imagination de ce que vous ne pourrez exécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Couvent, c'est que votre raison ne contribuera pas moins que votre passion, à vous rendre malheureuse. Plus vous serez éclairée, plus vous aurez à souffrir de l'imbécillité d'une vieille Supérieure ; & les lumiéres de votre esprit ne serviront qu'à exciter le murmure de votre cœur. Sous une contenance mortifiée vous aurez des sentimens révoltés; & obéissant à des ordres, où vous ne pourrez sincérement vous soumettre, ni ouvertement vous opposer, vous passerez des jours malheureux dans le désespoir de votre condition avec la grimace d'une fausse pénitence. Triste vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coutume le péché qu'on n'a pas fait, dans le temps que vient l'envie de le faire!

Voilà le misérable état des bonnes Filles, qui portent au Couvent leur innocence. Elles y sont malheureuses, pour n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir : fondement si nécessaire aux Maisons Religieuses, qu'il faudra vous faire, s'il est possible, quelque petit sujet de pénitence.

Soit que vous demeuriez dans le monde, comme je le souhaite, soit que vous en sortiez, comme je le crains, votre intérêt est d'accommoder deux choses qui paroissent incompatibles, & qui ne le sont pas, l'AMOUR

& LA RETENUE, On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte : mais la régle de ma Retenue n'a rien d'austére, puisqu'elle prescrit seulement de n'aimer qu'une personne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une se donne seulement : celle qui en aime plusieurs s'abandonne ; & de cette sorte de bien, comme des autres, l'usage est honnête, & la dissipation honteuse.

LETTRE
A M. LE COMTE
D'OLONNE.

AUSSI-TÔT que je sçûs votre disgrace (1), je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaisir ; & je vous écris présentement pour vous dire qu'il

(1) Le Comte d'Olonne, M. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres, ayant tenu quelques discours libres contre le Roi, furent éxilés de la Cour en 1674. M. d'Olonne fut d'abord relegué à Orleans : mais il eut ensuite permission de se retirer dans sa Terre de Montmirel, près de *Villers-Cotrets*.

faut éviter au moins le chagrin, dans le temps où il n'eſt pas en notre pouvoir de goûter la joie. S'il y a d'honnêtes-gens au lieu où vous êtes, leur converſation pourra vous conſoler des commerces que vous avez perdus. Et ſi vous n'y en trouvez pas, les Livres & la Bonne-chere vous peuvent être d'un grand ſecours, & d'une aſſez douce conſolation. Je vous parle en maître qui peut donner des Leçons; non pas que je préſume beaucoup de la force de mon eſprit: mais je penſe avoir quelque droit à prendre de l'autorité ſur les nouveaux diſgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs.

Parmi les Livres que vous choiſirez pour votre entretien à la Campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets ſur votre humeur par leur agrément, plûtôt qu'à ceux qui prétendent fortifier votre eſprit par leurs raiſons. Les derniers combattent le mal; ce qui ſe fait toujours aux dépens de la perſonne en qui le combat ſe paſſe, les premiers le font oublier; & à une douleur oubliée, il n'eſt pas difficile de faire ſucceder le ſentiment de la joie.

La Morale n'eſt propre qu'à former méthodiquement une bonne conſcience; & j'ai vû ſortir de ſon école des gens graves & compoſés qui donnoient un tour fort ridicule à

la

la prud'hommie. Les vrais honnêtes-gens n'ont que faire de ses leçons. Ils connoissent le bien par la seule justesse de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il y aît de certaines occasions où son aide n'est pas à rejetter : mais où l'on peut avoir besoin de son aide, on se passeroit bien de ces occasions.

Si vous étiez réduit à la nécessité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de lire SENEQUE, & de l'imiter; encore aimerois-je mieux me laisser aller à la nonchalanche de PETRONE, que d'étudier une fermeté que l'on n'aquiert pas sans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouer pour la Patrie, je vous conseillerois de ne lire autre chose que la vie de ces vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le bien de leur Pays : mais en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, & de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de votre vie.Or cela étant comme il est, laissez-là toute étude de Sagesse qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la constance dans SENEQUE, & vous n'y trouverez que de l'austérité. PLUTARQUE sera moins gênant : cependant il vous rendra grave & sérieux plus que tranquille. MON-

TAGNE vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre ; mais c'est l'homme avec toutes ses foiblesses : connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération, triste & affligeante dans la mauvaise.

Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attrister de nos miséres, mais à se réjouir de nos folies ; & par cette raison vous préfererez à la lecture de SE'NE'QUE, de PLUTARQUE & de MONTAGNE ; celle de LUCIEN, de PE'TRONE, de DON QUICHOTTE. Je vous recommande sur tout DON QUICHOTTE : quelque affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement à la joie.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur si enjouée dans mes malheurs, que je le parois dans les vôtres ; & qu'il est malhonnête de donner toutes ses douleurs à ses maux, lorsqu'on garde son indifférence & sa gaité même pour ceux de ses amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, si j'en usois de la sorte : mais je puis dire avec vérité, que je ne suis guéres moins sensible à votre éxile que vous-même ; & la joie que je vous conseille est à dessein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes malheurs, si je vous y ai paru plus triste que je ne vous pa-

rois aujourd'hui, ce n'eſt pas que je le fuſſe en effet. Je croyois que les diſgraces éxigeoient de nous la bienſéance d'un air douloureux, & que cette mortification apparente étoit un reſpect dû à la volonté des Supérieurs, qui ſongent rarement à nous punir ſans deſſein de nous affliger : mais ſachez que ſous de triſtes dehors & une contenance mortifiée, je me ſuis donné toute la ſatisfaction que j'ai ſû trouver en moi-même, & tout le plaiſir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je ſerois ridicule moi-même ſi je continuois un diſcours ſi ſérieux : ce qui me fait paſſer à des conſeils moins gênans que les inſtructions.

Accommodez, autant qu'il vous ſera poſſible, votre goût à votre ſanté : c'eſt un grand ſecret de pouvoir concilier l'agréable & le néceſſaire en deux choſes qui ont été preſque toujours oppoſées. Pour ce grand ſecret, néanmoins, il ne faut qu'être ſobre & délicat : & que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieuſement aux heures du repas, ce qui tient l'eſprit & le corps dans une bonne diſpoſition pour toutes les autres ? On peut-être ſobre ſans être délicat ; mais on ne peut jamais être délicat ſans être ſobre. Heureux qui a les deux qualités enſem-

ble : il ne ſépare point ſon régime d'avec ſon plaiſir !

N'épargnez aucune dépenſe pour avoir des vins de Champagne, fuſſiez-vous à deux cens lieues de Paris. Ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon-goût, & à peine conſervent-ils un reſte de vieille réputation chez les Marchands. Il n'y a point de Province qui fourniſſe d'excellens vins pour toutes les ſaiſons que la Champagne. Elle nous fournit le vin d'Ay, d'Avenet, d'Auvilé, juſqu'au printemps ; Teſſy, Sillery, Verſenay, pour le reſte de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfére de tous les vins, ſans me laiſſer aller à des modes de goûts qu'introduiſent de faux délicats, je vous dirai que le bon vin d'Ay eſt le plus naturel de tous les vins, le plus ſain, le plus épuré de toute ſenteur de terroir, d'un agrément le plus exquis, par ſon goût de pêche qui lui eſt particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. Leon X. Charles-Quint, François I. Henri VIII. avoient tous leur propre Maiſon dans Ay, ou proche d'Ay, pour y faire plus curieuſement leurs proviſions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs ſoins.

Ayez peu de curioſité pour les viandes

rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la justesse de son goût, que par l'utilité de son usage. Du Mouton tendre & succulent ; du Veau de bon lait, blanc & délicat ; la Volaille de bon suc, moins engraissée que nourrie ; la Caille grasse prise à la campagne ; un Faisan, une Perdrix, un Lapin, qui sentent bien chacun dans son goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire en différentes saisons les délices de votre repas. La Gelinote de Bois est estimable sur tout par son excellence, mais peu à conseiller où vous êtes & où je suis, par sa rareté.

Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvé de l'Arriére-ban, louez le Liévre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point : que les Canards & presque les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les viandes noires, la seule Beccassine sera sauvée en faveur du goût, avec un léger préjudice de la santé.

Que tous mêlanges & compositions de cuisine, appellés *Ragouts* ou *Hors-d'œuvres*,

passent auprès de vous pour des espéces de poison. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal : si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur poivre, leur vinaigre & leurs oignons ne ruinent à la fin votre goût, & n'altérent bientôt votre santé. Les sauces toutes simples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de mal-faisant. Le sel & l'orange sont l'assaisonnement le plus général & le plus naturel. Les fines herbes sont plus saines & ont quelque chose de plus exquis que les Epices : mais elles ne sont pas également propres à toutes choses. Il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, & les dispenser avec tant de discrétion, qu'elles relevent le propre goût de la viande sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des vins, & de la condition des viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du goût & de la santé.

Que la nature vous incite à boire & à manger par une disposition secrette, qui se fait legérement sentir, & ne vous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'appétit, la plus saine nourriture est capable de nous nuir, & la plus agréable de nous dégoûter : où il y a de la faim, la nécessité de manger est une espece de mal qui en cause un autre

après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appétit donne de l'éxercice à notre chaleur naturelle dans la digeſtion : l'avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toujours dans une diſpoſition agréable, c'eſt de ne ſouffrir ni vuide, ni réplétion : afin que la nature n'ait jamais à ſe remplir avidement de ce qui lui manque, ni à ſe ſoulager avec empreſſement de ce qui la charge.

Voilà tous les conſeils que mon expérience m'a ſû fournir pour la lecture & pour la bonne chere. Je ne veux pas finir ſans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtreſſe à Paris, oubliez-la le plutôt qu'il vous ſera poſſible : car elle ne manquera pas de changer, & il eſt bon de prévenir les infidélles. Une perſonne aimable à la Cour y veut être aimée, & là où elle eſt aimée elle aime à la fin. Celles qui conſervent de la paſſion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent : la continuation de leur amour pour les abſens eſt moins un honneur à leur conſtance, qu'une honte à leur beauté. Ainſi, Monſieur, que votre Maîtreſſe en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon ſens vous la doit faire quitter comme trompeuſe, ou comme mépriſée. Cependant en cas que vous voyiez quelque jour à la fin

de votre disgrace, vous ne devez pas en mettre à votre amour. Les courtes absences animent les passions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que se tourne votre esprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choses trop sérieuses. La disgrace n'a que trop de sa propre pesanteur. Faites, en votre exil, ce que Petrone fit à sa mort : *Amove res serias quibus gravitatis & constantiæ gloria peti solet ; tibi, ut illi, levia carmina & faciles versus.*

Il y en a que leur malheur a rendu dévots par un certain attendrissement, par une pitié secrette qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. Jamais disgrace ne m'a donné cette espece d'attendrissement : la nature ne m'a pas fait assez sensible à mes propres maux. La perte de mes amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces tristesses délicates dont les sentimens de dévotion se forment avec le tems. Je ne conseillerois jamais à personne de résister à la dévotion qui se forme de la tendresse, ni à celle qui nous donne de la confiance. L'une touche l'ame agréablement ; l'autre assûre à l'esprit un doux repos : mais tous les hommes, & particuliérement les malheureux, doivent se défendre avec soin d'une dévotion superstitieuse qui mêleroit sa noirceur avec celle de l'infortune.

Sur

Sur les premières années de la Régence.

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS,

STANCES IRREGULIERES.

J'AI vû le temps de la bonne Régence,
Temps, où régnoit une heureuse abondance;
Temps, où la Ville aussi bien que la Cour
Ne respiroient que les jeux & l'amour.

Une Politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisoit tous les desirs;
Tout goût paroissoit légitime,
La douce erreur ne s'appelloit point crime;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Meubles, habits, repas, danses, musiques;
Un air facile avec la propreté;
Rien de contraint, pas trop de liberté;
Peu de gens vains, presque tous Magnifiques;
N'avoir chez soi que la commodité:
Faisoit alors les chagrins domestiques

Qu'aux autres temps fait la néceſſité.

Dans le commerce on étoit ſociable ;
Dans l'entretien, naturel, agréable ;
On haïſſoit un chagrin médiſant,
On mépriſoit un fade complaiſant ;
La vérité délicate & ſincere
Avoit trouvé le ſecret de nous plaire.

L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toujours obligeamment,
En ce temps ſeul étoit choſes connues,
Auparavant nullement entendues ;
Et l'on pourroit aujourd'hui ſûrement
Les mettre au rang des ſciences perdues.

Le ſérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui font les importantes ;
Et le plaiſant rien d'outré ni de faux :
Femmes ſavoient ſansfaire les ſavantes,
Moliére en vain eût cherché dans la Cour
Ses RIDICULES affectées ;
Et ſes FACHEUX n'auroient pas vû le jour
Manque d'objets à fournir les idées.

Aucun amant qui ne ſervît ſon Roi,
Guerrier aucun qui ne ſervît ſa Dame ;
On ménageoit l'honneur de ſon emploi,
On ménageoit la douceur de ſa flâme ;
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas,

Libres, tantôt ils cherchoient les combats.

Un jeune Duc (1) qui tenoit la Victoire
Comme une esclave attachée à son char,
Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire
Fit oublier Alexandre & César.
Que ne mouroit alors son Eminence (2)
Pour son bonheur, & pour notre repos!
Elle eût fini ses beaux jours à propos.
Laissant un nom toujours cher à la France.

(1) Le Duc d'Enguien.
(2) Le Cardinal Mazarin.

DE
LA TRAGEDIE
ANCIENNE ET MODERNE.

On n'a jamais vû tant de régles pour faire de belles Tragédies, & on en fait si peu qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'Abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les loix qu'il avoit impérieusement donnée pour le Théatre (1) elle ne réussit point; & com-

(1) François Hédelin, Abbé d'Aubignac, publia en 1657, un Traité de la PRATIQUE DU

me il se vantoit par tout d'être le seul de nos Auteurs qui eût bien suivi les préceptes d'ARISTOTE; *je sai bon gré à M. d'Aubignac*, dit Monsieur le Prince, *d'avoir si bien suivi les régles d'Aristote : mais je ne pardonne point aux régles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à M. d'Aubignac.*

Il faut convenir que la POETIQUE d'Aristote est un excellent ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les nations & tous les siécles. Descartes & Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connoissoit pas : Corneille a trouvé des beautés pour le Théatre qui ne lui étoient pas connuës : nos Philosophes ont remarqué des erreurs dans sa PHYSIQUE : nos Poëtes ont vû des défauts dans sa POETIQUE, pour le moins à notre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les Dieux & les Déesses causoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Théatre des Anciens, par leurs haines, par leurs protections ; & de tant de choses surnaturelles, rien ne paroissoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une société entre les Dieux & les hommes. Les Dieux agissoient presque toujours par des

THEATRE. Quelque temps après, il donna une Tragédie en prose, intitulée ZENOBIE, qui ne réussit point.

passions humaines : les hommes n'entreprenoient rien sans le conseil des Dieux, & n'exécutoient rien sans leur assistance. Ainsi, dans ce mélange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les Dieux nous manquent, & nous leur manquons ; & si, voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduisoit des Anges & des Saints sur notre scéne, il scandaliseroit les dévots comme profane, & paroîtroit imbécille aux libertins. Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théatre fussent confondus, & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Eglises à tous les peuples.

D'ailleurs ce seroit donner un grand avantage aux libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soumission, & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la révérence des personnes qui les disent (1).

Mais posons que nos Docteurs abandonnent toutes les matiéres saintes à la liberté du

(1) C'est ce qu'on a vû dans le XV. & le XVI. siécles, où les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament étoient représentées, ou pour parler le langage de ce temps-là, étoient *jouées par per-*

Théatre, faisons ensorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises : il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus Chrétiennes, & des vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins.

L'esprit de notre Religion est directement

sonnages, sur des Théatres publics. Castelvetro dit qu'on *jouoit* à Rome la *Passion* de Jesus-Christ de telle maniére, que les spectateurs éclatòient de rire. On la *jouoit* aussi en France : & j'ai une Piéce imprimée en 1541. sous ce titre *: Sensuit le mystére de la Passion de notre Seigneur Iesus-Christ. Nouvellement reveu & corrigé oultre les précédentes impressions. Avec les additions faictes par très-éloquent & scientifique docteur Maistre Jean Michel. Lequel mystére fut joué à Angiers moult triumphamment. Et dernierement à Paris. Avec le nombre des Personnages qui sont à la fin dudit livre. Et sont en nombre, CXLI.*

On *jouoit* de même les *Actes des Apôtres*. Cet ouvrage, qui contient deux Volumes est intitulé : *Le premier Volume des Catholiques œuvres & Actes des Apostres redigé en escript par Saint Luc Evangeliste & Hystoriographe deputé par le Sainct Esperit, icellui Sainct Luc escripvant à Theophile. Avecques plusieurs Hystoires en icellui inserez des gestes des Cesars . . . . . Le tout veu & corrigé bien & deuement selon la vraie verité. Et joué par personnages à Paris en l'Hostel de Flandres. L'an Mil cinq cens XLI. Avec Privilege du Roy* &c. M. Bayle en a donné quelques extraits dans le SUPPLE'MENT *de son* DIC-

opposé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le Théatre. Quel zéle, quelle force le Ciel n'inf-

TIONAIRE, à l'Article CHOCQUET (*Louïs*) Les desordres causés par ces sortes de *Jeux*, furent représentés au Parlement de Paris d'une maniére très-vive & très-forte en 1541. par le Procureur du Roi. « Pendant lesdits jeux, (dit-il, parlant du *Mystere de la Passion*, & des *Actes des Apôtres*), » le commun peuple dès huit à neuf heu- » res heures du matin és jours de Festes délaissoit » sa Messe Paroissiale, Sermon & Vespres pour » aller esdits jeux garder sa place, & y estre jusqu'à » cinq heures du soir; eut cessé les Predications, car » n'eussent eu les Predicateurs qui les eust escouté » Et retournant desdits jeux, se mocquoient hau- » tement & publiquement par les rues desdits jeux » & des joueurs, contrefaisant quelque langage » impropre qu'ils avoient ouis desdits jeux ou au- » tre chose mal faite, criant par dérision que le *S.* » *Esprit n'avoit point voulu descendre*, & par d'au- » tres mocqueries. Et le plus souvent les Prêtres » des Paroisses pour avoir leur passe-temps d'aller » esdits jeux, ont délaissé dire Vespres les jours de » Feste, ou les ont dites tous seuls dès l'heure de » midy, heure non accoustumée: & même les » Chantres ou Chappellains de la Sainte Chapelle » de ce Palais tant que lesdits jeux ont duré (Il avoit dit auparavant qu'on les *avoit fait durer l'espace de six ou sept mois*), » ont dit Vespres les jours » de Festes à l'heure de midy, & encore les disoient » en poste & à la légére pour aller esdits jeux, &c »

pire-t-il pas à Néarque & à Polyeucte (1); & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre à ces heureuses inspirations ? L'amour & les charmes d'une jeune épouse cherement aimée, ne font aucune impression sur l'esprit de Polyeucte. La considération de la Politique de Felix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Insensible aux priéres & aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins ce qui eût fait un beau Sermon faisoit une misérable Tragédie, si les entretiens de Pauline & de Sévére, animés d'autres sentimens & d'autres passions, n'eussent conservé a l'Auteur la réputation que les Vertus Chrétiennes de nos Martyrs lui eussent ôtée.

Le Théatre perd tout son agrément dans la réprésentation des choses saintes, & les choses saintes perdent beaucoup de la religieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le Théatre.

A la vérité, les Histoires du vieux Testament s'accommoderoient beaucoup mieux à notre scéne. Moïse, Samson, Josué y feroient tout un autre effet que Polyeucte & Néar-

Je donnerai cette Piéce toute entiére dans mes Additions au COLOMESIANA.

(1) Voyez le POLYEUCTE de Corneille.

que. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque chose de plus propre pour le Théatre. Mais il me semble que les Prêtres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Histoires sacrées, dont ils remplissent leurs conversations ordinaires, leurs livres, & leurs sermons. Et à parler sainement, le Passage de la Mer rouge, si miraculeux ; le Soleil arrêté dans sa course, à la priére de Josué ; les armées défaites par Samson avec une Mâchoire d'Ane, toutes ces merveilles, dis-je, ne seroient pas crues à la Comédie, parce qu'on y ajoute foi dans la Bible : mais on en douteroit bientôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes & de solides raisons, il faut nous contenter de choses purement naturelles, mais extraordinaires ; & choisir en nos Héros des actions principales, qui soient reçûes dans notre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au dessus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain : dans l'humain, éviter le médiocre ; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEÏDE ; je connois la juste différence de leur valeur : mais à l'égard de l'élévation,

Pompée, César, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour LUCAIN, que n'ont fait pour VIRGILE, Jupiter, Mercure, Junon, Vénus, & toute la suite des autres Déesses & des autres Dieux.

Les idées que nous donne Lucain des Grands Hommes, sont véritablement plus belles, & nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des Immortels. Celui-ci a revêtu ses Dieux de nos foiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes : celui-là éleve ses Héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des Dieux :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros : dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable sentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux avec ses Oracles & ses Devins.

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Devins, qu'on voyoit régner au Théatre un esprit de superstition & de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à considérer les impressions ordinaires que faisoit la Tragédie dans Athénes sur l'ame des

Spectateurs, on peut dire que Platon étoit mieux fondé pour en défendre l'usage, que ne fut Aristote pour le conseiller: car la Tragédie consistant, comme elle faisoit, aux mouvemens excessifs de la *Crainte* & de la *Pitié*; n'étoit-ce pas faire du Théatre une Ecole de frayeur & de compassion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à se désoler de tous les malheurs?

On aura de la peine à me persuader qu'une ame accoûtumée à s'effrayer sur ce qui regarde les maux d'autrui, puisse être dans une bonne assiéte sur les maux qui la regardent elle-même. C'est peut-être par-là que les Athéniens devinrent si susceptibles des impressions de la peur; & que cet esprit d'épouvante inspiré au Théatre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A Sparte & à Rome, où le public n'exposoit à la vûe des Citoyens que des exemples de valeur & de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier & hardi dans les combats, que ferme & constant dans les calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans Athénes cet art de craindre & de se lamenter, on mit en usage à la guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux représentations.

Ainsi l'esprit de superstition causa la déroute des armées; & celui de lamentation fit

qu'on se contenta de pleurer les grands malheurs, quand il falloit y chercher quelque reméde. Mais comment n'eût-on pas appris à se désoler dans cette pitoyable école de commisération ? Ceux qu'on y représentoit étoient des exemples de la derniére misére, & des sujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de se lamenter, qu'on exposoit bien moins de vertus que de malheurs ; de peur qu'une ame élevée à l'admiration des Héros, ne fût moins propre à s'abandonner à la pitié pour un misérable : & afin de mieux imprimer les sentimens de crainte & d'affliction aux Spectateurs, il y avoit toujours sur le Théatre des Chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui fournissoient à chaque évenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens ; mais il crut y apporter assez de reméde en établissant une certaine *Purgation* que personne jusqu'ici n'a entendue, & qu'il n'a pas bien comprise luimême, à mon jugement : car y a-t'il rien de si ridicule que de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guérison ? Que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher après de la calmer par les réfléxions qu'on lui fait faire sur le honteux état où elle s'est trouvée ?

Entre mille personnes qui assisteront au Théatre, il y aura peut-être six Philosophes, qui seront capables d'un retour à la tranquillité, par ces sages & utiles méditations : mais la multitude ne fera point ces réfléxions ; & on peut presque assurer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théatre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconviens dans nos représentations, que dans celles de l'Antiquité ; puisque notre crainte ne va jamais à cette superstitieuse terreur, qui produisoit de si méchans effets pour le courage. Notre crainte n'est le plus souvent qu'une agréable inquiétude qui subsiste dans la suspension des esprits ; c'est un cher intérêt que prend notre ame aux sujets qui attirent son affection.

On peut dire à peu près la même chose de la pitié à notre égard. Nous la dépouillons de toute sa foiblesse, & nous lui laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand-homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compassion, & qu'il se rende quelquefois maître de nos larmes : mais je veux que ces larmes tendres & généreuses regardent ensemble ses malheurs & ses vertus, & qu'avec le triste sentiment de la pi-

tié nous ayons celui d'une admiration animée, qui fasse naître en notre ame comme un amoureux desir de l'imiter.

Il nous restoit à mêler un peu d'amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous ôter mieux ces noires idées que nous laissoit l'ancienne par la superstition & par la terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble & de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'insulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les Animaux les plus foibles & les plus timides; les animaux que la nature a formés pour toujours craindre & toujour fuir, vont fierement audevant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le sujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la vérité, nos Auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette belle passion, qu'en ont fait des Anciens de leur crainte & de leur pitié: car, à la reserve de huit ou dix Piéces, où ses mouvemens ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en n'avons point où les Amans & l'Amour ne se trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendresse affectée où

nous devons mettre les ſentimens les plus nobles. Nous donnons de la molleſſe à ce qui devroit être le plus touchant; & quelquefois nous penſons exprimer naïvement les graces du naturel, que nous tombons dans une ſimplicité baſſe & honteuſe.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faiſons des Princes ridicules; & à force de plaintes & de ſoûpirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à ſoûpirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien ſouvent nos plus grands Héros aiment en Bergers ſur nos Théatres, & l'innocence d'une eſpéce d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de ſe plaindre & de pleurer d'une maniére touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité; & parce qu'elle plaît mieux quand elle eſt ſenſible, elle aura par tout indifféremment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux; ſans prendre garde à ce qui deſire de la naïveté, de la tendreſſe, de la douleur: & cela vient de ce que voulant par tout de l'amour, nous cherchons de la diverſité dans les maniéres, n'en mettant preſque jamais dans les paſſions.

J'espére que nous trouverons un jour le véritable usage de cette passion, devenue trop ordinaire. Ce qui doit être l'adoucissement des choses, ou trop barbares, ou trop funestes; ce qui doit toucher noblement les ames, animer les courages, & élever les esprits, ne sera pas toujours le sujet d'une petite tendresse affectée, où d'une imbécille simplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux Anciens: sans un amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour notre siécle, on ne fera point des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, les modelles des Piéces de notre temps.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eû ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des Athéniens : mais qui pourroit traduire en François dans toute sa force l'Oedipe même, ce chef-d'œuvre des Anciens; j'ose assurer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeste, plus opposé aux vrais sentimens qu'on doit avoir.

Notre siécle a du moins cet avantage, qu'il y est permis de haïr librement les vices, & d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les Dieux causoient les plus grands crimes sur le Théatre des Anciens, les crimes captivoient le respect des Spectateurs, & on n'osoit pas trouver mauvais ce

qui

qui étoit abominable. Quand Agamemnon ſacrifia ſa propre fille, & une fille tendrement aimée, pour appaiſer la colére des Dieux, ce ſacrifice barbare fut regardé comme une pieuſe obéiſſance, comme le dernier effet d'une religieuſe ſoumiſſion.

Que ſi l'on conſervoit en ce temps-là les vrais ſentimens de l'humanité, il falloit murmurer contre la cruauté des Dieux en impie; & ſi l'on vouloit être dévot envers les Dieux, il falloit être cruel & barbare envers les hommes: il falloit faire, comme Agamemnon, la derniére violence à la nature & à ſon amour:

Tantum Relligio potuit ſuadere malorum.

dit Lucrece ſur ce ſacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons repréſenter les Hommes ſur le Théatre ſans l'intervention des Dieux, plus utilement cent fois pour le public & pour les particuliers; car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de ſcélérat qui ne ſe déteſte, ni de Héros qui ne ſe faſſe admirer. Il y aura peu de crimes impunis, peu de vertus qui ne ſoient récompenſées. Avec les bons exemples que nous donnons au public ſur le Théatre; avec ces agréables ſentimens d'amour & d'admiration, diſcretement ajoutés à une crainte & à une pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que deſire Horace:

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci ;

ce qui ne pouvoit jamais être selon les régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un sentiment hardi & nouveau. C'est qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choses, une grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette sorte d'admiration quelque ravissement pour l'esprit ; le courage y est élevé, l'ame y est touchée.

SUR LES CARACTERES DES TRAGEDIES.

J'Ai eu dessein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon caractére sans y penser, & que le Héros descendoit insensiblement au peu de mérite de SAINT-EVREMOND, au lieu

que SAINT-EVREMOND devoit s'élever aux grandes vertus de son Héros. Il étoit de mes passions comme de mon caractére; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les siens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choses sur l'amour; si je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma pitié : je faisois dire ce que je sentois moi-même; & pour comprendre tout en peu de mots, je me représentois sous le nom d'autrui. N'accusons pas quelques Héros de nos Tragédies de verser des pleurs, qui devoient couler seulement en quelques endroits; ce sont les larmes des Poëtes, qui trop sensibles de leur naturel, ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. S'ils ne faisoient qu'entrer dans le sentiment des Héros, leur ame prêtée seulement à la douleur, pourroit garder quelque mesure dans la passion : mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient représenter dans la vrai-semblance. C'est un grand secret de savoir nous exprimer avec justesse en ce qui regarde les pensées, & beaucoup plus en ce qui touche le sentiment : car l'ame a bien plus de peine à se défaire de ce qu'elle sent, que l'esprit à se dégager de ce qu'il pense.

Véritablement la passion doit être remplie, mais jamais outrée; & si les Spectateurs

étoient réduits à choisir entre deux vices, ils souffriroient le défaut plus aisément que l'excès. Celui qui ne pousse pas assez les mouvemens, ne contente pas; c'est ne pas donner sujet de se louer: celui qui les outre, blesse l'esprit; c'est donner sujet de se plaindre. Le premier, laisse à notre imagination le plaisir d'ajoûter d'elle-même ce qu'il n'a sû fournir: le second, nous donne lapeine de retrancher, toujours difficile & ennuyeuse. Quand le cœur particulierement s'est senti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à se soulager: revenus de ces mouvemens aux lumiéres de l'esprit, nous jugeons peu favorablement de la tendresse & des larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande discrétion; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt séché les siennes: *citò arescit lacryma in aliena miseria* (1).

En effet, si on s'afflige trop long-temps sur le Théatre, ou nous nous moquons de la foiblesse de celui qui pleure; ou la longue pitié d'un long tourment qui fait passer les maux d'autrui en nous-mêmes, blesse la nature, qui a dû être seulement touchée. Tou-

(1) *Nihil est tam miserabile, quàm ex beato miser. Et hoc totum quidem moveat, si bona ex fortuna quis cadat & à quorum caritate divellatur; quæ amittat, aut amiserit; in quibus malis sit, futurusve sit exprimatur breviter.* CITO ENIM ARESCIT LACRYMA,

tes les fois que je me trouve à des Piéces fort touchantes, les larmes des Acteurs attirent les miennes avec une douceur ſecrette que je ſens à m'attendrir: mais ſi l'affliction continue, mon ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impreſſion douloureuſe. J'ai vû arriver ſouvent en de longs diſcours de tendreſſe, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'Amant qu'il a deſſein de repréſenter. Cet Amant devient quelque fois un Philoſophe, qui raiſonne dans ſa paſſion, ou qui nous explique par une eſpéce de leçon, de quelle maniére elle s'eſt formée. Quelquefois l'eſprit du Spectateur qui pouſſoit d'abord ſon imagination juſqu'à la perſonne qu'on repréſente, revient à ſoi-même, déſabuſé qu'il eſt, & ne connoît plus que le Poëte, qui dans une eſpéce d'Elegie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'eſt formée.

Un homme ſe mécompte auprès de moi en ces occaſions : il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on faſſe l'éloquent à ſe plaindre de ſes malheurs. Celui qui prend la peine d'en diſcourir, m'épargne

PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. Cic. Part. Orat. §. 17.

celle de l'en consoler : c'est la nature qui souffre ; c'est à elle de se plaindre : elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent, pour se soulager ; non pas à le dire éloquemment, pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une ame touchée sensiblement, ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup, & moins encore de se divertir dans la variété de ses conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'Ovide : il est ingénieux dans la douleur, il se met en peine de faire voir de l'esprit quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à desirer, il n'a aussi rien qui vous blesse ; & c'est là que votre ame se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un temps où l'on tourne toutes les Piéces de Théatre sur l'Amour, on en ignore assez & la nature & les mouvemens. Quoique l'Amour agisse diversement selon la diversité des compléxions, on peut rapporter à trois mouvemens principaux tout ce que nous fait sentir une passion si générale ; *Aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer simplement, est le premier état de

notre ame, lorſqu'elle s'émeut par l'impreſſion de quelque objet agréable : là il ſe forme un ſentiment ſecret de complaiſance en celui qui aime, & cette complaiſance devient enſuite un attachement à la perſonne qui eſt aimée. *Brûler*, eſt un état violent, ſujet aux inquiétudes, aux peines, aux tourmens ; quelquefois aux troubles, aux tranſports, au déſeſpoir ; en un mot à tout ce qui nous inquiete, ou qui nous agite. *Languir*, eſt le plus beau des mouvemens de l'Amour. C'eſt l'effet délicat d'une flâme pure, qui nous conſume doucement : c'eſt une maladie chere & tendre, qui nous fait haïr la penſée de notre guériſon. On l'entretient ſecretement au fond de ſon cœur ; & ſi elle vient à ſe découvrir, les yeux, le ſilence, un ſoupir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire toute l'éloquence du diſcours. Pour ces longues converſations de tendreſſe, ces ſoupirs pouſſés inceſſamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront ſe rapporter à quelqu'autre cauſe. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'amour que de la ſottiſe de celui qui aime. La paſſion m'eſt trop précieuſe pour la couvrir d'une honte étrangére, où elle n'a aucune part. Peu de larmes ſuffiſent aux amans pour exprimer leur amour : quand ils en ont trop, ils expliquent moins

leur paſſion que leur foibleſſe. J'oſe dire qu'une Dame qui aura pitié de ſon Amant ſur les diſcretes & reſpectueuſes expreſſions du mal qu'elle cauſe, ſe moquera de lui comme d'un miſérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai obſervé que Cervantes eſtime toujours dans ſes Chevaliers le mérite vrai-ſemblable: mais il ne manque jamais à ſe moquer de leurs combats fabuleux, & de leurs pénitences ridicules. Par cette derniére conſidération, il fait préférer DON GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia muy accommodada condicion para todo ; que no era Cavallero melindroſo, ni tan lloron como ſu hermanno* (1).

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'eſt d'employer une paſſion pour une autre ; de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendreſſe ; de mettre au contraire du déſeſpoir où il ne faut que de la douleur. Dans les TRAGEDIES de Quinaut, vous deſireriez ſouvent de la douleur où vous ne voyez que de la tendreſſe. Dans le TITUS de Racine, vous voyez du déſeſpoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur. L'Hiſtoire nous apprend que Titus plein

(1) Michel Cervantes, dans ſon HISTOIRE *de l'admirable Don Quichotte de la Manche.* Tom. I. Chap I.

d'égards & de circonspection renvoyá Bérénice en Judée, pour ne pas donner le moindre scandale au Peuple Romain ; & le Poëte en fait un désespéré, qui veut se tuer lui-même, plûtôt que de consentir à cette séparation.

Corneille n'a pas eu des sentimens plus justes sur le sujet de son Titus (1) il nous le représente prêt à quitter Rome, & à laisser le gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en Judée. Certes il va contre la vérité & la vrai-semblance, ruinant le naturel de Titus, & le caractére de l'Empereur, pour donner tout à une passion éteinte : c'est vouloir que ce Prince s'abandonne à Bérénice comme un fou, lorsqu'il s'en défait comme un homme sage, ou dégoûté.

J'avoue qu'il y a de certains sujets où la bienséance & la raison même favorisent les sentimens de la passion ; & alors la passion le doit emporter sur le caractére. Horace veut qu'on représente Achille agissant, colére, inéxorable, croyant que les Loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoissant que la force pour tout droit en ses entreprises : (2)

(1) Dans sa Comédie héroïque, intitulée, TITE ET BERENICE.

(2) *Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge Scriptor. Honoratum si fortè reponis Achillem ;*

mais c'est dans son naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainsi. C'est le caractére qu'Homére lui donne, lorsqu'il dispute sa captive à Agamemnon. Cependant ni Homére, ni Horace n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans Achille ; & Euripide a eu tort de lui donner si peu d'amour pour Iphigénie, sur le point qu'elle devoit être sacrifiée. (1) Le Sacrificateur étoit touché de compassion, & l'Amant paroît comme insensible : s'il a de la colére il la trouve dans son naturel : son cœur ne lui fournit rien pour Iphigénie. On m'avouera que l'humanité demandoit de la pitié ; que la nature, que la bienséance même éxigeoit de la tendresse ; & tous les gens de bon goût blâmeront le Poëte d'avoir trop considéré le caractére, lorsqu'il falloit avoir de grands égards pour la passion. Mais quand une passion est connue généralement de tout le monde, c'est-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractére.

En effet, si vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à son amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi data, nihil non arroget armis.
HORAT. de Art. Poët. v. 119. 122.

(1) Pensées de Grotius.

qualités que la nature lui avoit données. Antoine amoureux de Cléopatre, n'est pas l'Antoine ami de César. D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en est fait un foible, moû, & paresseux. D'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à son intérêt, ni à son parti, il s'en est fait un qui s'est manqué à lui-même, & qui s'est perdu.

Horace, que j'ai allégué, forme un caractére de la vieillesse, qu'il nous prescrit de garder fort soigneusement. Si nous avons quelque vieillard à représenter, il veut que nous le dépeignions amassant du bien, & s'abstenant de celui qu'il peut avoir amassé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu satisfait du présent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans sa jeunesse (1). Mais si vous avez à représenter un vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni paresse, ni chagrin : vous ferez un libéral d'un avare,

(1) *Multa Senem circumveniunt incommoda; vel quòd*
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè, gelidèque ministrat,
Dilator, spe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor, castigatorque minorum.

HORAT. de Art. Poët. v. 169. 174.

un complaisant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vûes, & admirera seulement celle qui l'enchante : il fera toutes choses pour elle, & n'aura plus de volonté que la sienne, pensant regagner par la soumission, ce qu'il perd par le dégoût que son âge peut donner.

Et sous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
Il croit se faire aimer à force d'obéir (1).

Tel a été, & tel est dépeint par Corneille, le vieil & infortuné Siphax. Avant qu'il fût charmé de sa Sophonisbe, il avoit tenu la balance entre les Carthaginois & les Romains : devenu amoureux sur ses vieux jours, il perdit ses Etats, & se perdit lui-même, pour avoir eu trop d'assujettissement aux volontés de sa femme.

Quand j'ai parlé de la passion, ç'a été proprement de l'amour que j'ai entendu parler : les autres passions servent à former le caractére, au lieu de le ruiner. Etre naturellement gai, triste, colére, timide, c'est avoir les humeurs, les qualités, les affections qui composent un caractére, mais qui assujettit les mouvemens des autres passions. Il est certain qu'une ame qui aime bien, ne se porte aux

(1) Corneille dans la SOPHONISBE.

autres passions que selon qu'il plaît à son amour. Si elle a de la colére contre un amant, l'amour l'excite & l'appaise : elle pense haïr, & ne fait qu'aimer ; l'Amour excuse l'ingratitude, & justifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable passion sont des plaisirs ; on en connoît les peines lorsqu'elle est passée, comme après la réverie d'une fiévre, on sent les douleurs. En aimant bien, l'on est jamais misérable : on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une beauté qui sait toucher les cœurs,
N'a pas en son pouvoir de faire un miserable ;
Auprès d'une personne aimable,
Les appas tiennent lieu d'assez grandes faveurs.

A un Auteur qui me demandoit mon sentiment d'une Piéce où l'Héroïne ne faisoit que se lamenter.

LA Princesse dont vous faites l'Héroïne de votre Piéce, me plairoit assez si vous aviez un peu menagé ses larmes : mais vous la faites pleurer avec excès ; & dès qu'il y aura quelque retour à la justesse du sentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on représente moins touchans, & ceux qui

voyent représenter moins sensibles. Corneille n'a pas plû à la multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs ; ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment, & de plus délicat dans la pensée. Après avoir comme usé les passions ordinaires dont nous sommes agités, il s'est fait un nouveau mérite à toucher des tendresses plus recherchées, de plus fines jalousies, & de plus secretes douleurs : mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes assemblées ; de sorte qu'une découverte si précieuse lui a fait perdre quelqu'estime dans le monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille : mais il l'a expliquée différemment selon ses temps différens. Etant jeune il en exprimoit les mouvemens ; étant vieux il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit tout au sentiment : il donne plus aujourd'hui à la connoissance : il ouvre le cœur avec tout son secret ; il le produisoit avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits, qui n'aiment aujourd'hui que la douleur & les larmes : mais je crains pour vous quelque retour du bon goût justement sur votre Piéce, & qu'on

ne vienne à désapprouver le trop grand usage d'une passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avoue qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée, c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'Amour & de la pitié mêlées ensemble. Mais si la belle affligée continue à se désoler trop longtemps, ce qui nous touchoit nous attriste : lassés de la consoler quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles & des parens, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une si ennuyeuse désolation.

Un Auteur bien entendu dans les passions, n'épuisera jamais la douleur d'une affligée : cet épuisement est suivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux Spectateurs. Les premiéres larmes sont naturelles à la passion qu'on exprime ; elles ont leur source dans le cœur, & porte la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les derniéres sont purement de l'esprit du Poëte ; l'art les a formées, & la nature ne veut pas les reconnoître. L'affliction doit avoir quelque chose de touchant, & la fin de l'affliction quelque chose d'animé, qui

puisse faire sur nous une impression nouvelle. Il faut que l'affliction se termine par une bonne fortune qui finit les malheurs avec la joie, ou par une grande vertu qui attire notre admiration. Quelquefois elle s'acheve par la mort; & il en naît en nos ames une commisération propre & naturelle à la Tragédie : mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la foiblesse, que de compassion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théatre une mort qui se pleure davantage par la personne qui se meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes; & un sentiment profond : j'aime un desespoir qui ne s'exhale pas en paroles ; mais où la nature accablée succombe sous la violence de la passion. Les longs discours expliquent plus notre regret à la vie, que notre résolution à la mort : parler beaucoup dans ces occasions, c'est languir dans le desespoir, & perdre tout le mérite de sa douleur :

O Silvia, tu se morta.

& s'évanouir comme Aminte (1) :

(1) AMINTE du Tasse, Act. III. Sc. II.

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs (1),
& mourir comme Euridice.

Il eſt certain que nos maux ſe ſoulagent en pleurant, & la plus grande peine du monde un peu adoucie, r'anime le deſir de vivre à meſure qu'elle ſoulage le ſentiment. Il en eſt de notre raiſonnement comme de nos larmes : pour peu que nous raiſonnions dans l'infortune, la raiſon nous porte à l'endurer plûtôt qu'à mourir. Faiſons guérir au Théatre ceux que nous faiſons beaucoup pleurer & beaucoup ſe plaindre : donnons plus de maux que de larmes & de diſcours, à ceux que nous avons deſſein d'y faire mourir.

LETTRE
A M. LE COMTE
DE LIONNE.

QUELQUE fâcheuſes que ſoient mes diſgraces, je trouve de la douceur quand je voi un auſſi honnête-homme que vous, aſſez tendre pour les plaindre, & aſſez gé-

(1) SURENA; Tragédie de Corneille, Act. V, Sc. V.

néreux pour chercher le moyen de les finir. Je ſuis infiniment obligé aux bontés de Madame * * *, & à la chaleur de vos bons offices : mais je ſerai bien-aiſe à l'avenir que perſonne n'excite Monſieur le Comte de Lauzun à me ſervir. Je ſuis ſûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra ſur mon ſujet ſans ſe nuire ; & je ſerois fort fâché de lui attirer le moindre déſagrément. Il ne doit rien dire à ſon Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laiſſe de la ſatiſfaction. Un Maître qui refuſe une fois, ſe fait aiſément une habitude de ne pas accorder les autres choſes qui lui font demandées. J'ai oüi dire à un grand Courtiſan, qu'*il falloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut :* je ſerois au deſeſpoir de l'avoir attiré à une perſonne que j'honore autant que Monſieur le Comte de Lauzun.

Ce n'eſt pas que je n'aye preſque une néceſſité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me réſoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y eſt dû encore quarante mille livres, dont je ne puis rien tirer : cependant je crains plus que la néceſſité, le ſecours de la nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune. J'ai des diableſſes de vapeurs qui me tourmentent ; mais elles ne ſont pas ſi-tôt paſſées,

que je suis plus gai que jamais. Dans une heure tout ce qu'il y a de funeste, & tout ce qu'il y a d'agréable se présente à mon imagination; & je sens ainsi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la raison. Je tomberois aisément dans la morale; c'est le panchant de tous les malheureux, dont l'imagination est presque toujours triste, ou les pensées du moins sérieuses: comme je crains le ridicule de la gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire seulement, Monsieur, que personne au monde n'est à vous plus absolument, &c.

Je vous supplie, dans l'occasion, d'assurer Madame de *** de ma reconnoissance très-humble pour toutes ses bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai passé mes heures ennuyeuses sur des bagatelles. J'ai fait quelques *Observations sur nos Historiens; sur la Tragédie, & sur la Comédie Espagnole, Françoise, Italienne, Angloise; sur l'Opera, &c.* mais c'étoient seulement des Observations particuliéres sans beaucoup de dessein & de régularité. Tout cela étoit fondé sur les différens génies des nations. J'en ai perdu une partie, & l'autre est encore confuse; je vous les envoyerai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il est fort rare.

DISCOURS
SUR
LES HISTORIENS
FRANÇOIS.

IL faut avouër que nos HISTORIENS n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de savoir ce qui s'est passé dans leur pays, je ne sai comment une personne qui a le bon goût des Histoires anciennes, pourroit se résoudre à souffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes il est assez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, & tant de changemens signalés dans les affaires; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choses, & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Historien qui réponde ni à la dignité de la matiére, ni à notre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut-là à notre Langue; mais quand j'ai considéré depuis, que la beauté du François dans la Traduction égaloit presque celle du Grec &

du Latin dans l'Original, il m'eſt venu dans la penſée, malgré moi, que la médiocrité de notre génie ſe trouve au deſſous de la majeſté de l'Hiſtoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques génies aſſez élevés, il y a trop de choſes néceſſaires à la compoſition d'une belle Hiſtoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même perſonne. On trouveroit peut-être un ſtile aſſez pur & aſſez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui pour mener une vie éloignée de la cour & des affaires, les traiteroient avec des maximes générales & des lieux communs, qui ſentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoiſſance de nos intérêts; mais ils ont le déſavantage de s'être formés à un certain ſtile de dépêches auſſi propre pour les négociations, que peu convenable à la dignité de l'Hiſtoire. Ce leur eſt une choſe ordinaire encore de parler fort mal de la guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'ayent vécu dans la confiance & la familiarité des grands hommes qui la conduiſent. C'a été un défaut conſidérable en Grotius, qui après avoir pénétré les cauſes de la guerre les plus cachées, l'eſprit du gouvernement des Eſpagnols, la diſpoſition des peuples de Flandre; qui après être entré dans le vrai génie des Nations; après

avoir formé le juste caractére des sociétés; & celui des personnes principales; si bien expliqué les différens états de la Religion; remonté à des sources inconnues au Cardinal Bentivoglio & à Strada, n'a pû maintenir dans les esprits l'admiration qu'il y avoit causée, aussi-tôt qu'il a fallu ouvrir le champ de la guerre; quand il a fallu parler du mouvement des armées; venir à la description des siéges, & au récit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui pour avoir passé par de grands emplois avec un bon sens naturel & des connoissances acquises, sont également capables de bien agir & de bien parler; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire: outre que rapportant toutes choses à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à s'instruire des formes du gouvernement & des ordres du Royaume. Ils croiroient se faire tort, & prendre l'esprit des gens de robe contre la dignité de leur profession, s'ils s'appliquoient à la connoissance de nos principales Loix. Et sans avoir ces lumiéres-là, j'oserois assûrer qu'il est comme impossible de faire une bonne Histoire, remplie, comme elle doit être, de saines & de judicieuses instructions.

Bacon se plaignoit souvent que les Histo-

riens prennent plaisir à s'étendre sur les choses étrangéres, & qu'ils semblent éviter comme une langueur, le discours des Réglemens qui font la tranquillité publique : que se laissant aller avec joie au récit des maux qu'apporte la guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établissent le bonheur de la société civile. Ses plaintes me paroissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Histoire chez les Romains, où l'on ne puisse connoître le dedans de la République par ses Loix, comme le dehors par ses conquêtes. Vous voyez dans Tite-Live, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établissement des nouvelles ; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion, & ce qui regarde les cérémonies. La conjuration de Catilina dans Salluste, est toute pleine des Constitutions de la République ; & la Harangue de César, si délicate & si détournée, ne roule-t'elle pas toute sur la Loi *Portia*, sur les justes considérations qu'eurent leurs Peres pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des citoyens, sur les dangereuses conséquences qui s'ensuivroient si une ordonnance si sage étoit violée ?

Le même César en ses COMMENTAIRES ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coûtumes & de la Religion des Gaulois. Tacite n'est peut-être que trop rem-

pli d'accusations, de défenses, de loix, & de jugemens. Quinte-Curce, dans une Histoire composée pour plaire plus que pour instruire, met à la bouche d'Alexandre les loix des Macédoniens pour répondre aux reproches d'Hermolaüs qui avoit conspiré contre sa vie. Cet Alexandre, qui semble n'avoir connu d'autres loix que ses volontés dans la conquête du monde; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des loix, pour avoir fait donner le fouët à un jeune garçon, lorsqu'il est le maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangéres, quand il est foible, ou à rendre sa condition plus glorieuse par des conquêtes, quand il est puissant; comme il n'y en a point qui ne doive assûrer son repos par la constitution d'un bon Gouvernement, & la tranquillité de sa conscience par les sentimens de sa Religion: aussi n'y a-t'il point d'Historien qui ne doive être instruit de tous ces différens intérêts, quand il en entreprend l'Histoire; qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne sauroit bien faire l'Histoire de France, quelques guerres qu'on ait à décrire, sans faire connoître les ordres du Royaume, la diversité de Religion, & les Libertés de l'Eglise Gallicane.

Il

Il seroit ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, sans savoir les affaires du Parlement, & être bien instruit des différentes Religions de ce Royaume. Il ne le seroit pas moins d'entreprendre celle d'Espagne, sans savoir éxactement les diverses formes de ses Conseils, & le mystére de son Inquisition, aussi-bien que le secrét de ses intérêts étrangers, les motifs & les succès de ses Guerres.

Mais à la vérité, ces diversités de Loix, de Religion, de politique, de guerre, doivent être mêlées ingénieusement, & ménagées avec une grande discrétion : car un homme qui affecteroit de parler souvent de la constitution & des loix de quelqu'Etat, sentiroit plutôt le Législateur ou le Jurisconsulte que l'Historien. Ce seroit faire des leçons de Théologie, que de traiter chaque point de religion avec une curiosité recherchée : on auroit de la peine à le souffrir dans l'Histoire de Fra-paolo, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnoit l'ennui de ses controverses entre les Docteurs, à la néceffité de son sujet.

Quoique la description des Guerres semble tenir le premier lieu dans l'Histoire, c'est se rendre une espece de conteur fort importun que d'entasser évenement sur évenement, sans aucune diversité de matiéres; c'est trouver le moyen dans les vérités, d'i-

miter la maniére des vieux faiseurs de Romans dans leurs faux combats, & leurs avantures fabuleuses.

Les Historiens Latins ont sû mêler admirablement les diverses connoissances dont j'ai parlé : aussi l'Histoire des Romains devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions différentes de plusieurs professions. En effet, il n'y a guéres eu de grands personnages à Rome, qui n'ayent passé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Eglise, est de se donner tout entiers aux choses Ecclésiastiques ; & ceux que leur ambition a poussés au maniement des affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étoient destinés. Les gens de robe sont traités de ridicules aussitôt qu'ils veulent sortir de leur profession ; & un homme de guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au delà de son métier.

Il est certain néanmoins que les diverses applications des Anciens formoient une capacité bien plus étendue ; les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la République, & à contenir les peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité

des loix. C'étoit un grand avantage aux Magiſtrats d'être maîtres des plus fortes impreſ-ſions qui ſe faſſent ſur les eſprits, & de ſaiſir tous les ſentimens par où ils ſont diſpoſés à la docilité, ou contraints à l'obéiſſance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux, d'avoir appris dans les ſecrets de leur Religion, à pouvoir inſpirer leurs propres mouvemens & à les faire recevoir avec le même reſpect que s'ils avoient été inſpirés véritablement par les Dieux ; d'avoir l'art de tourner toutes choſes en préſages de bonheur ou d'infortune, & de ſavoir à propos remplir les ſoldats de confiance, ou de crainte. Mais il en revenoit encore une autre utilité à la République ; c'eſt que les Magiſtrats ſe faiſoient connoître pleinement eux-mêmes ; car il étoit impoſſible que dans ces fonctions différentes, le naturel le plus profond pût également ſe cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaiſes qualités ne fuſſent à la fin diſcernées. On découvroit en ces génies bornés que la nature à reſtraints à certains talens, qu'une humeur douce & paiſible qui s'étoit accommodée au miniſtére de la Religion, n'avoit pas quelquefois aſſez de conſtance pour maintenir les loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capi-

taine. Tel étoit un grand homme de guerre, comme Marius, qui se trouvoit sans capacité en ce qui regardoit la Religion & les affaires. A la vérité, il se formoit souvent une suffisance générale, & une vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les citoyens utiles au public en toutes choses ; mais souvent aussi une capacité moins étendue faisoit employer les hommes à certains usages où ils étoient seulement propres.

C'est ce qu'on a vû dans le Consulat de Ciceron & d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au salut de la République selon son talent, & le second fut envoyé assembler des Troupes avec Petreius pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réfléxion sur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Historiens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'histoire, étoient des personnes considérables, ausquels il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire ; qui avoient une connoissance profonde des affaires de la Religion, de la guerre, des hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage sur nous à connoître les génies par ces différentes épreuves où l'on étoit obligé de passer dans l'administration de la République ; mais ils n'ont pas eu moins de soin pour les bien dépeindre, & qui examinera leurs Eloges

avec un peu de curiosité & d'intelligence, y decouvrira une étude particuliére, & un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez assembler des qualités comme opposées, qu'on ne s'imagineroit pas se pouvoir trouver dans une même personne : *animus audax, subdolus* ; Vous leur voyez trouver de la diversité dans certaines qualités qui paroissent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne sauroit démêler sans une grande délicatesse dediscernement : *subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator* (1)

Il y a une autre diversité dans les Eloges des Anciens plus délicate, qui nous est encore moins connue. C'est une certaine différence, dont chaque vice ou chaque vertu est marquée par l'impression particuliére qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Par exemple, le courage d'Alcibiade a quelque chose de singulier qui le distingue de celui d'Epaminondas, quoique l'un & l'autre ayent sû exposer leur vie également ; la probité de Caton est autre que celle de Catulus ; l'Audace de Catilina n'est pas la même que celle d'Antoine ; l'Ambition de Sylla & celle de César n'ont pas une parfaite ressemblance : & delà vient que les Anciens en formant le caractére de leurs grands-hommes, forment,

(1) Salluste dans le caractére de Catilina.

pour ainsi dire, en même temps le caractére des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroissent pas seulement ambitieux & hardis, ou modérés & prudens, mais qu'on sache plus particuliérement quelle étoit l'espece d'ambition & de courage, ou de moderation & de prudence qu'ils ont eûe.

Salluste (1) nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, & la méchanceté de ce naturel est aussitôt exprimée : *sed ingenio malo pravoque.* L'espece de son ambition est distinguée par le déreglement des mœurs, & le déreglement est marqué à l'égard du caractére de son esprit par des imaginations trop vastes & trop élevées : *vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.* Il avoit l'esprit assez méchant pour entreprendre toutes choses contre les loix, & trop vaste pour se fixer à des desseins proportionnés aux moyens de les faire réussir.

L'esprit hardi d'une femme voluptueuse & impudique, telle qu'étoit Sempronia, eût pû faire croire que son audace alloit à tout entreprendre en faveur de ses amours : mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose

(1) Voyez les OBSERVATIONS *sur Salluste & sur Tacite*, dans le Tome II. page 373.

dans une Conjuration, Sallufte explique d'abord ce qu'elle eft capable de faire, parce qu'elle a fait auparavant : *quæ multa ſæpè virilis audaciæ facinora commiſerat* Voilà l'efpece de fon audace exprimée. Il la fait chanter & danfer, non avec les façons, les geftes, & les mouvemens qu'avoient à Rome les chanteufes & les baladines ; mais avec plus d'art & de curiofité qu'il n'étoit bienféant à une honnête femme : *pſallere, ſaltare elegantiùs quam neceſſe eſt probæ.* Quand il lui attribue un efprit affez eftimable, il dit en même temps en quoi confiftoit le mérite de cet efprit : *Verum, ingenium ejus haud abſurdum : poſſe verſus facere ; jocos movere ; ſermone uti, vel modeſto, vel molli, vel procaci*

Vous connoîtrez dans l'Eloge de Silla, que fon naturel s'accommodoit heureufement à fes deffeins. La République alors étant divifée en deux factions, ceux qui afpiroient à la puiffance n'avoient point de plus grand intérêt que de s'acquérir des amis, & Sylla n'avoit point de plus grand plaifir que de s'en faire. La liberalité eft le meilleur moyen pour gagner les affections : Sylla favoit donner toutes chofes. Parmi les chofes qu'on donne, il n'y a rien qui affujettiffe plus les hommes, & affure tant leurs fervices, que l'argent qu'ils reçoivent de nous.

C'est en quoi la libéralité de Sylla étoit particuliérement exercée : *rerum omnium, pecuniæ maximè largitor* (1). Il étoit libéral de son naturel, libéral de son argent par intérêt. Son loisir étoit voluptueux; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse, ce qui oblige Salluste de marquer le caractére d'une volupté d'honnête homme, soumise à la gloire, & par qui les affaires ne sont jamais retardées ; de peur qu'on ne vînt à soupçonner Sylla d'une mollesse où languissent d'ordinaire les efféminés: *cupidus voluptatum, gloriæ cupidior : otio luxurioso esse, tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata.* Il étoit le plus heureux homme du monde avant la guerre civile ; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard; & sa fortune quelque grande qu'elle fût toujours, ne se trouva jamais au dessus de son industrie : *atque illi, felicissimo omnium ante civilem victoriam, nunquam super industriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Petrone, il marque les qualités qu'il lui donne avec ces sortes de distinctions : il lui fait dépenser

(1) M. de S. Evremond a cité ici Salluste de mémoire. Cet Historien dit *multarum rerum ac maxumæ pecuniæ largitor.*

son

son bien, non pas en dissipateur dans la débauche, mais en homme délicat, dans un luxe poli & curieux. Le mépris de la mort qu'il lui attribue, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'est point la gravité constante de Thraseas, faisant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir : ce n'est point la constance forcée de Séneque, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes & de ses discours : ce n'est point la fermeté dont Helvidius se pique : ce n'est point une résolution formée sur les sentimens des Philosophes ; c'est une indifférence molle & nonchalante, qui ne laissoit aucun accès dans son ame aux funestes pensées de la mort ; c'est une continuation du train ordinaire de sa vie, jusqu'au dernier moment (1).

Mais si les Anciens ont eu tant de délicatesse à marquer ces différences, il n'y a pas moins d'art dans le stile de leurs Eloges pour attacher notre discernement à les connoître. Dans leurs narrations, ils nous engagent à les suivre par la liaison insensible d'un récit agréable & naturel. Ils entraînent notre esprit dans leurs harangues par la véhémence du discours ; de peur que s'il demeuroit dans

(1) Voyez le JUGEMENT *sur Séneque, Plutarque & Pétrone*, dans le II. Tome. page 127.

son assiéte, il n'examinât le peu de bon sens qu'il y a dans les exagérations de l'éloquence, & n'eût le loisir de former des oppositions secrettes à la persuasion. Ils apportent quelquefois dans un Conseil raisons sur raisons pour déterminer les ames les plus irrésolues au parti qu'elles doivent prendre : mais dans les éloges où il faut discerner les vices d'avec les vertus, où il faut démêler les diversités qui se rencontrent dans un naturel ; où il faut non-seulement distinguer les qualités différentes, mais les différences dont chaque qualité est marquée, on ne doit pas se servir d'un stile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de raisonnemens suivis qui assujettissent le nôtre. Au contraire, il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impose, de ce qui soûmet notre entendement, afin de nous laisser chez nous-mêmes avec un plein usage de nos lumiéres, attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un stile coupé, & d'une construction variée, de peur que l'esprit ne vînt à se dissipper en des considérations trop vagues. Par-là un lecteur est obligé de donner toute son attention aux diverses singularités, & d'examiner séparément chaque trait de la peinture.

C'est ainsi que les Anciens formoient leurs éloges. Pour nous, si nous avions à dépeindre

un naturel ſemblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même perſonne des qualités qui paroiſſent oppoſées. Tant de hardieſſe avec un ſi grand artifice, tant de fierté & tant de fineſſe, tant d'ardeur en ce qu'il deſiroit, avec tant de feinte & de diſſimulation.

Il y a des différences délicates entre des qualités qui ſemblent les mêmes, que nous découvrons mal-aiſément. Il y a quelquefois un mêlange de vice & de vertu dans une ſeule qualité, que nous ne ſéparerons jamais. Véritablement il nous eſt facile de connoître les vertus quand elles ſont nettes & entiéres; & d'ordinaire nous donnons de la prudence dans les conſeils, de la promptitude dans l'exécution, & de la valeur dans les combats, pour ce qui regarde les bonnes mœurs; de la piété envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ſes amis ou à ſon maître. Nous faiſons le même uſage & des défauts & des vices; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ſes amis, de la pareſſe, de l'avarice, de l'ingratitude: mais où la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, où elle a laiſſé quelque mêlange de vertu parmi les vices; nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui ſe cache, tantôt de délicateſſe à démêler ce qui ſe confond.

Ces distinctions particuliéres, qui marquent diversement les qualités, selon les esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de vaillance nous est inconnue : nous n'avons qu'un même courage pour tous les gens de valeur ; une même ambition pour tous les ambitieux ; une même probité pour tous les gens de bien : & à dire vrai, l'éloge que nous faisons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre temps. Si nous avions à parler de ces Ducs de Guise dont la réputation durera toujours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zélés pour la Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Protestante : mais les qualités de l'un trop peu distinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des caractéres aussi divers qu'ils le doivent être. Ces vertus que la morale & les discours généraux nous représentent les mêmes, prennent un air différent par la différence de l'humeur & du génie des personnes qui les possédent.

Nous jugeons bien que le Connétable (1) & l'Amiral (2) ont été capables de soûtenir

(1) Anne de Montmorenci, Connétable de France, mort le 12. de Novembre 1567.

(2) Gaspard de Coligny, Amiral de France, massacré à Paris le 24. d'Août, jour du massacre de la Saint Barthelemi l'an 1572.

le poids des affaires les plus importantes ; mais la différence de leur capacité ne se trouve pas assez marquée dans nos Auteurs. Ils nous apprennent que d'Andelot (1), Bussy (2) &

(1) François de Coligny, Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligny, Général de l'Infanterie de France, mort le 27. Mai 1569.

(2) Louis d'Amboise, Seigneur de Bussy, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, se rendit illustre par son savoir, par son courage, & par sa politesse. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ses MEMOIRES, & comme d'une personne qui ne lui étoit pas indifférente : elle avoue même qu'on disoit hautement au Roi Henri IV. son mari, qu'*il la servoit*. Bussy fut assassiné en 1579. ou selon Mezerai en 1580. dans son Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ 28. ans. Le Comte de Montsoreau ayant sû qu'il voyoit sa femme, la força le poignard sur la gorge, de lui écrire de se rendre incessamment auprès d'elle. Bussy vint : & dès que le Comte sut qu'il étoit dans la Chambre de sa femme, il s'y jetta accompagné de cinq ou six hommes armés. Bussy ne trouvant pas la partie égale, sauta par une fenêtre dans la cour : mais il y fut bientôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit long-temps avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement sa vie. Brantome n'a pas osé s'étendre sur la mort tragique de Bussy d'Amboise, dans l'Abrégé qu'il a donné de sa Vie, au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

Givry (1) ont été les plus braves gens du monde : mais on ne nous dit point qu'il y avoit une opiniâtreté de faction mêlée à la hardiesse de d'Andelot ; qu'il paroissoit quelque chose de vain & d'audacieux dans la bravoure de Bussy ; & que la valeur de Givry avoit toujours un air de chevalerie.

Il y a quelque chose de particulier dans les courages, qui les distingue, comme il y a quelque singularité dans les esprits qui en fait la différence. Le courage du Maréchal de Châtillon (2) étoit une intrépidité lente & paresseuse : celui du Maréchal de la Meilleraye (3) avoit une ardeur fort propre à presser un siége, & un grand emportement dans les

(1) ------ de Longvic, Seigneur de Givry, tué au siége de Laon, en 1594. *Dans les attaques*, dit Mezerai, *fut tué Givry, le plus accompli Cavalier qui fût à la Cour, soit peur son héroïque vaillance, soit pour les connoissances qu'il avoit des belles Lettres, soit pour l'esprit & pour la galanterie. Un desespoir amoureux conçû de l'infidélité d'une Princesse, le jetta si souvent dans les périls qu'il y demeura comme il le souhaitoit.* Cette *Princesse*, que Mezerai n'a pas voulu nommer, c'étoit Louise, fille de Henri Duc de Guise, assassiné aux Etats de Blois en 1588. par ordre du Roi, Elle épousa François de Bourbon, Prince de Conti, & mourut en 1631.

(2) Gaspard de Coligny, Maréchal de France, mort en 1646.

(3) Charles de la Porte, Duc de la Meilleraye, Maréchal de France, mort en 1664.

combats de campagne. La valeur du Maréchal de Rantzau (1) étoit admirable pour les grandes actions ; elle a pû sauver une Province, elle a pû sauver une armée : mais on eût dit qu'elle tenoit au dessous d'elle les périls communs, à la voir si non-chalante pour les petites & fréquentes occasions où le service ordinaire se faisoit. Celle du Maréchal de Gassion (2), plus vive & plus agissante, pouvoit être utile à tous les momens ; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelque avantage sur les ennemis. Il est vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûe d'une grosse affaire. Ce Maréchal si avanturier pour les partis, si brusque à charger les arriére-gardes, craignoit un engagement entier ; occupé de la pensée des événemens, lorsqu'il falloit agir plûtôt que penser.

Quelquefois nous donnons tout aux qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne considérons pas assez le fond des qualités. La rêverie de Monsieur de Turenne, son esprit retiré en lui-même, plein de ses projets & de sa conduite, l'ont

(1) Josias, Comte de Ratzau, de l'illustre Maison de Ranzau dans le Duché de Holstein, Maréchal de France, mort en 1650.

(2) Jean de Gassion, Maréchal de France, mort en 1647. d'une blessure qu'il reçut au siége de Lens.

fait passer pour timide, irrésolu, incertain; quoi qu'il donnât une bataille avec autant de facilité que Monsieur de Gassion alloit à une escarmouche. Et le naturel ardent de Monsieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les combats; lui qui se posséde mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde; lui qui avoit plus de présence d'esprit à Lens, à Fribourg, à Nortlingue & à Senef, qu'il n'en auroit eu peut-être dans son cabinet.

Après un si long discours sur la connoissance des hommes, je dirai que nos Historiens ne nous en donnent pas assez, faute d'application, ou de discernement pour les bien connoître. Ils ont crû qu'un récit exact des évenemens suffisoit pour nous instruire, sans considérer que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les sages, mais il en est peu; & les plus sages ne le sont pas en tout temps : la passion fait agir presque tout le monde, & presque toujours.

Dans les Républiques, où les maximes du vrai intérêt devroient être mieux suivies, on voit la plûpart des choses se faire par un esprit de faction, & toute faction est passionnée : la passion se trouve par tout, le zéle des plus gens de bien n'en est pas exemt,

L'animosité de Caton contre César, & la fureur de Ciceron contre Antoine, n'ont guére moins servi à ruiner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la tyrannie. L'opposition du Prince Maurice & de Barneveld, également, mais diversement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli a la perdre lorsqu'elle n'avoit plus rien à craindre des Espagnols. Le Prince la vouloit puissante au dehors: Barneveld la vouloit libre au dedans. Le premier, la mettoit en état de faire tête à un Roi d'Espagne: le second, songeoit à l'assûrer contre un Prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld; &, ce qui arrive assez souvent, on vit périr par le peuple même, les partisans de la liberté.

Je passe des observations sur l'Histoire, à des réflexions sur la Politique: on me le pardonnera peut-être; en tout cas je me satisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'amour de la liberté fait la premiére vertu des Citoyens, & la jalousie qu'elle inspire établit la principale politique de l'Etat. Lassés que sont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut essuyer pour vivre toujours dans l'indépendance, ils suivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aisément d'une liberté fâcheuse dans une agréable sujetion. Il me sou-

vient d'avoir dit souvent en Hollande, & au Pensionnaire même (1), qu'on se mécomptoit sur le naturel des Hollandois. On se persuade que les Hollandois aiment la liberté; & ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux peu de fierté dans les ames, & la fierté de l'ame fait les véritables Républiquains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur bien; un Prince violent qui pourroit leur faire des outrages: mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaisir. S'ils aiment la République, c'est pour l'intérêt de leur trafic, plus que par une satisfaction qu'ils ayent d'être libres. Les Magistrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux: le peuple reconnoît plus aisément l'autorité du Prince que celle des Magistrats. Lorsqu'un Prince d'Orange a voulu surprendre Amsterdam, tout s'est déclaré pour les Bourguemestres; mais ç'a été plûtôt par la haine de la violence, que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppose à la Paix (2), après une longue guerre, la Paix se fait malgré lui: mais elle se fait par le sentiment de la misére présente; & la considération naturelle qu'on a pour lui, n'est que suspendue, non pas ruinée. Ces

(1) M. de Wit.

(2) La Paix de Nimegue.

coups extraordinaires étant passés, on revient au Prince d'Orange. Les Républiquains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premiéres affections, & ils appréhendoient la domination, sans oser paroître jaloux de la liberté.

Dans le temps que le Prince d'Orange n'avoit ni charge, ni gouvernement; dans le temps qu'il n'avoit de crédit que par son nom, le Pensionnaire & Monsieur de Noortwik, étoient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de RE'PUBLIQUE à la Haye. La Maison d'Orange avoit assez d'autres ennemis : mais ces ennemis parloient toujours des Etats avec des expressions générales qui n'expliquoient point la constitution du gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, est une République faite par hazard, qui se maintient par la crainte qu'on a des Espagnols : *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet.* L'appréhension que donnent les François aujourd'hui, fait le même effet; & la nécessité d'une bonne intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais à juger des choses par elles-mêmes, la Hollande n'est ni libre, ni assujettie. C'est un gouvernement composé de piéces fort mal liées, où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faisons réfléxion sur les effets que les passions y produisent.

En quelle Cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne sont-elles pas entrées ? Que n'a point fait la Princesse d'Eboli sous Philippe II. tout prudent & tout politique qu'il étoit ? Les Dames n'ont-elles pas retiré Henri-le-Grand d'une guerre avantageusement commencée ; & ne lui en faisoient-elles pas entreprendre une incertaine & périlleuse, lorsqu'il fut tué ? Les piques du Cardinal de Richelieu & du Duc de Buckingham pour une Suscription de Lettre, ont armé l'Angleterre contre la France. Madame de Chevreuse a remué cent machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comtesse de Carlisle ? N'animoit-elle pas du fond de White-Hall toutes les factions de Westminster (1) ?

C'est une consolation pour nous, de trouver nos foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner ; & une grande douceur à ceux qui sont distingués par la puissance, d'être faits comme nous pour les plaisirs.

(1) Voyez la VIE *de Saint-Evremond*, sur l'année 1676.



REFLEXIONS
SUR NOS
TRADUCTEURS.

LEs ouvrages de nos Traducteurs sont estimés généralement de tout le monde. Ce n'est pas qu'une fidélité fort exacte fasse la recommandation de notre Ablancourt : mais il faut admirer la force admirable de son expression, où il n'y a ni rudesse, ni obscurité. Vous n'y trouverez pas un terme à desirer pour la neteté du sens ; rien à rejetter ; rien qui nous choque, ou qui nous dégoûte. Chaque mot y est mesuré pour la justesse des périodes, sans que le stile en paroisse moins naturel ; & cependant une syllable de plus ou de moins, ruïneroit je ne sai quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au discours des Anciens qui régle le sien : car si tôt qu'il revient de leur génie au sien propre, comme dans ses Préfaces & dans ses Lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés ; & un Auteur admirable tant qu'il est animé de

l'esprit des Grecs & des Latins, devient un Ecrivain médiocre, quand il n'est soûtenu que de lui-même. C'est ce qui arrive à la plûpart de nos Traducteurs; de quoi ils me paroissent convaincus, pour sentir les premiers leur stérilité. Et en effet, celui qui met son mérite à faire valoir les pensées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir se rendre recommandable par les siennes: mais le public lui est infinement obligé du travail qu'il se donne pour apporter des richesses étrangéres où les naturelles ne suffisent pas. Je ne suis pas de l'humeur d'un homme de qualité que je connois, ennemi déclaré de toutes les Versions. C'est un Espagnol savant & spirituel (1), qui ne sauroit souffrir qu'on rende communes aux paresseux les choses qu'il a apprises chez les Anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille endroits des recherches laborieuses des Traducteurs, jaime que la connoissance de l'Antiquité devienne plus générale; & je prens plaisir à voir admirer ces Auteurs par les mêmes gens qui nous eussent traités de pédans, si nous les avions nommés quand ils ne les en-

(1) Don Antonio de Cordoue, Favori de Don Juan, & Lieutenant Général de la Cavalerie Espagnole en Flandres.

tendoient pas. Je mêle donc ma reconnoiſſance à celle du public; mais je ne donne pas mon eſtime, & puis être fort libéral de louanges pour la traduction, que j'en ſerai fort avare pour le génie de ſon Auteur. Je puis eſtimer beaucoup les Verſions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, ſans faire grand cas de leur eſprit, s'il n'a paru par des ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Verſions de deux Poëmes Latins en vers François, qui méritent d'être conſidérées autant pour leur beauté que pour la difficulté de l'entrepriſe. Celle de Brebeuf a été généralement eſtimée, & je ne ſuis ni aſſez chagrin, ni aſſez ſévére pour m'oppoſer à une ſi favorable approbation. J'obſerverai néanmoins qu'il a pouſſé la fougue de Lucain en notre langue plus loin qu'elle ne va dans la ſienne; & que par l'effort qu'il a fait pour égaler l'ardeur de ce Poëte, il s'eſt allumé lui-même, ſi on peut parler ainſi, beaucoup davantage. Voilà ce qui arrive à Brebeuf aſſez ſouvent; mais il ſe relâche quelquefois; & quand Lucain rencontre heureuſement la véritable beauté d'une penſée, le Traducteur demeure beaucoup au deſſous; comme s'il vouloit paroître facile & naturel où il lui ſeroit permis d'employer toute ſa force. Vous remarquerez cent fois la vérité

de ma premiere observation ; & la seconde ne vous paroîtra pas moins juste en quelques endroits : par exemple pour rendre,

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni

Brebeuf a dit seulement ;

Les Dieux servent César, & Caton suit Pompée,

C'est une expression basse qui ne répond pas à la noblesse de la latine ; outre que c'est mal entrer dans le sens de l'Auteur : car Lucain qui a l'esprit tout rempli de la vertu de Caton, le veut élever au-dessus des Dieux dans l'opposition des sentimens sur le mérite de la cause ; & Brebeuf tourne une image noble de Caton, élevé au-dessus des Dieux, en celle de Caton assujetti à Pompée (1)

(1) Je rapporterai ici le passage entier de Lucain, Livre I. v. 125 - - - 128 ; avec la Traduction de Brebeuf.

Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem
Pompeiusve parem, quis justius in luit arma,
Scire nefas : magno se judice quisque tuetur :
Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Bref, dans cette fierté, que leur gloire a fait naître,

Quand

Quant à Segrais, il demeure par tout bien au-dessous de Virgile ; ce qu'il avoue lui-même aisément ; car il seroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une traduction égale à un si excellent original. D'ailleurs un des plus grands avantages du Poëte, consiste dans la beauté de l'expression : ce qu'il n'est pas possible d'égaler dans notre langue, puisque jamais on n'a sû le faire dans la sienne. Segrais doit se contenter d'avoir mieux trouvé le génie de Virgile, que pas un de nos Auteurs ; & quelque grace qu'ait perdu l'ENEÏDE entre ses mains, j'ose dire qu'il surpasse de bien loin tous ces Poëmes que nos François ont mis au jour avec plus de confiance que de succès.

La grande application de Segrais à connoître l'esprit du Poëte paroît dans la Préface, autant que dans la Version ; & il me semble qu'il a bien réussi à juger de tout, excepté des caractéres. En cela je ne puis être de son sentiment ; & il me pardonnera si pour avoir été dégoûté mille fois de son Hé-

L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître.
De si hauts partisans s'arment pour chacun d'eux,
Qu'on ne sait qui défendre ; ou qui blâmer des deux,
Qui des deux a tiré plus justement l'épée,
Les Dieux servent César, mais Caton suit Pompée.

ros, je ne perds pas l'occaſion de parler ici du peu de mérite du bon Enée.

Quoique les Conquerans ayent ordinairement plus de ſoin de faire éxécuter leurs ordres ſur la terre, que d'obſerver religieuſement ceux du Ciel : comme l'Italie étoit promiſe à ce Troyen par les Dieux, c'eſt avec raiſon que Virgile lui a donné un grand aſſujettiſſement à leurs volontés : mais quand il nous le dépeint ſi dévot, il doit lui attribuer une dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempérament des Héros, non pas un ſentiment de religion ſcrupuleux, qui ne ſubſiſte jamais avec la véritable valeur. Un Général qui croyoit bien en ſes Dieux, devoit augmenter la grandeur de ſon courage par l'eſpérance de leur ſecours : ſa condition étoit malheureuſe s'il n'y ſavoit croire qu'avec une ſuperſtition qui lui ôtoit le naturel uſage de ſon entendement & de ſon cœur. C'eſt ce qui arriva au pauvre Nicias, qui perdit l'Armée des Athéniens, & ſe perdit lui-même, par la crédule & ſuperſtitieuſe opinion qu'il eut du courroux des Dieux. Il n'en eſt pas ainſi du Grand Alexandre. Il ſe croyoit fils de Jupiter pour entreprendre des choſes plus extraordinaires. Scipion qui feint ou qui penſe avoir un commerce avec les Dieux, en tire un avantage pour relever ſa République, & pour abattre

celle des Carthaginois. Faut-il que le fils de Vénus, assuré par Jupiter de son bonheur & de sa gloire future, n'ait de piété que pour craindre les dangers, & pour se défier du succès de toutes les entreprises? Segrais, là-dessus, défend une cause qui lui fait de la peine; & il a tant d'affection pour son Héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le sens de Virgile dans toute sa force, que de découvrir nettement les frayeurs honteuses du pauvre Enée.

Extemplò Æneæ, solvuntur frigore membra.
Ingemit, &, duplices tendens ad sydera palmas;
Talia voce refert: O terque quaterque beati,
Quis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere (1)!

J'avoue que ces sortes de saisissemens se font en nous malgré nous-mêmes, par un

(1) VIRGIL. *Æneïd lib.* I. v. 96. 100. Voici la Traduction de Segrais:

Enée en est surpris, il leve au Ciel les yeux,
Et déplore en ces mots, son sort injurieux,
O trois & quatre fois mort bienheureuse & belle,
La mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle
Combattant près des murs de leur triste Cité
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté?

défaut du tempéramment : mais puisque Virgile pouvoit former celui d'Enée à sa fantaisie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un susceptible de cette frayeur. On fait honneur aux Philosophes des vices de complexion, quand ils savent les corriger par la sagesse. Socrate avoue aisément de méchantes inclinations que la Phiosophie lui a fait vaincre. Mais la nature doit être toute belle dans les Héros ; & si par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle peche en quelque chose, leur raison est employée à modérer des transports, non pas à surmonter des foiblesses. Souvent même leurs impulsions ont quelque chose de divin qui est au-dessus de la raison. Ce qu'on appelle *Déréglement* dans les autres, n'est en eux qu'une pleine liberté, où leur ame se déploye dans toute son étendue. On fait de leur impétuosité cette vertu héroïque qui emporte notre admiration sans reconnoître notre jugement. Mais les passions basses les deshonorent, & si l'amitié exige quelquefois d'eux les craintes & les douleurs, (ce qu'on voit d'Achille pour Patrocle, & d'Alexandre pour Ephestion), il ne leur est pas permis dans leurs propres dangers, & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or Enée fait craindre & pleurer sur tout ce qui le regarde. Il

eſt vrai qu'il fait la même choſe pour ſes amis ; mais on doit moins l'attribuer à une paſſion noble & généreuſe, qu'à une ſource inépuiſable d'appréhenſions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

Extemplo Æneæ, ſolvuntur frigore membra ;
Ingemit, & duplices tendens ad ſydera palmas ;

Saiſi qu'il eſt de ce froid par tous les membres, le premier ſigne de vie qu'il donne, c'eſt de gémir : puis il tend les mains au Ciel ; & apparemment il imploreroit ſon aſſiſtance ; ſi l'état où il eſt lui laiſſoit la force d'élever ſon eſprit aux Dieux, & d'avoir quelqu'attention à la priere. Son ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce ſoit, s'abandonne aux lamentations ; & ſemblable à ces veuves déſolées qui voudroient être mortes, diſent-elles, avec leurs maris au premier embarras qui leur ſurvient, le pauvre Enée regrette de n'avoir pas péri devant Troye avec Hector, & tient bienheureux ceux qui ont laiſſé leurs os au ſein d'une ſi douce & ſi chere terre. Un autre croira que c'eſt pour envier leur bonheur ; je ſuis perſuadé que c'eſt par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent preſque auſſitôt

que la Tempête. Les vents soufflent impétueusement, l'air s'obscurcit, il tonne, il éclaire, les vagues deviennent grosses & furieuses: voilà ce qui arrive dans tous les orages. Il n'y a jusques-là ni mât qui se rompe, ni voiles qui se déchirent, ni rames brisées, ni gouvernail perdu, ni ouverture par où l'eau puisse entrer dans le navire; & c'étoit là du moins qu'il falloit attendre à se désoler. Car il y a mille jeunes garçons en Angleterre, & autant de femmes en Hollande, qui s'étonnent à peine où le Héros témoigne son désespoir.

Je trouve une chose remarquable dans l'ENEÏDE, c'est que les Dieux abandonnent à Enée toutes les matiéres de pleurs. Qu'il conte la destruction de Troye si pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne se mêleront pas de régler ses larmes: mais sitôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage, & ils font presque toujours ce qu'ailleurs les grands-hommes ont accoûtumé d'entreprendre & d'exécuter. Je sai combien l'intervention des Dieux est nécessaire au Poëme Epique: mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laisser plus de choses à la vertu du Héros. Car si le Héros est trop confiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder sur lui-même; le Dieu est trop secou-

rable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Personne n'a mieux entendu que Longin cette économie délicate de l'assistance du Ciel, & de la vertu des grands hommes. » Alax, dit-il, se trouvant dans un combat » de nuit effroyable, ne demande pas à Jupiter qu'il le sauve du danger où il se rencontre; cela feroit indigne de lui : il ne » demande pas qu'il lui donne des forces » surnaturelles pour vaincre avec sûreté : il » auroit trop peu de part à la victoire ; il » demande seulement de la lumiére, afin de » pouvoir discerner les ennemis, & d'exercer contre eux sa propre vaillance : *da lucem* » *ut videam* (1)

Le plus grand défaut de la PHARSALE, c'est de n'être proprement qu'une Histoire en vers, où des hommes illustres font presque tout par des moyens purement humains. Pétrone l'en blâme avec raison, & remarque judicieusement que *per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Mais l'ENEÏDE est une fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour conduire & pour exé-

(1) Longin, *Traité du Sublime*, Chap. 8.

cuter toutes chofes. Quant au bon Enée, il ne fe mêle guére des deffeins importans & glorieux : il lui fuffit de ne pas manquer aux offices d'une ame pieufe, tendre & pitoyable. Il porte fon pere fur fes épaules; il regrette fa chere Creüfe conjugalement ; il fait enterrer fa Nourrice ; & dreffe un bûcher à fon Pilote, en répandant mille larmes.

C'étoit un pauvre Héros dans le Paganifme, qui pourroit être un grand Saint chez les Chrétiens ; fort propre à nous donner des miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Etat. A le confidérer par les fentimens de religion, je puis révérer fa fainteté ; fi j'en veux juger par ceux de fa gloire, je ne faurois fouffrir un conquérant qui ne fournit de lui que des larmes aux malheurs ; & des craintes à tous les périls qui fe préfentent ; je ne puis fouffrir qu'on le rende maître d'un fi beau Pays que l'Italie, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le fien, que pour en conquérir un autre.

Virgile étoit fans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les défolés Troyens de tant de malheurs, que par une douceur fecrette qu'il trouvoit à s'attendrir. S'il n'eût été de ce tempérament-là, il n'eût pas donné tant d'amour au bon Enée pour fa chere terre ; car les Héros fe défont aifément du

ſouvenir de leur pays chez les nations où ils doivent exécuter de grandes choſes. Leur ame toute tournée à la gloire, ne garde aucun ſentiment pour ces petites douceurs. Il falloit donc que les Troyens ſe lamentaſſent moins de leur miſere. Des gens de guerre, qui veulent exciter notre pitié pour leur infortune, n'inſpirent que du mépris pour leur foibleſſe : mais Enée particuliérement devoit être occupé de ſon grand deſſein, & détourner ſes penſées de ce qu'il avoit ſouffert, ſur l'établiſſement qu'il alloit faire. Ce qui alloit fonder la grandeur & la vertu des Romains, devoit avoir une élevation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choſes, Segrais ne ſauroit donner trop de louange à l'ENEÏDE; & peut-être que je ſuis touché du quatriéme & du ſixiéme Livre, autant que lui-même. Pour les caractéres, j'avoue qu'ils ne me plaiſent pas, & je trouve ceux d'Homere auſſi animés, que ceux de Virgile fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'ame qui ne ſe ſente élevée par l'impreſſion que fait ſur elle le caractére d'Achille. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'Ajax ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime & ne s'excite par la valeur de Diomede. Il n'y a perſonne à qui le rang & la gravité d'Agamemnon n'imprime

quelque respect ; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la sagesse de Nestor ; à qui l'industrie avisée du fin & ingénieux Ulisse n'éveille l'esprit. La valeur infortunée d'Hector le fait plaindre de tout le monde : la condition misérable du vieux Roi Priam, touche l'ame la plus dure ; & quoique la beauté ait comme un privilége secret de se concilier les affections, celle de Pâris, celle d'Hélene n'attirent que de l'indignation, quand on considére le sang qu'elles font verser, & les funestes malheurs dont elles sont cause. De quelque façon que ce soit, tout anime dans Homere, tout émeut ; mais dans Virgile, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon Enée & son cher Achate ? Si vous exceptez Nisus & Euryalus, (qui à la vérité vous intéressent dans toutes leurs avantures,) vous languirez de nécessité avec tous les autres ; avec un Ilionée, un Sergeste, Mnestée, Cloante, Gias, & le reste de ces hommes communs qui accompagnent un Chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poësie de Virgile, puisque malgré la vertu des Héros d'Homere, & le peu de mérite des siens, les meilleurs critiques ne trouvent pas qu'il lui soit inférieur.

SUR
LES TRAGEDIES.

J'AVOUE que nous excellons aux Ouvrages de Théatre, & je ne croirai point flatter Corneille, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ses Tragédies sur celles de l'antiquité. Je sai que les anciens Tragiques ont eu des admirateurs dans tous les temps ; mais je ne sai pas si cette sublimité, dont on parle, est trop bien fondée. Pour croire que Sophocle & Euripide sont aussi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choses de leurs ouvrages, qu'on n'en peut connoître par des traductions ; & selon mon sentiment, les termes & la diction doivent avoir une part considérable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me semble voir au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés partisans, que la grandeur, la magnificence, & la dignité sur tout, leur étoit des choses fort peu connues : c'étoient de beaux esprits resserrés dans le ménage d'une petite République, à qui une liberté nécessiteuse tenoit lieu de toutes choses. Que s'ils étoient obligés de

repréſenter la Majeſté d'un grand Roi, ils entroient mal dans une grandeur inconnue, pour ne voir que des objets bas & groſſiers, où leurs ſens étoient comme aſſujettis.

Il eſt vrai que les mêmes eſprits dégoûtés de ces objets, s'élevoient quelquefois au ſublime & au merveilleux; mais alors ils faiſoient entrer tant de Dieux & de Déeſſes dans leurs Tragédies, qu'on n'y reconnoiſſoit preſque rien d'humain. Ce qui étoit grand, étoit fabuleux; ce qui étoit naturel, étoit pauvre & miſérable. Chez Corneille, la grandeur ſe connoît par elle-même. Les figures qu'il employe ſont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement; mais d'ordinaire il néglige ces vains dehors: il ne va point chercher dans les Cieux, de quoi faire valoir ce qui eſt aſſez conſidérable ſur la terre; il lui ſuffit de bien entrer dans les choſes, & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impreſſion qu'aiment à recevoir les perſonnes de bon ſens.

En effet, la nature eſt admirable par tout; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on penſe embellir les objets, c'eſt ſouvent une confeſſion tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De là viennent la plûpart de nos figures & de nos comparaiſons, que je ne puis approuver ſi elles ne ſont rares, tout-à-fait nobles, & tout-à-fait juſtes: autre-

ment, c'est chercher par adresse une diversion pour se dérober aux choses que l'on ne fait pas connoître. Quelque beauté cependant que puissent avoir les comparaisons, elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie : dans le Poëme épique, l'esprit cherche à se plaire hors de son sujet ; dans la Tragédie, l'ame pleine de sentimens, & possédée de passions, se tourne mal-aisément au simple éclat d'une ressemblance.

Ramenons notre discours à ces Anciens, dont il s'est insensiblement éloigné ; & cherchant à leur faire justice, confessons qu'ils ont beaucoup mieux réüssi à exprimer les qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la magnificence des grands Rois. Une idée confuse des grandeurs de Babylone, avoit gâté plûtôt qu'élevé leur imagination ; mais leur esprit ne pouvoit pas s'abuser sur la force, la constance, la justice & la sagesse, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs sens dégagés du faste dans une République médiocre, laissoient leur raison plus libre à considérer les hommes par eux-mêmes.

Ainsi, rien ne les détournoit d'étudier la nature humaine, de s'appliquer à la connoissance des vices & des vertus, des inclinations & des génies. C'est par-là qu'ils ont appris à former si bien les caractéres, qu'on

n'en sauroit desirer de plus justes, selon le temps où ils ont vécu, si on se contente de connoître les personnes par leurs actions.

Corneille a crû que ce n'étoit pas assez de les faire agir, il est allé au fond de leur ame chercher le principe de leurs actions; il est descendu dans leur cœur pour y voir former les passions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens. Quant aux Anciens Tragiques, ou ils négligent les passions, pour être attachés à représenter exactement ce qui se passe; ou ils font les discoureurs au milieu des perturbations mêmes, & vous disent des sentences, quand vous attendez du trouble & du desespoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui se passe: il met en vûe toute l'action, autant que le peut souffrir la bienséance: mais aussi donne-t'il au sentiment tout ce qu'il exige; conduisant la nature sans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du Théatre des Anciens, ce qu'il y avoit de barbare. Il a adouci l'horreur de leur scéne par quelques tendresses d'amour judicieusement dispensées: mais il n'a pas eu moins de soin de conserver aux sujets Tragiques notre crainte & notre pitié, sans détourner l'ame des véritables passions qu'elle y doit sentir, à de petits soupirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, sont toujours les mêmes.

Quelques louanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ses Piéces soient les seules qui méritent de l'applaudissement sur notre Théatre. Nous avons été touchés de MARIANE, de SOPHONISBE, d'ALCIONE'E, de VENCESLAS, de STILICON, d'ANDROMAQUE, de BRITANNICUS (1), & de plusieurs autres, à qui je ne prétens rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux, & il me suffira de dire qu'aucune Nation ne sauroit disputer à la nôtre, l'avantage d'exceller aux Tragédies. Pour celles des Italiens, elles ne valent pas la peine qu'on en parle ; les nommer seulement est assez pour inspirer de l'ennui. Leur FESTIN DE PIERRE feroit mourir de langueur un homme assez patient, & je ne l'ai jamais vû sans souhaiter que l'Auteur de la Piéce fût foudroyé avec son Athée.

Il y a de vieilles Tragédies Angloises (2), où il faudroit, à la vérité, retrancher beau-

(1) Tristant est l'Auteur de la MARIANE, Mairet, de la SOPHONISBE; Du Ryer, de l'ALCIONE'E; Rotrou, du VENCESLAS; Corneille le Jeune du STILICON; Racine, de l'ANDROMAQUE, & du BRITANNICUS.

(2) Comme le CATILINA, & le SEJAN de Ben. Johnson, &c.

coup de choſes: mais avec ce retranchement, on pourroit les rendre tout-à fait belles. En toutes les autres de ce temps-là, vous ne voyez qu'une matiére informe & mal digerée, un amas d'événemens confus, ſans conſidération des lieux, ni des temps, ſans aucun égard à la bienſéance. Les yeux avides de la cruauté du ſpectacle y veulent voir des meurtres & des corps ſanglans. En ſauver l'horreur par des récits, comme on fait en France, c'eſt dérober à la vûe du peuple ce qui le touche le plus.

Les honnêtes-gens déſapprouvent une coûtume établie par un ſentiment peut-être aſſez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général, l'emporte ſur la délicateſſe des particuliers. Mourir, eſt ſi peu de choſe aux Anglois, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funeſtes que la mort même. De-là vient que nous leur reprochons aſſez juſtement de donner trop à leurs ſens ſur le Théatre. Il nous faut ſouffrir auſſi le reproche qu'ils nous font de paſſer dans l'autre extrêmité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impreſſion aſſez forte ſur les eſprits. Tantôt peu ſatisfaits dans nos cœurs d'une tendreſſe mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir encore;

tantôt nous voulons que l'Acteur, plus transporté que le Poëte, prête de la fureur & du désespoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'est souvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse : l'émotion tient lieu du saisissement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond : les passions à demi-touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne sçavent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

SUR
NOS COMEDIES;

Excepté celles de Moliere, où l'on trouve le vrai esprit de la Comédie : & sur la COMEDIE ESPAGNOLE.

POur la Comédie, qui doit être la représentation de la vie ordinaire, nous l'avons tournée tout-à-fait sur la galanterie, à l'exemple des Espagnols; sans considerer que les Anciens s'étoient attachés à répresenter la vie humaine selon la diversité des humeurs,

& que les Espagnols, pour suivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la seule vie de Madrid dans leurs intrigues, & leurs avantures.

J'avoue que cette sorte d'ouvrages auroit pû avoir dans l'Antiquité un air noble, & je ne sai quoi de plus galant; mais c'étoit plûtôt le défaut de ces siécles-là, que la faute des Auteurs. Aujourd'hui la plûpart de nos Poëtes savent aussi peu ce qui est des Mœurs, qu'on savoit en ces temps-là ce qui est de la galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'avares, de prodigues, d'humeurs douces & accommodées à la société, de naturels chagrins & austéres. Comme si la nature étoit changée, & que les hommes se fussent défaits de ces divers sentimens, on les représente tous sous un même caractére; dont je ne sai point la raison, si ce n'est que les femmes ayent trouvé dans ce siécle-ci qu'il ne doit plus y avoir au monde que des galans.

Nous avouerons bien que les esprits de Madrid sont plus fertiles en inventions que les nôtres; & c'est ce qui nous a fait tirer d'eux la plûpart de nos Sujets, lesquels nous avons remplis de tendresses & de discours amoureux, & où nous avons mis plus de régularité & de vrai-semblance. La raison en est, qu'en Espagne où les femmes ne se laif-

ſent preſque jamais voir, l'imagination du Poëte ſe conſomme aux moyens ingénieux de faire trouver les Amans en même lieu; & en France, où la liberté du commerce eſt établie, la grande délicateſſe de l'Auteur eſt employée dans la tendre & amoureuſe expreſſion des ſentimens.

Une femme de qualité Eſpagnole (1) liſoit, il n'y a pas long-temps, le Roman de CLEOPATRE; & comme après un long récit d'avantures, elle eut tombé ſur une converſation délicate d'un amant & d'une amante également paſſionnées; *Que d'eſprit mal employé*, dit-elle; *à quoi bon tous ces beaux diſcours, quand ils ſont enſemble?*

C'eſt la plus belle réfléxion que j'aie oüi faire de ma vie; & Calprenede, quoi que François, devoit ſe ſouvenir qu'à des amans nés ſous un ſoleil plus chaud que celui d'Eſpagne, les paroles étoient aſſez inutiles en ces occaſions. Mais le bon ſens de cette Dame ne ſeroit pas reçu dans nos galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une paſſion qu'on n'a pas, pour la pouvoir perſuader; & où l'on ſe voit tous les jours pour ſe plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La précieuſe de Moliere eſt dépeinte ridi-

(1) La Princeſſe d'Iſenghien.

cule dans la chose, aussi-bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le Roman par la queue*, quand il s'agit de traiter avec des parens l'affaire sérieuse d'un mariage (1): mais ce n'eût pas été une fausse délicatesse avec un galant, d'attendre sa déclaration, & tout ce qui vient par degrés dans le procedé d'une galanterie.

Pour la régularité & la vraisemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles se trouvent moins chez les Espagnols que chez les François. Comme toute la galanterie des Espagnols est venue des Maures, il y reste je ne sai quel goût d'Afrique, étranger des autres nations, & trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la justesse des régles. Ajoûtez qu'une vieille impression de Chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des Cavaliers aux avantures bizarres Les filles, de leur côté, goûtent cet air-là dès leur enfance dans les livres de Chevalerie, & dans les conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles. Ainsi les deux sexes remplissent leur esprit des mêmes idées; & la plûpart des hommes & des femmes qui aiment, prendroient le scrupule de quelque amoureuse extravagance, pour une froideur indigne de leur passion.

(1) Voyez les PRECIEUSES RIDICULES de Moliere.

Quoique l'amour n'ait jamais des mesures bien réglées, en quelque pays que ce soit; j'ose dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en France, ni dans la maniére dont on le fait, ni dans les événemens ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *belle passion*, a de la peine même à se sauver du ridicule; car les honnêtes-gens partagés à divers soins ne s'y abandonnent pas comme font les Espagnols dans l'inutilité de Madrid, où rien ne donne du mouvement que le seul amour.

A Paris, l'assiduité de notre Cour nous attache; la fonction d'une charge, ou le dessein d'un emploi nous occupe; la fortune l'emportant sur les maîtresses, dans un lieu où l'usage est de préferer ce qu'on se doit, à ce qu'on aime. Les femmes, qui ont à se régler là-dessus, sont elles-mêmes plus galantes que passionnées; encore se servent-elles de la galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la vanité & l'intérêt ne gouvernent; & c'est à qui pourra mieux se servir, elles des galans, & les galans d'elles pour arriver à leur but.

L'amour ne laisse pas de se mêler à cet esprit d'intérêt; mais bien rarement il en est le maître: car la conduite que nous sommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les plaisirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En Espa-

gne on ne vit que pour aimer : ce qu'on appelle AIMER en France, n'eſt proprement que *parler d'amour, & mêler aux ſentimens de l'ambition la vanité des galanteries.*

Ces différences conſidérées, on ne trouvera pas étrange que la COMEDIE des Eſpagnols, qui n'eſt autre choſe que la repréſentation de leurs avantures, ſoit auſſi peu réguliére que les avantures ; il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des François, qui ne s'éloigne guére de leur uſage, conſerve des égards dans la repréſentation des amours, qu'ils ont ordinairement dans les amours mêmes. J'avoue que le bon ſens, qui doit être de tous les pays du monde, établit certaines choſes dont on ne doit ſe diſpenſer nulle part ; mais il eſt difficile de ne pas donner beaucoup à la coutume puiſqu'Ariſtote même dans ſa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à Athénes, & non pas en ce qui eſt véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilége que les loix, qui devant toutes être fondées ſur la Juſtice, ont néanmoins des différences particuliéres, ſelon le divers génie des peuples qui les ont faites. Et ſi on eſt obligé de conſerver l'air de l'antiquité ; s'il faut garder le caractére des Héros qui ſont morts il y a deux mille ans, quand on les repréſente ſur le

Théatre ; comment peut-on ne ſuivre pas les humeurs, & ne s'ajuſter pas aux maniéres de ceux qui vivent, lorſqu'on repréſente à leurs yeux, ce qu'ils ſont eux-mêmes tous les jours?

Quelque autorité cependant que ſe donne la coûtume, la raiſon ſans doute a les premiers droits ; mais il ne faut pas que ſon exactitude ſoit rigide : car aux choſes qui vont purement à plaire, comme la Comédie, il eſt fâcheux de nous aſſujettir à un ordre trop auſtére, & de commencer par la gêne en des ſujets où nous ne cherchons que le plaiſir.

DE LA COMEDIE ITALIENNE.

VOILA ce que j'avois à dire de la Comédie Françoiſe, & de la Comédie Eſpagnole : je dirai préſentement ce que je penſe de l'Italienne. Je ne parlerai point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, de la PHILIS DE SCIRE, & des autres Comédies de cette nature-là ; il faudroit connoître

mieux que je ne fais les graces de la Langue Italienne. Je prétens parler seulement en ce discours, de la Comédie qui se voit ordinairement sur le Théatre. Ce que nous voyons en France sur celui des Italiens, n'est pas proprement Comédie, puisqu'il n'y a pas un véritable plan de l'ouvrage, que le sujet n'a rien de bien lié, qu'on n'y voit aucun caractére bien gardé, ni de composition où le beau génie soit conduit, au moins selon quelques régles de l'art. Ce n'est ici qu'une espéce de concert mal formé entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit de soi ce qu'il juge à propos pour son personnage. C'est, à le bien prendre, un ramas de *Concetti* impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celles des *Zanis* (1). Vous ne voyez de bon goût nulle part. Vous voyez un faux esprit qui régne, soit en des pensées pleines de *Cieux*, de *Soleils*, d'*Étoiles*, & d'*Elemens*; soit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

J'avoue que les Bouffons sont inimitables; & de cent imitateurs que j'ai vûs, il n'y en a pas un qui soit parvenu à leur ressembler. Pour les grimaces, les postures, les mouvemens; pour l'agilité, la disposition; pour les changemens d'un visage qui se dé-

(1) Les Bouffons de la Comédie Italienne.

monte

monte comme il lui plaît; je ne sai s'ils ne sont pas préferables aux Mimes & aux Pantomimes des Anciens. Il est certain qu'il faut bien aimer la méchante plaisanterie, pour être touché de ce qu'on entend. Il faut être aussi bien grave & bien composé, pour ne rire pas de ce qu'on voit; & ce seroit un dégoût trop affecté, de ne se plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaisir à leurs discours.

Toutes les représentations où l'esprit a peu de part, ennuyent à la fin; mais elles ne laissent pas de surprendre, & d'être agréables quelque temps avant de nous ennuyer. Comme la Bouffonnerie ne divertit un honnête-homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos, & ne pas donner le temps à l'esprit de revenir à la justesse du discours, & à l'idée du vrai naturel. Cet économie seroit à desirer dans la Comédie Italienne, où le premier dégoût est suivi d'un nouvel ennui plus lassant encore, & ou la varieté, au lieu de vous récréer, ne vous apporte qu'une autre sorte de langueur.

En effet, quand vous êtes las des Bouffons qui ont trop demeuré sur le Théatre, les Amoureux paroissent pour vous accabler. C'est à mon avis, le dernier supplice d'un homme délicat; & on auroit plus de raison de préferer une promte mort à la patience de les écou-

ter, que n'en eut le Lacédemonien de Boccalini, lorsqu'il préfera le gibet à l'ennuyeuse lecture de la *Guerre de Pise*, dans Guichardin (1). Si quelqu'un trop amoureux de la vie, a pû essuyer une lassitude si mortelle; au lieu de remettre son esprit par quelque diversité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le Docteur le désespere. Je sai que pour bien dépeindre la sottise d'un Docteur, il faut faire ensorte qu'il tourne toutes ses conversations sur la Science dont il est possedé: mais que sans jamais répondre à ce qu'on lui dit, il cite mille Auteurs, & allégue mille passages avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'est introduire un Fou qu'on devroit mettre aux petites-maisons, & non pas ménager à propos l'impertinence de son Docteur.

Pétrone a toute une autre économie dans

(1) *Instantissimamente supplicò, che per tutti gl'anni della sua vita lo condannassero a remare in una Galea, che lo murassero trà due mura, e che per misericordia fino lo scorticassero vivo; perche il legger quei Discorsi senza fine, quei Consigli tanto tediosi, quelle fredissime Concioni, fatte nella presa d'ogni vil Colombaia, era crepacuore che superava tutti gl'aculei Inglesi, &c.* BOCCAL. Ragguagli di Parnasso, *Cent. I. Ragg. VI.* Je ne sais ce que Boccalini entend par *aculei Inglesi*.

le ridicule d'Eumolpe: la Pédanterie de Sidias est autrement ménagée par Théophile: le caractére de Caritides dans les FACHEUX de Moliere, est tout-à-fait juste; on n'en peut rien retrancher, sans défigurer la peinture qu'il en fait. Voilà les Savans ridicules, dont la représentation seroit agréable sur le Théatre. Mais c'est mal divertir un honnête-homme, que de lui donner un misérable Docteur, que les livres ont rendu fou, & qu'on devroit enfermer soigneusement, comme j'ai dit, pour dérober à la vûe du monde l'imbécillité de notre condition, & la misére de notre nature.

C'est pousser trop loin mes Observations sur la Comédie Italienne. Et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai assez étendu, je dirai qu'au lieu d'Amans agréables, vous n'avez que des Discoureurs d'amour affectés; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incomparables, mais toujours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans insensés. Il n'y a presque pas de personnage qui ne soit outré; à la réserve de celui du Pantalon, dont on fait le moins de cas, & le seul néanmoins qui ne passe pas la vrai-semblance.

La Tragédie fut le premier plaisir de l'ancienne République; & les vieux Romains possedés seulement d'une âpre vertu, n'al-

loient chercher aux Théatres que des exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs dures & austéres habitudes. Quand on joignoit la douceur de l'esprit pour la conversation, à la force de l'ame pour les grandes choses; on se plût aussi à la Comédie; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on se divertissoit par les agréables.

Si-tôt que Rome vint à se corrompre, les Romains quitterent la Tragédie, & se dégoûterent de voir au Théatre une image austére de l'ancienne vertu. Depuis ce temps là, jusques au dernier de la République, la Comédie fut le délassement des grands-hommes, le divertissement des gens polis, & l'amusement du peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la guerre civile, l'esprit de la Tragédie revint animer les Romains, dans la disposition secrette d'un génie qui les préparoit aux funestes révolutions qu'on vit arriver. César en composa une, & beaucoup de gens de qualité en composerent aussi. Les désordres cessés sous Auguste, & la tranquillité bien rétablie, on chercha toutes sortes de plaisirs. Les Comédies recommencerent, les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laissa pas de se conserver une grande réputation. Sous le régne de Néron, Seneque prit des idées funestes, qui lui firent

composer les Tragédies qu'il nous a laissées. Quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruinerent tout-à-fait la Tragédie & la Comédie : l'esprit n'eut plus de part aux représentations, & la seule vûe chercha dans les postures & les mouvemens, ce qui peut donner à l'ame des spectateurs des idées voluptueuses.

Les Italiens aujourd'hui se contentent d'être éclairés du même soleil, de respirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains : mais ils ont laissé pour les Histoires, cette vertu sévére qu'ils exerçoient, ne croyant pas avoir besoin de la Tragédie, pour s'animer à des choses dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la vie ordinaire, & les plaisirs de la vie voluptueuse, ils ont voulu former des représentations qui eussent du rapport avec l'une & avec l'autre ; & de-là est venu le mêlange de la Comédie, & de l'art des Pantomimes, que nous voyons sur le Théatre des Italiens. C'est à peu près ce qu'on peut dire des Italiens qui ont paru en France jusqu'à présent.

Tous les Acteurs de la Troupe qui joue aujourd'hui, sont généralement bon jusques aux Amoureux ; & pour ne leur pas faire d'injustice, non plus que de grace, je dirai que

ce sont d'excellens Comediens qui ont de fort méchantes Comédies. Peut-être n'en sauroient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raison de n'en avoir pas; & le Comte de Bristol (1) reprochant un jour à Cinthio; qu'il n'y avoit pas assez de vraisemblance dans leurs Piéces: Cinthio répondit, que *s'il y en avoit davantage, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.*

DE LA COMEDIE ANGLOISE.

IL n'y a point de Comédie qui se conforme plus à celle des Anciens, que l'Angloise, pour ce qui regarde les Mœurs. Ce n'est point une pure galanterie pleine d'avantures & de discours amoureux, comme en Espagne & en France; c'est la représentation de la vie ordinaire, selon la diversité des humeurs, & les différens caractéres des hommes. C'est un *Alchimiste*, qui par les

(1) George Digby, Comte de Bristol, mort en 1676.

illusions de son art, entretient ses espérances trompeuses d'un vain curieux : c'est une personne *simple* & *crédule*, dont la sotte facilité est éternellement abusée : c'est quelquefois un *Politique* ridicule, grave, composé, qui se concerte sur tout, mystérieusement soupçonneux, qui croit trouver des desseins cachés dans les plus communes intentions ; qui pense découvrir de l'artifice dans les plus innocentes actions de la vie : c'est un *Amant bizarre*, un *faux Brave*, un *faux Savant* ; l'un avec des extravagances naturelles, les autres avec de ridicules affectations. A la vérité, ces fourberies, ces simplicités, cette politique, & le reste de ces caractéres ingénieusement formés, se poussent trop loin à notre avis, comme ceux qu'on voit sur notre Théatre demeurent un peu languissans au goût des Anglois ; & cela vient peut-être de ce que les Anglois pensent trop, & de ce que les François d'ordinaire ne pensent pas assez.

En effet, nous nous contentons des premieres images que nous donnent les objets ; & pour nous arrêter aux simples dehors, l'apparent presque toujours nous tient lieu du vrai, & le facile du naturel. Sur quoi je dirai en passant, que ces deux derniéres qualités sont quelquefois très-mal à propos confondues. Le facile & le naturel conviennent assez, dans

leur opposition à ce qui est dur ou forcé : mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choses, ou dans le naturel des personnes, on m'avouera que ce n'est pas toujours avec facilité qu'on y réussit. Il y a je ne sai quoi d'intérieur, je ne sai quoi de caché qui se découvriroit à nous si nous savions approfondir les matiéres davantage. Autant qu'il nous est mal-aisé d'y entrer, autant il est difficile aux Anglois d'en sortir. Ils deviennent maîtres de la chose à quoi ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leur pensée. Possedés de leur esprit, quand ils possedent leur sujet, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde. A la vérité, je n'ai point vû de gens de meilleur entendement que les François qui considerent les choses avec attention, & les Anglois peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la facilité du discours, à certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les François qui pensent, & les Anglois qui parlent.

Je me jetterois insensiblement en des considérations trop générales ; ce qui me fait reprendre mon sujet de la Comédie, & passer à une différence considérable qui se trouve entre

entre la nôtre & la leur; c'est qu'attachés à la régularité des Anciens, nous rapportons tout à une action principale, sans autre diversité que celle des moyens qui nous y font parvenir. Il faut demeurer d'accord qu'un événement principal doit être le but & la fin de la représentation dans la Tragédie, où l'esprit sentiroit quelque violence dans les diversions qui détourneroient sa pensée. L'infortune d'un Roi misérable, la mort funeste & tragique d'un grand Héros, tiennent l'ame fortement attachée à ces importans objets: & il lui suffit, pour toute variété, de savoir les divers moyens qui conduisent à cette principale action. Mais la Comédie étant faite pour nous divertir, & non pas pour nous occuper; pourvû que le vrai-semblable soit gardé, & que l'extravagance soit évitée, au sentiment des Anglois, les diversités sont des surprises agréables, & des changemens qui plaisent; au lieu que l'attente continuelle d'une même chose, où l'on ne conçoit rien d'important, fait nécessairement languir notre attention.

Ainsi donc, au lieu de représenter une fourberie signalée, conduite par des moyens qui se rapportent tous à la même fin, ils représentent un trompeur insigne, avec des fourberies diverses, dont chacune produit son effet particulier par sa propre constitution.

Comme ils renoncent presque toujours à l'unité d'action, pour représenter une personne principale qui les divertit par des actions différentes; ils quittent souvent aussi cette personne principale, pour faire voir diversement ce qui arrive en des lieux publics à plusieurs personnes. Ben. Johnson en a usé de la sorte dans BARTHOLOMEW FAIR (1) On vient de faire la même chose dans EPSOM-WELLS (2), & dans toutes les deux Comédies on représente comiquement ce qui se passe de ridicule en ces lieux publics.

On voit quelqu'autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent si ingénieusement l'un dans l'autre, que l'esprit des spectateurs (qui pourroit être blessé par un changement trop sensible,) ne trouve qu'à se plaire dans une agréable variété qu'ils produisent. Il faut avouer que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les Anglois sont persuadés que les libertés qu'on se donne pour mieux plaire, doivent être préferées à des régles exactes, dont un Auteur stérile & languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la régle pour éviter la confu-

(1) C'est-à-dire, *la Foire de la Saint Barthelemi.*

(2) C'est-à-dire, *les Eaux d'Epsom.* Cette Comédie est de Shadwell.

ſion ; il faut aimer le bon ſens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée ; mais il faut ôter à la régle toute contrainte qui gêne, & bannir une raiſon ſcrupuleuſe, qui par un trop grand attachement à la juſteſſe, ne laiſſe rien de libre & de naturel. Ceux que la nature a fait naître ſans génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir ; & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le ridicule ; qui prennent plaiſir à bien connoître le faux des Eſprits ; qui ſont touchés des vrais caractéres ; ils trouveront les belles Comédies des Anglois ſelon leur goût, autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûes.

Notre Moliére à qui les Anciens ont inſpiré le bon Eſprit de la Comédie, égale leur Ben. Johnſon à bien repréſenter les diverſes humeurs, & les différentes maniéres des hommes : l'un & l'autre conſervant dans leurs peintures un juſte rapport avec le génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que les Anciens en ce point-là ; mais on ne ſauroit nier, qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux caractéres qu'au gros des ſujets, dont la ſuite auſſi pourroit être mieux liée, & le dénoûment plus naturel.

SUR

LES OPERA,

A M. LE DUC

DE BUCKINGHAM (1).

IL y a long-temps, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les OPERA, & de vous parler de la différence que je trouve entre la maniére de chanter des Italiens, & celle des François. L'occasion que j'ai eûe d'en parler chez Madame Mazarin, a plutôt augmenté que satisfait cette envie ; je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le discours que je vous envoye.

Je commencerai par une grande franchise, en vous disant que je n'admire pas fort les Comédies en musique, telles que nous les voyons présentement. J'avoue que leur magnificence me plaît assez ; que les Machines ont quelque chose de surprenant ; que la musique en quelques endroits est touchante ; que le tout ensemble paroît merveilleux :

(1) George Villiers, Duc de Buckingham, mort en 1687.

mais il faut aussi m'avouer que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses : car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Au commencement des concerts, la justesse des accords est remarquée ; il n'échape rien de toutes les diversités qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie : quelque temps après les instrumens nous étourdissent ; la musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus, qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du Recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole ? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande, qu'on ne songe qu'à sortir, & le seul plaisir qui reste à des spectateurs languissans ; c'est l'espérance de voir finir bientôt le spectacle qu'on leur donne.

La langueur ordinaire où je tombe aux Opera, vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru méprisable dans la

diſpoſition du ſujet & dans les vers. Or c'eſt vainement que l'oreille eſt flattée, & que les yeux ſont charmés, ſi l'eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait. Mon ame, d'intelligence avec mon eſprit plus qu'avec mes ſens, forme une réſiſtance ſecrete aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une ſottiſe chargée de muſique, de danſes, de machines, de décorations, eſt une ſottiſe magnifique, mais toujours ſottiſe ; c'eſt un vilain fonds ſous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup de deſagrément.

Il y a une autre choſe dans les Opera, tellement contre la nature, que mon imagination en eſt bleſſée : c'eſt de faire chanter toute la Piéce depuis le commencement juſqu'à la fin, comme ſi les perſonnes qu'on repréſente, s'étoient ridiculement ajuſtées pour traiter en muſique, & les plus communes, & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle ſon valet ou qu'il lui donne une commiſſion en chantant ; qu'un ami faſſe en chantant une confidence à ſon ami : qu'on délibére en chantant dans un Conſeil : qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, & que mélo-

dieusement on tue les hommes à coups d'épée & de javelot dans un combat ? C'est perdre l'esprit de la représentation, qui sans doute est préférable à celui de l'harmonie ; car celui de l'harmonie ne doit être qu'un simple accompagnement, & les grands Maîtres du Théatre l'ont ajoutée comme agréable, non pas comme nécessaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le sujet & le discours. Cependant l'idée du musicien va devant celle du Héros dans les Opera; c'est Lulli, c'est Cavallo, c'est Cesti qui se présentent à l'imagination. L'esprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter ; & on ne sauroit nier qu'aux représentations du Palais Royal, on ne songe cent fois plus à Lulli, qu'à Thesée, ni à Cadmus.

Je ne prétens pas néanmoins donner l'exclusion à toute sorte de chant sur le Théatre. Il y a des choses qui doivent être chantées : il y en a qui peuvent l'être sans choquer la bienséance ni la raison. Les vœux, les priéres, les sacrifices, & généralement tout ce qui regarde le service des Dieux, s'est chanté dans toutes les Nations & dans tous les temps: les passions tendres & douloureuses s'expriment naturellement par une espece de chant : l'expression d'un amour que l'on sent naître ; l'irrésolution d'une ame combattue de divers mouvemens, sont des matiéres propres pour

les Stances, & les Stances le sont assez pour le chant. Personne n'ignore qu'on avoit introduit des Chœurs sur le Théatre des Grecs; & il faut avouer qu'ils pourroient être introduits avec autant de raison sur les nôtres. Voilà quel est le partage du Chant, à mon avis: tout ce qui est de la conversation, & de la conférence; tout ce qui regarde les intrigues, & les affaires, ce qui appartient au conseil & à l'action, est propre aux Comédiens qui récitent, & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent. Les Grecs faisoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque chose: les Italiens & les François en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un OPERA, je vous dirai que c'est *un travail bizarre de Poësie & de Musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage.* Ce n'est pas que vous n'y puissiez trouver des paroles agréables, & de fort beaux airs; mais vous trouverez plus sûrement à la fin, le dégoût des vers où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du chant où le Musicien s'est épuisé dans une trop longue Musique. Si je me sentois capable de donner conseil aux honnêtes gens qui se plaisent au Théatre, je leur conseillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies,

où l'on pourroit introduire des danses & de la musique, qui ne nuiroient en rien à la représentation. On y chanteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables. Dans les Intermédes, le Chant animeroit des paroles qui seroient comme l'esprit de ce qu'on auroit représenté. La représentation finie, on viendroit à chanter une Epilogue, ou quelque réfléxion sur les plus grandes beautés de l'Ouvrage: on en fortifieroit l'idée, & feroit conserver plus cherement l'impression qu'elles auroient fait sur les Spectateurs. C'est ainsi que vous trouveriez de quoi satisfaire les sens & l'esprit, n'ayant plus à desirer le charme du chant dans une pure représentation, ni la force de la représentation dans la langueur d'une continuelle musique.

Il me reste encore à vous donner un avis pour toutes les Comédies où l'on met du chant; c'est de laisser l'autorité principale au Poëte pour la direction de la Piéce. Il faut que la musique soit faite pour les vers, bien plus que les vers pour la musique. C'est au Musicien à suivre l'ordre du Poëte dont Lulli seul doit être exemt, pour connoître mieux les passions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. Cambert (1) a sans douteun fort beau génie, propre à cent

(1) Voyez la COMEDIE DES OPERA, Act.

musiques différentes, & toutes bien ménagées avec une juste économie des voix & des instrumens. Il n'y a point de récitatif mieux entendu, ni mieux varié que le sien : mais pour la nature des passions ; pour la qualité des sentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumiéres que Lulli leur fait donner, & s'assujettir à la direction quand Lulli, par l'étendue de sa connoissance, peut être justement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon discours sans vous entretenir du peu d'estime qu'ont les Italiens pour nos Opera (1), & du grand dégoût que nous donnent ceux d'Italie. Les Italiens qui s'attachent tout-à-fait à la représentation, ne sauroient souffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de danses & de musique, qui n'ont pas un rapport bien juste, & une liaison assez naturelle avec les sujets. Les François, accoutumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrément de leurs Airs, au charme de leurs Symphonies, souffrent avec peine l'ignorance, ou le méchant usage des instrumens aux Opera de Venise,

II. Sc. IV. : & la VIE *de M. de S. Evremond*, sur l'année 1676

(1) Voyez le PARALELLE *des Italiens & des François, en ce qui regarde la Musique & les Opera*, par l'Abbé Raguenet

& refusent leur attention à un long Récitatif, qui devient ennuyeux par le peu de variété qui s'y rencontre. Je ne saurois vous dire proprement ce que c'est que leur RECITATIF; mais je sai bien que ce n'est ni chanter, ni réciter; c'est une chose inconnue aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant usage du Chant & de la Parole.* J'avoue que j'ai trouvé des choses inimitables dans l'Opera de Luigi, & pour l'expression des sentimens, & pour le charme de la musique; mais le Récitatif ordinaire ennuyoit beaucoup; en sorte que les Italiens même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos Opera en peu de paroles. On y pense aller à une représentation, & l'on ne représente rien: on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun esprit de la Comédie.

Voilà ce que j'ai crû pouvoir dire de la différente constitution des Opera. Pour la maniére de chanter, que nous appellons en France EXECUTION, je croi sans partialité qu'aucune Nation ne sauroit la disputer à la nôtre. Les Espagnols ont une disposition de gorge admirable: mais avec leurs fredons & leurs roulemens, ils semblent ne songer à autre chose dans leur chant qu'à disputer la facilité du gosier aux Rossignols. Les Italiens

ont l'expreſſion fauſſe, ou du moins outrée; pour ne connoître pas avec juſteſſe la nature ou le degré des paſſions. C'eſt éclater de rire plutôt que chanter, lorſqu'ils expriment quelque ſentiment de joie. S'ils veulent ſoupirer, on entend des ſanglots qui ſe forment dans la gorge avec violence, non pas des ſoupirs qui échappent ſecrettement à la paſſion d'un cœur amoureux. D'une réfléxion douloureuſe, ils font les plus fortes exclamations : les larmes de l'abſence ſont des pleurs de funérailles : le triſte devient lugubre dans leurs bouches : ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur ; & quelquefois ils expriment la langueur de la paſſion, comme une défaillance de la nature. Peut-être qu'il y a du changement aujourd'hui dans leur maniére de chanter, & qu'ils ont profité de notre commerce pour la propreté d'une Exécution polie, comme nous avons tiré avantage du leur, pour les beautés d'une plus grande & plus hardie compoſition.

J'ai vû des Comédies en Angleterre où il y avoit beaucoup de muſique : mais pour en parler diſcrétement, je n'ai pû m'accoutumer au chant des Anglois. Je ſuis venu trop tard en leur pays, pour pouvoir prendre un goût ſi différent de tout autre. Il n'y a point de Nation qui faſſe voir plus de courage dans les hommes, & plus de beauté dans les fem-

mes, plus desprit dans l'un & dans l'autre sexe. On ne peut pas avoir toutes choses. Où tant de bonnes qualités sont communes, ce n'est pas un si grand mal que le bon goût y soit rare : il est certain qu'il s'y rencontre assez rarement ; mais les personnes en qui on le trouve l'ont aussi délicat que gens du monde, pour échapper à celui de leur Nation par un art exquis, ou par un très-heureux naturel.

Solus Gallus cantat ; il n'y a que le François qui chante. Je ne veux pas être injurieux à toutes les autres Nations, & soutenir ce qu'un Auteur a bien voulu avancer ; *Hispanus flet, dolet Italus, Germanus boat, Flander ululat, solus Gallus cantat* ; je lui laisse toutes ces belles distinctions, & me contente d'appuyer mon sentiment de l'autorité de Luigi, qui ne pouvoit souffrir que les Italiens chantassent ses Airs, après les avoir oüi chanter à M. Nyert, à Hilaire, à la petite la Varenne. A son retour en Italie, il se rendit tous les Musiciens de sa nation ennemis, disant hautement à Rome, comme il avoit dit à Paris, que pour rendre une Musique agréable, il falloit des Airs Italiens dans la bouche des François. Il faisoit peu de cas de nos chansons, excepté de celles de Boisset, qui attirerent son admiration. Il admira le concert de nos Violons, il admira nos Luths, nos Clavessins, nos Orgues ; & quel char-

me n'eût-il pas trouvé à nos Flûtes, si elles avoient été en usage en ce temps-là ! Ce qui est certain, c'est qu'il demeura fort rebuté de la rudesse & de la dureté des plus grands Maîtres d'Italie, quand il eut goûté la tendresse du toucher, & la propreté de la maniére de nos François.

Je serois trop partial, si je ne parlois que de nos avantages. Il n'y a guéres de gens qui ayent la compréhension plus lente, & pour le sens des paroles, & pour entrer dans l'esprit du Compositeur, que les François ; il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation : mais après qu'une longue étude leur a fait surmonter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à posseder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même chose sur les Instrumens, & particuliérement dans les Concerts, où rien n'est bien sûr, ni bien juste, qu'après une infinité de répétitions ; mais rien de si propre & de si poli, quand les répétitions sont achevées. Les Italiens profonds en Musique nous portent leur science aux oreilles sans douceur aucune : les François ne se contentent pas d'ôter à la science la premiere rudesse qui sent le travail de la composition ; ils trouvent dans le secret de l'exécution, comme un charme pour notre

ame, & je ne ſai quoi de touchant qu'ils ſavent porter juſques au cœur.

J'oublois à vous parler des Machines ; tant il eſt facile d'oublier les choſes qu'on voudroit qui fuſſent retranchées. Les Machines pourront ſatisfaire la curioſité des gens ingénieux pour des inventions de Mathématiques ; mais elles ne plairont guére au Théatre à des perſonnes de bon goût. Plus elles ſurprennent, plus elles divertiſſent l'eſprit de ſon attention au diſcours ; & plus elles ſont admirables, & moins l'impreſſion de ce merveilleux laiſſe à l'ame de tendreſſe & du ſentiment exquis dont elle a beſoin pour être touchée du charme de la Muſique. Les Anciens ne ſe ſervoient de machines que dans la néceſſité de faire venir quelque Dieu ; encore les Poëtes étoient-ils trouvés ridicules preſque toujours, de s'être laiſſé réduire à cette néceſſité-là. Si l'on veut faire de la dépenſe, qu'on la faſſe pour les belles décorations, dont l'uſage eſt plus naturel & plus agréable que n'eſt celui des Machines. L'Antiquité qui expoſoit des Dieux à ſes portes, & juſques à ſes foyers ; cet Antiquité, dis-je, toute vaine & crédule qu'elle étoit, n'en expoſa néanmoins que fort rarement ſur le Théatre. Après que la créance en a été perdue, les Italiens ont rétabli en leurs Opera des Dieux éteints dans le monde, & n'ont pas craint

d'occuper les hommes de ces vanités ridicules, pourvû qu'ils donnassent à leurs Piéces un plus grand éclat par l'introduction de cet éblouissant & faux merveilleux. Ces divinités de Théatre ont abusé assez long-temps l'Italie. Détrompée heureusement à la fin, on la voit renoncer à ces mêmes Dieux qu'elle avoit rappellés, & revenir à des choses qui n'ont pas véritablement la derniére justesse; mais qui sont moins fabuleuses, & que le bon sens avec un peu d'indulgence ne rejette pas.

Il nous est arrivé au sujet des Dieux & des Machines, ce qui arrive presque toujours aux Allemans sur nos modes. Nous venons de prendre ce que les Italiens abandonnent; & comme si nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'invention, nous poussons jusques à l'excès un usage, qu'ils avoient introduit mal-à-propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenue. En effet, nous couvrons la terre de Divinités, & les faisons danser par troupes, au lieu qu'ils les faisoient descendre avec quelque sorte de ménagement aux occasions les plus importantes. Comme l'Arioste avoit outré le merveilleux des Poëmes par le fabuleux incroyable, nous outrons le fabuleux par un assemblage confus de Dieux, de Bergers, de Héros, d'Enchanteurs, de Fantômes, de Furies, de Démons. J'admire Lulli aussi bien pour la direction

des

des Danſes, qu'en ce qui touche les voix & les inſtrumens : mais la conſtitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon-goût du vraiſemblable & du merveilleux.

Cependant ont court hazard de ſe décrier par ce bon goût, ſi on oſe le faire paroître ; & je conſeille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de ſe faire à eux-mêmes un ſecret de leurs lumiéres. Pour moi qui ai paſſé l'âge & le temps de me ſignaler dans le monde par l'eſprit des modes, & par le mérite des fantaiſies, je me réſous de prendre le parti du bon ſens, tout abandonné qu'il eſt, & de ſuivre la raiſon dans ſa diſgrace, avec autant d'attachement, que ſi elle avoit encore ſa premiere conſidération. Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on eſt pour l'Opera, c'eſt qu'il va ruiner la Tragédie, qui eſt la plus belle choſe que nous ayons, la plus propre à élever l'ame, & la plus capable de former l'eſprit.

Concluons après un ſi long diſcours, que la conſtitution de nos Opera ne ſauroit être guére plus défectueuſe. Mais il faut avouer en même temps, que perſonne ne travaillera ſi bien que Lulli ſur un ſujet mal conçu ; & qu'il eſt difficile de faire mieux que Quinault, en ce qu'on exige de lui.

LES
OPERA,
COMEDIE.

ACTEURS.

Monsieur CRISARD, *Conseiller au Présidial de Lyon.*

Madame CRISARD *sa Femme.*

MADEMOISELLE CRISOTINE *leur Fille, devenue folle par la lecture des Opera.*

TIRSOLET, *jeune homme de Lyon, devenu fou par les Opera, comme elle.*

M. DE MONTIFAS, *Baron de Pourgeolette, cousin de Madame Crisard.*

M. GUILLAUT, *Médecin célèbre à Lyon, & homme d'esprit.*

M. MILLAUT, *Théologal de Lyon.*

PERRETTE, *Gouvernante de la Maison de M. Crisard.*

GILOTIN, *vieux Valet de M. de Montifas.*

La Scéne est à Lyon, dans la Maison de M. Crisard.

T. III. P. 269.



LES OPERA
Comédie.

LES OPERA, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

M. CRISARD.

HOLA, ho! Perrete?

PERRETTE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

M. CRISARD.

Prenez ma robe; nettoyez-la, pliez-la, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera jusqu'après les fêtes.

PERRETTE.

— Voilà une robe qui nous donne bien plus de peine que de profit. Donnez-la cette belle robe, que je la mette sous la clef.

M. CRISARD.

Perrette, Perrette, parlez mieux d'un vêtement, qui fait la décence de ma personne, & qui se peut dire une marque auguste de ma profession. Vous parlez contre vous-même. Notre robe n'est pas si peu de chose; qu'elle ne fasse tomber quelque distinction sur ceux qui nous servent. Vous êtes regardée d'un autre œil dans Lyon, qu'on ne regarde les servantes des Marchands, Perrette.

PERRETTE.

Monsieur Crisard, mon Maître, c'est une belle chose que d'être Juge: mais ma tante Jaqueline gagnoit plus d'argent en huit jours avec votre pere Monsieur Tourteau, gros & riche Marchand de Lyon, que je n'en gagne en six mois avec son fils, Monsieur Crisard le Conseiller. On ne sait ce que c'est que d'Etrênes chez vous: il n'y a point de Procès à Lyon.

M. CRISARD.

Si tu avois été au Palais ce matin, tu changerois bien d'avis, Perrette. Il ne s'est jamais vuidé une si belle affaire, que celle que j'ai emportée. L'honneur n'en est dû qu'à moi;

& j'espére que les étrênes iront mieux. Une gloire si grande ne doit pas être célée à la famille. Appelle Madame Crisard, que je lui conte comment cela s'est passé.

SCENE II.

PERRETTE, Me. CRISARD.

PERRETTE *sortant rencontre sa Maîtresse.*

MAdame, Monsieur est revenu du Palais avec une face toute joyeuse : il desire de vous parler, & c'est sans doute pour vous faire part de son contentement.

Me. CRISARD.

Où est-il, Perrette ?

PERRETTE.

A la salle.

Me. CRISARD.

Allons le trouver.

SCENE III.

M. CRISARD, Me. CRISARD, PERRETTE.

M. CRISARD.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

Me. CRISARD.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

M. CRISARD.

Je m'étonne que je sois sorti du Palais de si bonne heure. L'affaire que nous avions pouvoit bien nous y retenir jusques au soir. Comme les chagrins qu'on trouve au Palais se répandent bien souvent sur la famille, les satisfactions qu'on y reçoit doivent être aussi communiquées. Qu'on appelle Crisotine, je veux faire part de ma gloire à toute ma maison.

PERRETTE.

Bonne-foi, Crisotine a bien d'autres choses en tête, que vos affaires du Palais. Vous pouvez les conter sans elle dès qu'il vous plaira.

Me.

Me. CRISARD.

Ce ne ſont pas des choſes qui conviennent trop à ſon âge : mais il me ſemble pourtant que Criſotine eſt aſſez avancée, & qu'elle a l'eſprit aſſez mûr.

PERRETTE.

Dieu veuille que le corps ne le ſoit pas plus que l'eſprit. Il y a un certain Monſieur Tirſolet, l'un de nos Penons de Bellecour, qui pourroit bien la trouver plus mure que vous ne penſez.

M. CRISARD.

N'eſt-ce pas ce jeune homme qui lui faiſoit lire les Aſtrées, & ne l'entretenoit jamais que de la riviere de Lignon ? Cela eſt dangereux pour les jeunes eſprits ; & je t'avouerai, ma Toute, que ces entretiens-là m'ont donné beaucoup d'appréhenſion. Je craignois qu'il ne lui mît dans la tête la fantaiſie d'être Bergere, & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de Forêts.

Me. CRISARD.

Ah ! Monſieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de votre fille : il n'y en eût jamais une ſi bien née.

PERRETTE.

C'eſt-mon. Ma foi, vous vous y connoiſſez ! Je vous le redis pour la décharge de ma conſcience : Monſieur Tirſolet ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller en-

semble. Crisotine dit qu'elle est HERMIGEONE, & Tirsolet qu'il est CAMUS.

M. CRISARD.

C'est HERMIONE & CADMUS, Perrette.

PERRETTE.

HERMIGEONE, ou HERMIONE, c'est de quoi Perrette ne se soucie pas. Après cela, ils se font des adieux en chantant, & en pleurant, comme s'ils ne devoient jamais se revoir : mais je ne m'y connois point, ou il ne se quitteront pas si-tôt, à moins qu'on ne les sépare.

Me. CRISARD.

Prenez garde à ce que vous dites, Perrette. Crisotine aura eu quelque petite rudesse pour vous qui vous fait parler ainsi par vengeance. Quand j'étois auprès de ma tante de Montifas, mere de mon cousin le Baron de Pourgeolette, on m'avoit donné une servante de votre humeur, qui me brouilla avec ma tante, & faillit à me faire bien du tort ; parce que j'aimois la compagnie d'un jeune gentilhomme, qui me recherchoit en tout bien & en tout honneur ; mais secrettement, pour connoître un peu nos humeurs avant que de faire aucune déclaration.

PERRETTE.

Et comment avoit nom votre servante ; Madame ?

Me. CRISARD.

Elle avoit nom Susanne.

PERRETTE.

Ma foi, Madame, vous avez raison : Susanne ressembloit fort à Perrette : mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller Crisotine.

SCENE IV.

PERRETTE, CRISOTINE, M. CRISARD, Me. CRISARD.

PERRETTE.

Crisotine, Monsieur votre pere vous demande.

CRISOTINE *parle en Vers, & tous les Vers se chantent.*

Ah! que tu viens mal à propos.
Troubler mon innocent repos.

PERRETTE.

Il n'est pas temps de chanter; je vous dis qu'on vous demande.

CRISOTINE.

Je m'en irai seulette;
Cherche qui te suivra;
Es tu bien satisfaite,
Inhumaine Perrette,
De m'avoir fait quitter les airs de l'Opera?

PERRETTE.

Monsieur, je n'y entens plus rien. Votre fille ne parle, & ne répond qu'en chantant. Elle est folle, ou pour le moins elle se moque de vous & de moi.

CRISOTINE *parle à son pere & à sa mere.*

Je viens en fille obéïssante
Recevoir vos commandemens,
Et me plaindre d'une servante
Qui m'interrompt à tous momens;
Et ne souffre pas que je chante
D'Hermione & Cadmus les tendres sentimens.

M. CRISARD.

Crisotine, je suis bien fâché de voir que Perrette a tant de raison contre vous: j'avois craint l'extravagance des Romans, & des Bergeries; nous tombons dans celle des Opera, où je ne m'attendois pas. Le mal n'est pas encore si grand, qu'il ne se puisse guérir: parlez comme les autres, Crisotine, ou je donnerai tel Arrêt contre les Opera, qu'il n'en sera jamais parlé dans le ressort de ma Jurisdiction.

CRISOTINE.

A quelle injuste violence
Se porteroit votre courroux!
Pere, Baptiste, Opera, ma naissance;

Me faudra-t'il décider entre vous?

M. CRISARD.

Comment, miſérable! Vous étes partagée entre Baptiſte & votre pere! Quel déréglement d'eſprit! Quelle corruption de mœurs! Vous aviez raiſon, Madame Criſard, de vouloir juſtifier votre fille.

CRISOTINE.

O douce mere!
Rigoureux pere!
Cadmus! pauvre Cadmus!
Je ne vous verrai plus.

M. CRISARD.

Il n'y a qu'un mot, Criſotine: ou vous ne chanterez plus, ou vous ſortirez de ma maiſon.

CRISOTINE.

Je vous ſuivrai, Cadmus; je veux vous ſuivre,
Alceſte;
Théſée eſt en péril, on ne le quitte pas:
De vos Héros, Lulli, je ſuivrai tout le reſte;

Me. CRISARD.

Voulez-vous aller contre le commandement de votre Pere? A quoi ſongez-vous?

CRISOTINE.

Je ne les ſuivrai point, vous arrêtez mes pas;

Me. GRISARD.

C'eſt déja là un commencement de raiſon; Tou-tou.

M. CRISARD.

C'en eſt un commencement, mais bien foible. Dieu veuille qu'il ſoit ſuivi.

Me. CRISARD.

Ma fille, obéiſſez, & ne chantez plus.

CRISOTINE.

Je le ferai, ſi je puis..............

Il ſeroit plus doux de ſe taire,

Que parler comme le Vulgaire.

M. CRISARD.

Criſotine, encore ?

CRISOTINE.

Je ne chanterai plus, & vous plaît-il de m'entendre ?

Me. CRISARD.

Nous ne manquerons pas d'attention. Parlez.

CRISOTINE.

Vous m'avez toujours élevée dans des maniéres ſi éloignées de celles des Bourgeois, que vous ne devez pas trouver étrange, que je ſuive le plûtôt qu'il m'eſt poſſible celles de la Cour. Je vous apprens, mon pere, que depuis le dernier Opera, il n'y a pas un homme de condition qui parle autrement qu'en chantant. Quand on ſe rencontre le matin ce

feroit une incivilité groffiére que de ne fe pas faluer avec du Chant :

Comment, Monfieur, vous portez-vous ?

on répond,

Je me porte à votre fervice.

Si on fait une partie pour l'après-dîné :

Après-dîné, que ferons-nous ?

on peut répondre,

Allons voir la belle Clarice.

& cela fe chante naturellement, comme on fait à l'Opera quand on s'entrétient de chofes indifférentes. Si on donne une commiffion à un Valet, on ne manque pas de la mettre en chant, auffi bien que le falut. Par exemple, on appelle des *Valets* :

Hola, ho ! La Pierre, Picard :
Ho ! La Verdure, La Montagne :
Que quelqu'un aille de ma part
Trouver mon frere à la campagne,
Pour favoir s'il fait le deffein
De venir en ville demain.

Les difcours les plus ordinaires fe chantent à peu près ainfi, & l'on ne fait plus ce que c'eft, parmi les honnêtes gens, de parler autrement qu'en Mufique.

M. CRISARD.

Les gens de qualité chantent-ils, quand ils sont avec les Dames ?

CRISOTINE.

S'ils chantent ! s'ils chantent ! c'est dommage qu'un homme du monde voulût entretenir une compagnie avec la pure & simple parole, comme on faisoit autrefois : on le traiteroit bien d'homme du vieux temps. Les laquais se moqueroient de lui.

M. CRISARD.

Et dans la Ville ?

CRISOTINE.

Je vous dirai. Tous les gens un peu considérables font comme les gens de la Cour. Il n'y a plus qu'à la rue Saint-Denis, à la rue Saint-Honoré, & sur le pont Notre-Dame, où la vieille coutume se pratique encore : l'on y vend & l'on y achete sans chanter. Chez Gautier, à l'Orangerie, chez tous les Marchands qui fournissent les Dames d'étoffes, de galanteries, de bijoux, tout se chante : & si les Marchands qui suivent la Cour ne chantoient pas, on confisqueroit leurs marchandises. On dit qu'il y a un grand ordre pour cela. On ne fait plus de Prevôt des Marchands, qui ne sache la Musique, & que Monsieur Lulli n'éxamine, pour voir s'il est capable de connoître & de faire observer les Régles du chant.

Me. CRISARD.

Eh! bien, Toutou, n'avois-je pas raison de n'être pas si fort en colere contre votre fille? Si cela est, comme je n'en doute point, n'est-elle pas bien fondée?

M. CRISARD.

Si cela est vrai, je suis au désepoir d'avoir été prévenu par ma fille; car j'ai toujours été curieux des belles Modes de la Cour. Il y a dix-huit ans que je porte la robe, & que je m'habille dans toute la décence que peut demander ma profession: mais auparavant, qui avoit les Modes à Lion plutôt que moi? Est-ce que je n'ai pas été le premier à porter les Chausses à la Candale? Tant qu'on a porté des Canons, qui a poussé plus loin la décoration de la jambe? Au lieu de Chausses à la Candale, j'ai présentement des Paragrafes dans la tête, & je referois le CODE & le DIGESTE, s'ils étoient brûlés. Concluez de tout cela, Crisotine, que si on parle à la Cour comme à l'Opera, je serai le premier à en introduire l'usage dans notre Chambre. J'aurai bientôt appris assez de Musique pour cela. Mais si vous vous êtes trompée, il faut quitter votre entêtement, & ne pas entretenir une folie qui vous rendroit ridicule à tout le monde. Voilà une affaire vuidée; un peu d'attention; écoutez celle que j'ai emportée glorieusement ce matin. Connoissez-

vous Monſieur Guillaut, notre Medecin célébre ?

Me. CRISARD.

Je ne connois autre.

M. CRISARD.

Et Monſieur Millaut, notre Théologal ?

Me. CRISARD.

Autant que Monſieur Guillaut.

M. CRISARD.

Il y a environ ſix mois que Monſieur Guillaut tomba dangereuſement malade, & à telle extrémité qu'il envoya querir Monſieur le Théologal ſon bon ami, pour prendre congé de ce monde entre ſes mains, & ſe préparer à l'autre. Monſieur Millaut arrivé, lui tint ce petit diſcours : *J'ai toujours compté ſur mes amis, pour le commerce de cette vie, & je ſuis bien fâché de vous voir en état de me faire prendre d'autres meſures : mais il faut ſervir ſes amis en toutes choſes. En quelle aſſiette eſt votre ame preſentement, Monſieur Guillaut, mon ami ?* » En aſſez bonne, *répon-* » *dit Guillaut*, ſi elle n'étoit pas inquiétée » d'une choſe qui trouble un peu ſon repos : » c'eſt, Monſieur le Théologal, d'avoir abu- » ſé le peuple trente ans durant, dans la pro- » feſſion & l'exercice d'une ſcience où je ne » croyois point » *Scrupule d'un homme affoibli par la maladie*, reprit le Théologal : *chacun fait ſon métier, & n'en répond pas. Je ſuis*

Théologal, il y a vingt ans, & ne suis pas plus assuré de ma Théologie, que vous de votre Médecine ; cependant je n'en ai pas le moindre scrupule ; car comme j'ai dit, chacun fait sa Profession. La chose fut sue de quelques particuliers, qui la donnerent bientôt au public ; & là-dessus on a formé une accusation grave & importante contre ces Messieurs. C'est ce qui nous a occupés tout le matin.

Me. CRISARD.

Je ne doute point que vous n'ayez fait ce que vous avez pû pour les servir, car ils ont toujours été de vos amis.

PERRETTE.

Jusques-là, Monsieur, je ne voi rien qui puisse rendre mes étrênes meilleures.

M. CRISARD.

Attendez, Perrette, tout ira mieux.

CRISOTINE.

Respect, cruel respect, qui faites mon silence,
Quand je dois par mon chant animer des Amours ?
Pourquoi m'imposez-vous la dure obéïssance,
De ne chanter jamais, & d'écouter toujours ?

M. CRISARD.

Quoi ! vous chantez encore ? & dans le temps que je vous conte la plus glorieuse action de ma vie.

Me. CRISARD.

Elle ne chantera plus, Monsieur. Pour

l'amour de Dieu, n'y prenez pas garde, & achevez.

M. CRISARD.

Le Conseiller Patras, homme de grand esprit, & mon concurrent ordinaire en toutes choses ; le Conseiller Patras étoit fort contraire à mes amis ; & je ne craindrai pas d'avouer ici, que j'ai été assez incommodé de ses raisons : mais j'ai cité tant de Loix & de Coutûmes, qu'il ne savoit que faire de son esprit, pour être accablé de la multitude de mes allégations. Néanmoins, l'assemblée demeuroit encore suspendue entre la force de ses raisons & le poids de mes autorités, quand je me suis rendu maître des affections par un discours pathétique, sur le sujet de M. Millaut.

» Quoi donc, Messieurs, ai-je dit, ferons-» nous l'injustice & la violence à Monsieur » Millaut, notre concitoyen & notre Théo-» logal, de le tirer d'une possession où sont » ses pareils depuis quatre mille années ? Que » nous a-t-il fait pour le rendre de pire con-» dition que n'ont été ceux de son métier » chez tous les peuples ? Les Prêtres de » Delphes étoient fourbes, & n'en étoient » pas moins honorés de tout le monde. Les » Sacrificateurs avoient les mêmes fourbe-» ries chez les Grecs, & on avoit pour eux » la même vénération, Les Pontifes, les

» Aruſpices, les Augures ont abuſé les Ro-
» mains, & les Romains les ont reſpectés.
» La plûpart des Rabins ont eu les mêmes
» talens chez les Juifs, en vertu de quoi ils
» ont joui de ſemblables avantages. Et notre
» compatriote, Monſieur Millaut, qui pen-
» ſoit vivre ſous la douce & paiſible autorité
» de ſon caractére, avec un plein droit de
» faire ce qu'ont fait tant d'autre ; & Mon-
» ſieur Millaut, notre ſavant & illuſtre Théo-
» logal, ſe verra perdu ; & par qui, Meſ-
» ſieurs ? par ſes concitoyens, & par ſes amis.
» *O tempora ! O mores !* C'eſt donc là, grand
» Théologal, la récompenſe de vos travaux !
» c'eſt donc là le fruit de vos veilles !

Me. CRISARD.

Monſieur Criſard, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'affaire ; quel Juge auroit pû tenir contre vous ?

PERRETTE.

Bonne foi, cela étoit beau ! Je commence à mieux eſpérer de mes étrênes.

M. CRISARD.

Ce n'eſt pas encore tout : voici un trait de l'ancienne Eloquence, qui fit les derniéres impreſſions.

Me. CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monſieur Criſard ?

M. CRISARD.

Je me ſuis adreſſé aux murailles de nos

Ecoles, & aux Chaires de nos Eglises, pour les faire parler en faveur de Monsieur Millaut.

PERRETTE.

Il fait bon vivre, on apprend toujours quelque chose. Je croyois que les Prédicateurs parloient toujours dans les Chaires, & je n'aurois jamais crû que les Chaires eussent parlé pour les Prédicateurs.

M. CRISARD.

C'est une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez comment je m'en suis servi, & comprenez-en la force.

PERRETTE.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les murailles.

Me. CRISARD.

Perrette n'entend pas ce que c'est que d'une Eloquence: mais poursuivez, Monsieur, je vous prie.

M. CRISARD.

» Prenez des langues, Murailles des Ecoles
» où Monsieur le Théologal a enseigné si sa-
» vamment & si utilement; prenez des voix,
» Chaires où il a monté pour faire entendre la
» sienne avec l'admiration de ses auditeurs:
» paroissez, paroissez devant ses Juges, ins-
» pirées de son esprit, & apportez, pour sa
» défense, les raisons que vous lui avez oüi
» donner pour notre instruction! Quelque

» ſourdes que vous ſoyez, il ſe ſera fait entendre ; quelque inſenſibles qu'on vous » croye, il aura ſû vous animer. Il peut bien » être, Meſſieurs, il peut bien être, que » Monſieur Millaut ſera damné parce qu'il » croit : mais c'eſt ſon affaire, & non pas la » nôtre. Il nous ſauve, Meſſieurs, par ce » qu'il enſeigne, & par ce qu'il prêche ; » voilà le vrai mérite d'un Théologal : il fait » ſa damnation & notre ſalut, nous avons » ſujet d'être contens. Pour Monſieur Guil- » laut le Médecin, je ne prendrai pas la pei- » ne de le juſtifier. La Médecine eſt une » ſcience de conjectures, où le Médecin » peut bien ne croire pas trop lui-même ; » & Mayerne ce grand Médecin, diſoit ex- » traordinairement, *que la Forfanterie étoit* » *la plus ſûre Partie de la Médecine.* Là, toute l'aſſemblée ſe tourna de mon côté, & l'on vit Patras, le grand Patras, donner du nez en terre avec ſes raiſons. Ainſi, ma Toute, j'ai conſervé glorieuſement un Médecin qui ne croit pas à la Médecine : & un Théologal qui ne croit pas davantage à la Théologie.

CRISOTINE.

Ah ! mon Pere, que n'aviez-vous lû la Comédie de PSYCHE', ou l'Opéra de CADMUS : vous euſſiez bien envoyé paître Monſieur Millaut avec ſa Théologie, pour ré-

tablir les Sacrificateurs. O la belle & dévote chose qu'un Sacrifice d'Apollon, ou de Mars!

O Dieux, ô Dieux! quand est-ce qu'on verra Votre culte par tout, ainsi qu'à l'Opera.

M. CRISARD.

Vous n'êtes pas seulement folle, ma fille, vous êtes idolâtre.

CRISOTINE.

Je serai tout ce qu'il vous plaira, mon Pere, mais je sai bien que vous seriez pour les Dieux aussi bien que moi, si vous aviez lû tous les Opera de Baptiste.

M. CRISARD.

Allez à votre chambre, insensée que vous êtes: Perrette, ne l'abandonnez pas.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. CRISARD, Me. CRISARD

M. CRISARD

C'EN est fait, ma femme, votre fille est perdue ; & sa perte, votre indulgence l'a causée !

Me. CRISARD.

Ah ! Monsieur ; n'ai-je pas assez d'affliction du malheur de ma fille, sans que vous m'accusiez d'en être la cause.

M. CRISARD.

Et qui en accuserai-je donc ? Perrette ? Perrette, qui nous a si bien avertis de toutes les folies où elle étoit prête de tomber ?

Me. CRISARD.

La contradiction de Perrette à ses jeunes fantaisies, n'a fait autre chose que de l'y faire opiniâtrer davantage.

M. CRISARD.

Je vous prie, n'accusons pas les innocens.

Me. CRISARD.

A votre compte, je suis la seule coupable.

M. CRISARD.

Mon compte eſt bon, ma femme, & trop bon.

Me. CRISARD.

Que pouvez-vous me reprocher ? qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre fille dans l'état où elle eſt ?

M. CRISARD.

Qu'avez-vous fait ! Et qui a rien fait que vous ? N'eſt-ce pas vous qui lui avez fourni tous ces romans, & ces autres livres d'amourettes ? N'eſt-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergére, avec ce beau Penon de Tirſolet ? Parbleu, vous m'avez fait plus de dépenſe en houlettes, que ne valent mes gages de Conſeiller. On n'a pas repréſenté un Opera dans Paris, que vous n'ayez fait venir ; & je ſuis trompé, ou le dernier eſt venu par la poſte. Je le devine au compte de mon argent, ce que je ne dis pas pour vous le reprocher : mais enfin, ma femme, toutes ces dépenſes-là ont abouti à rendre ma fille folle.

Me. CRISARD.

Oh ! bien, il faut qu'elle paye ſa folie : quoique je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller notre bien à d'autres, qu'à nos enfans, je conſentirai qu'elle ſoit Religieuſe.

M. CRISARD.

Je hais les Collatéraux plus que perſonne.

Ce ſont des héritiers, que la nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous ſommes pas faits. Dieu ſait le plaiſir que j'aurois à me choiſir un Gendre : ce ſeroit une eſpéce d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais en l'état qu'eſt ma fille, on ne ſauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Couvent !

Me. CRISARD.

Qui peut empêcher qu'elle ne ſoit dans un Couvent ? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on ſe battra dans les Religions, à qui l'aura.

M. CRISARD.

Et Criſotine ſe battra pour n'y aller pas. Il faut autre choſe qu'un Crucifix pour époux à Criſotine. Voyez-vous, ma femme, tous ces Opera-là aboutiſſent à donner une grande envie d'operer.

Me. CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *operer* : mais jamais fille qui ait appartenu à la race des Montifas au dixiéme degré, n'a eu de penchant à de telles opérations. Ah ! Monſieur, cela eſt trop déſobligeant. Je ſouffre que vous ſupportiez Perrette contre votre fille, & contre moi : mais en ce qui regarde l'honneur, je ne ſouffre de perſonne, non plus d'un mari, que d'un autre.

M. CRISARD.

Je demande pardon à la race des Montſ-ſas, & revenons à nos Couvens. Croyez-vous qu'il y ait un Couvent au monde qui reçoive Criſotine; ou qui ne la mette dehors, ſi elle y eſt reçue? Quand les Religieuſes chanteront Matines, elle chantera l'Opera; quand elles prieront la Vierge, elle invoquera Vénus; & quand le Chapelain dira la Meſſe pour les bonnes Sœurs, elle ne parlera que de la beauté des Sacrifices. On la mettra dehors, ma femme, on la mettra dehors; & nous ſerons obligés de la reprendre, auſſi folle au ſortir du Monaſtére, qu'elle peut l'être aujourd'hui dans ſa maiſon. Mais appellons Perrette, & ſachons d'elle en quel état eſt Criſotine.

Me. CRISARD.

C'eſt la moindre curioſité qu'on puiſſe avoir.

M. CRISARD.

Perrette, vien-ça, vien un peu diſcourir avec nous.

SCENE II.

M. CRISARD, Me. CRISARD, PERRETTE.

M. CRISARD.

EN quel état as-tu laiſſé notre petite Payenne?

PERRETTE.

Elle ne fut jamais ſi aiſe en ſa vie.

Me. CRISARD.

Je me doutois bien que ſes imaginations ne dureroient pas long-temps.

PERRETTE.

Bonne-foi, elle ſeroit bien fâchée de ne les avoir plus. Elle y prend trop de plaiſir. Je viens de la laiſſer avec une douzaine de Dieux, qui danſent comme des perdus; & ce n'eſt pas tout: il y en a d'autres qui deſcendent; il y en a qui montent: il y en a à droite, & à gauche, devant, derriére; tout en eſt plein. Je lui ai dit nettement: *Mademoiſelle, je ne ſai comment cela ſe fait; car notre Curé au Sermon, & ſon Vicaire au Catechiſme, nous ont toujours dit qu'il n'y en avoit qu'un.* » Ils » avoient raiſon autrefois, Perrette, *m'a-t'elle* » *répondu:* mais depuis les Opera, les choſes

» ont bien changé. Je ne puis pas t'en dire » davantage ; aussi-bien cela te passe : nettoye la robe de ton maître, c'est assez pour » toi.

M. CRISARD.

Ma femme, il n'y a pas de temps à perdre : il faut déclarer la folie de notre fille.

Me. CRISARD.

Ah ! Monsieur, vous voulez vous défaire de votre fille & de votre femme en même temps. J'aime autant mourir, que de voir déclarer ma fille folle.

M. CRISARD.

Et moi, je ne veux pas me perdre. Après avoir sauvé le Théologal, accusé de ne croire pas trop en Dieu, je me ferois une bonne affaire de garder dans ma maison une fille qui en croit cent. J'ai du bien, des envieux, & des ennemis, je dois prendre garde à moi. Ma fille est folle, & parbieu on la connoîtra pour folle : cela me garantira de tout.

Me. CRISARD.

Hélas ! je pensois la marier avec le Baron de Montifas, qui est noble comme le Roi, & vaillant comme son épée : s'il vient à savoir sa folie, il n'en voudra pas. Au nom de Dieu, mon Tou-tou, différe la chose pour quelques jours : je connois la cervelle de ma fille ; elle ne peut pas être affligée long-temps.

M. CRISARD.

Nous sommes bien au temps des Tou-tou! Voici une affaire où il y va de notre perte : songeons à y remédier. Perrette, tu as du sens, di-moi ce que je dois faire en cette occasion ?

PERRETTE.

Moi, Monsieur ? Je la ferois traiter par quelque bon Médecin ; car peut-être que sa cervelle n'a qu'une contusion qui se peut guérir. Si les remédes n'y font rien, ma foi je ne marchanderois pas à déclarer sa folie : mais je voudrois avoir essayé la voie du Médecin auparavant.

M. CRISARD.

Je suivrai ton avis, & sui le mien : va voir ce que fait Crisotine ; si elle s'endort, ou si elle passe dans sa garde-robe, enleve promtement tous les Opera qu'elle peut avoir dans sa chambre. Ils ont causé la maladie, & je crains qu'il ne l'entretiennent, tant qu'elle les aura. Apporte tout ; c'est par-là qu'il faut commencer : mais n'est-ce pas-là Monsieur Guillaut, mon bon ami ? C'est lui-même ; il ne pouvoit pas venir plus à propos. Il est homme d'esprit, & fort capable de me servir dans l'affaire de ma fille.

SCENE III.

M. GUILLAUT, M. CRISARD;

M. Guillaut.

MOnsieur, je suis venu vous remercier très-humblement du service que vous m'avez rendu. Mon innocence pourroit me le faire appeller justice : mais je le reçois comme une grace, & veux bien devoir plus à mon ami qu'à mon Juge.

M. Crisard.

Je vous ai défendu de la persécution par justice; & un sentiment d'amitié m'a donné de la chaleur pour la défense; mais, Monsieur ; je vous demande un service, à mon tour. J'ai besoin de vous dans votre profession, comme vous avez eu besoin de moi dans la mienne.

M. Guillaut.

Vous n'avez qu'à ordonner. Mon art n'est pas infaillible, & vous l'avez sû très-bien remarquer en ma faveur : on ne laisse pas néanmoins d'y trouver quelquefois de grands secours. Je souhaite que vous, ni les vôtres n'en ayez jamais besoin : s'il arrivoit pourtant que vous eussiez affaire de notre métier,

Il n'y en a point, Monsieur, qui employât ses soins avec tant de zéle, que j'employerois les miens pour vous servir.

M. CRISARD.

Ce n'est pas moi qui en ai besoin, Monsieur Guillaut; je me porte, Dieu merci, fort bien : mais, pour ne vous pas tenir davantage en suspens, ma fille Crisotine que vous connoissez, ce gentil esprit, cette douce Musicienne; je le tranche tout net, ma fille est folle.

M. GUILLAUT.

C'est quelque petite altération d'esprit, causée par une insomnie.

M. CRISARD.

Point du tout.

M. GUILLAUT.

Par quelque vapeur.

M. CRISARD.

Encore moins.

M. GUILLAUT.

Par quelque passion honnête, mais trop forte.

M. CRISARD.

Rien de tout cela. Elle est folle, de la plus étrange folie que l'on puisse imaginer.

M. GUILLAUT.

N'est-ce point quelque folie qui lui soit venue de la lecture des Romans? Les Ro-

mans gâtent assez souvent l'esprit des jeunes personnes.

M. Crisard.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y eussent quelque part, mais c'est la moindre. Les Opera, Monsieur Guillaut, lui ont tourné la cervelle. Ce Chant, ces Danses, ces Machines, ces Dragons, ces Héros, ces Dieux, ces Démons, l'ont démontée: sa pauvre tête n'a pû résister à tant de chiméres à la fois. Elle ne vous saluera qu'en chantant; & je pense qu'elle aimeroit mieux se laisser mourir de faim & de soif, que de demander à manger & à boire sans Musique. Elle dit une chose que je ne croi pas trop: (comme c'est une affaire de fait, je veux m'en informer au premier qui viendra de Paris:) c'est, qu'il n'y a pas un homme de condition à la Cour, qui ne chante en parlant, comme on fait à l'Opera. Qu'en pensez-vous, Monsieur Guillaut?

M. Guillaut.

Je revins de Paris environ trois semaines avant que de tomber malade, & c'étoit, s'il m'en souvient, quatre mois après la premiere représentation de l'Opera. En ce temps-là on parloit encore à la Cour de la maniére accoûtumée. J'étois souvent chez Monsieur le Maréchal de Villeroi notre Gouverneur: j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, & de le voir

jouer souvent au Piquet: mais en toutes choses il s'expliquoit très-nettement, comme ses peres ; sans Chant, ni Musique. Je vous dirai bien que les femmes & les jeunes gens savent les Opera par cœur ; & il n'y a presque pas une maison où l'on n'en chante des Scénes entiéres. On ne parloit d'autre chose que de CADMUS, d'ALCESTE, de THESÉ'E, d'ATYS. On demandoit souvent un *Roi de Scyros*, dont j'étois bien ennuyé. Il y avoit aussi un certain *Lycas peu discret*, qui m'importunoit souvent: *Atys est trop heureux*, & *les bienheureux Phrygiens*, me mettoient au désespoir. Cela n'alloit pas plus avant ; & selon mon goût, c'en étoit bien assez. Ce qui est arrivé depuis, je ne le sai pas.

M. CRISARD.

Ma fille diroit-elle bien vrai ?

M. GUILLAUT.

Je ne voudrois pas jurer le contraire. Quand on trouve bon au Théatre, qu'un Maître parle à son Valet en chantant, on n'est pas trop éloigné de parler aux siens de même à son logis : mais il est temps de savoir ce que fait notre malade. Appellez votre servante. La voilà : & d'où vient-elle avec ce paquet de Livres ?

M. CRISARD.

Elle vient de la chambre de Crisotine ; & tous ces Livres que vous voyez, sont ses Opera, que je lui ai fait enlever.

M. GUILLAUT.

Vous avez ſagement fait de lui ôter ce qui a cauſé ſa maladie.

SCENE IV.

M. CRISARD, M. GUILLAUT, PERRETTE.

M. CRISARD.

PErrette, que fait Criſotine ?

PERRETTE.

Elle dort du meilleur ſomme du monde. Penſez-vous que j'euſſe pû emporter ſes Livres, ſi elle ne ſe fût pas endormie ? On lui eût plûtôt arraché l'ame, que ſes Opera. Je ne lui ai rien laiſſé, qu'un petit OFFICE DE LA VIERGE, qu'elle diſoit autrefois ; avant qu'elle eût l'entêtement de ſes Déeſſes, & de ſes Dieux.

M. GUILLAUT.

Elle dort de laſſitude, après quelque grand travail d'eſprit. La nature cherche à ſe remettre d'une telle agitation ; & c'eſt moins un véritable ſommeil, qu'un repos.

PERRETTE.

Ma foi, vous y étes, avec vos raiſons de

Médecine. Elle dort d'un sommeil qu'elle a trouvé dans le dernier Opera. Apprenez-en les vers, Monsieur Guillaut, vous la ferez mieux dormir avec cela, qu'avec tout l'Opium des Apoticaires. Mais tenez, voilà ses Livres, faites-en ce que vous voudrez.

M. GUILLAUT.

Comme la folie de Mademoiselle votre fille approche fort de celle de DonQuichotte, Perrette a eu raison de faire la même chose des Opera, que firent la bonne Niéce, & la Servante, des Livres de Chevalerie; & en attendant que Mademoiselle se réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé & de maître Nicolas.

M. CRISARD.

J'ai toujours aimé la Musique: mais je ne m'y connois pas si bien que vous. Prononcez, Monsieur Guillaut; je suivrai vos jugemens.

M. GUILLAUT.

Je suis fou des Vers, de la Musique; & je vais tous les ans à Paris, autant pour voir ce qu'on fait sur les Théatres, que pour apprendre ce qu'on dit aux Ecoles de Médecine. Mais revenons à nos Opera.

M. CRISARD.

Ouvrons ce petit, qui est le premier en ordre. C'est l'OPERA D'ISSY, fait par Cambert (1).

(1) On trouvera une Histoire abregée des Opera François, dans la VIE *de Saint-Evremond*, sur l'année 1678.

M. GUILLAUT.

Ce fut comme un essai d'Opera qui eut l'agrément de la nouveauté: mais ce qu'il eut de meilleur encore, c'est qu'on y entendit des Concerts de Flûtes; ce que l'on n'avoit pas entendu sur aucun Théatre depuis les Grecs & les Romains.

M. CRISARD.

Celui-ci est POMONE, du même Cambert.

M. GUILLAUT.

POMONE, est le premier Opera François, qui ait paru sur le Théatre. La Poësie en étoit fort méchante, la Musique belle. Monsieur de Sourdeac en avoit fait les Machines. C'est assez dire, pour nous donner une grande idée de leur beauté: on voyoit les Machines avec surprise, les Danses avec plaisir; on entendoit le Chant avec agrément, les Paroles avec dégoût.

M. CRISARD.

En voici un autre, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

M. GUILLAUT.

Cet autre eut quelque chose de plus poli, & de plus galant. Les voix & les instrumens s'étoient déja mieux formés pour l'exécution. Le PROLOGUE étoit beau, & le TOMBEAU DE CLIMENE fut admiré.

M. CRISARD.

Celui-ci eſt écrit à la main. Liſez, Monſieur Guillaut.

M. GUILLAUT.

C'eſt l'ARIANE de Cambert, qui n'a pas été repréſentée : mais on en vit les répétitions. La Poëſie fut pareille à celle de POMONE, pour être du même Auteur, & la Muſique fut le chef-d'œuvre de Cambert. J'oſe dire que les *Plaintes d'Ariane*, & quelques autres endroits de la Piéce, ne cédent preſque en rien à ce que Baptiſte a fait de plus beau. Cambert a eu cet avantage dans ſes Opera, que le récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être compoſé avec plus de ſoin que les airs même, & varié avec le plus grand art du monde. A la vérité, Cambert n'entroit pas aſſez dans le ſens des Vers, & il manquoit ſouvent à la véritable expreſſion du chant, parce qu'il n'entendoit pas bien celle des paroles. Il aimoit les paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être aſſujetti à aucune expreſſion, & avoir la liberté de faire des airs purement à ſa fantaiſie : *Nanete*, *Brunete*, *Feuillage*, *Boccage*, *Bergere*, *Fougere*, *Oiſeaux* & *Ramaux*, touchoient particulierement ſon génie. S'il falloit tomber dans les paſſions, il en vouloit de ces violentes, qui ſe font ſentir à tout le monde. A moins que la paſſion ne fût extrême, il ne

s'en apercevoit pas. Les ſentimens tendres & délicats lui échappoient. L'ennui, la triſteſſe, la langueur, avoient quelque choſe de trop ſecret, & de trop délicat pour lui. Il ne connoiſſoit la douleur que par les cris, l'affliction que par les larmes : ce qu'il y a de douloureux & de plaintif ne lui étoit pas connu.

M. CRISARD.

Mais avec cela il ne laiſſoit pas d'être habile homme.

M. GUILLAUT.

Il avoit un des plus beaux génies du monde pour la Muſique ; le plus entendu & le plus naturel : il lui falloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de ſon génie. J'ajoûterai une inſtruction, qui pourra ſervir à tous les Savans en quelque matiére que ce puiſſe être ; c'eſt de rechercher le commerce des honnêtes gens de la Cour, autant que Cambert l'a évité. Le bon goût ſe forme avec eux : la Science peut s'acquerir avec les Savans de profeſſion ; le bon uſage de la Science ne s'acquiert que dans le monde.

M. CRISARD.

Voici tous les Opera de Baptiſte. CADMUS, ALCESTE, THESE'E, ATYS ; quel ſentiment en avez-vous ?

M. GUILLAUT.

Celui de toute la France ; qu'on n'en a

point vû qui approchent de leur beauté : je ſuis mon goût, comme les autres, ſur le ſujet de la préférence. Voici ce que j'en croi, ſans rien décider. On trouve de plus beaux morceaux dans CADMUS ; une beauté plus égale dans ALCESTE. Le rôle de Médée eſt merveilleux dans THESE'E : il y a quelques *Duo*, quelques airs dans la piéce fort ſinguliers. Les Habits, les Décorations, les Machines, les Danſes ſont admirables dans ATYS : la *Deſcente de Cybele* eſt un chef-d'œuvre : le ſommeil y régne avec tous les charmes d'un Enchanteur. Il y a quelques endroits de recitatif parfaitement beaux, & des Scénes entiéres d'une muſique fort galante & fort agréable. A tout prendre, ATYS a été trouvé le plus beau : mais c'eſt-là qu'on a commencé à connoître l'ennui que nous donne un chant continué trop long-temps.

M. CRISARD.

N'auroit-on pas eu raiſon de le connoître auſſi dans les autres Opera ?

M. GUILLAUT.

On auroit eu raiſon aſſûrément ; car entendre toujours chanter, eſt une choſe bien ennuyeuſe : mais dans le premier entêtement des François, les ſages oppoſeroient en vain leur raiſon à la chaleur de la fantaiſie. Quand l'entêtement diminue, la fantaiſie ne tient pas long-temps contre la raiſon ; & vous ver-

rez qu'au premier Opera, qui ſera repréſenté, la nature ſera mieux ſentir encore la langueur d'une continuelle muſique. On ne ſouffrira pas éternellement, que le véritable uſage de la parole ſoit anéanti ſur le Théatre. Nous nous laſſerons enfin, de tant de Divinités chantantes & danſantes : j'eſpére que nous les ſupplierons avec reſpect d'aller faire leur métier dans les Cieux, & de nous laiſſer faire le nôtre ſur la terre.

M. CRISARD.

Quand penſez-vous qu'on leur faſſe ce compliment-là ?

M. GUILLAUT.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il ſera permis aux gens éclairés de faire connoître la raiſon. Il faut avouer qu'on ne peut pas mieux faire, que fait Quinault ; ni ſi bien, que fait Baptiſte, ſur un ſi méchant ſujet : mais la conſtitution de nos Opera eſt tellement défectueuſe, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne ſoit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à Baptiſte de comparer les Opera de Veniſe aux ſiens. L'excellence de nos Symphonies & de nos Danſes, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs ? Je conviendrai avec les Italiens de la beauté de leur compoſition pour le chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable exécution : & quant à la muſique

des Inſtrumens, ils me permettront de ne pas admirer ce chef-d'œuvre de Science, qui trouve le ſecret ſur quatre Notes, d'ennuyer quatre heures les perſonnes de bon goût. Mais je ne m'aperçois pas que je m'arrête ici trop long-temps: j'ai d'autres malades à voir. Je reviendrai dans peu de temps pour voir Mademoiſelle votre fille.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISOTINE *pensant être Hermione ;*
TIRSOLET *s'imaginant être Cadmus,*
PERRETTE.

CRISOTINE *chante un Air que chante Hermione dans l'Opera de Cadmus.*

AMour, voi quels maux tu nous fais !
Où sont les biens que tu promets ?
N'as tu point pitié de nos peines ?
Tes rigueurs les plus inhumaines,
Seront-elles toujours pour les plus tendres cœurs ?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs (1) ?

TIRSOLET.

Mourir est toute mon envie.
Achevons un funeste sort :
C'est assez de bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

(1) Opera de CADMUS, *Act II. Sc. V.*

CRISOTINE.

Il faut vivre, Cadmus, quoi qu'on puisse endurer?
La derniére des tyrannies,
Est celle d'une mort, qui viendroit séparer
Deux volontés si bien unies.

TIRSOLET.

Beaux yeux, si je ne vous voi plus,
Le jour n'a point de biens qui ne soient superflus.

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conserve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les morts, *Hermione*, elle sera gardée.
Belle Hermione, *hélas! puis-je vivre sans vous?*
Nous nous étions flattés, que notre sort barbare;
Auroit épuisé son courroux.
Quelle rigueur, quand on sépare
Deux cœurs, prêts d'être unis par des liens si doux!
Belle Hermione, *hélas! puis-je vivre sans vous* (1)?

CRISOTINE.

Vivez, Cadmus..... Mais que viens-je d'entendre?
Vivez. Adieu. L'on pourroit nous surprendre.

PERRETTE *qui les a écoutés*, *les surprend*.

Ah! Madame l'Hermione, je vous y attrape; & vous voilà bien camus, Monsieur

(1) CADMUS, Act. V, Sc. I.

le Cadmus, de me voir ici. Vous aviez donc pris le temps que je n'y étois pas, pour venir faire des condoliances, & chanter tous vos *Hélas!* Finissez les Hermionages, Monsieur Tirsolet, & sortez promptement. Dehors, dehors; montrez-nous les épaules.

CRISOTINE.

Ah! Ah!

PERRETTE.

Diriez-vous pas des Comédies avec leurs *ha! ha!* Pardi, je pense être sur un Thiatre.

TIRSOLET *pensant être Cadmus*

Belle Hermione, il faut mourir.

CRISOTINE *pensant être Hermione.*

Mon cher Cadmus, il faut souffrir.

TIRSOLET.

Mes maux ont lassé ma constance.

CRISOTINE.

Tout céde à la persévérance.

TIRSOLET.

Mais que sert de persévérer,
Si ce n'est que pour endurer?

CRISOTINE.

Une mort qui finit nos peines,
En même temps finit nos chaines.

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble*.

Ah! vivons & souffrons si la fin de nos jours
Devient celle de nos amours.

PERRETTE.

Qu'on se sépare une fois pour toutes.

CRISOTINE

Séparons-nous, le Ciel l'ordonne
Adieu, Cadmus.

TIRSOLET.

Adieu, belle Hermione.

PERRETTE.

Dépêchez - vous, Tirsolet ; si Monsieur Crisard vous trouve ici, je ne sai pas ce qui en arrivera ; car il a la tête furieusement échauffée contre les Cadmus. Je l'entens venir ; rentrez, Crisotine, rentrez, que je m'enferme avec vous.

SCENE II.

M. GUILLAUT, M. CRISARD.

M. GUILLAUT.

VOyons un peu comment nous traiterons notre malade. Pour moi, j'aime mieux consulter avec un homme de bon sens,

qui ne soit pas Médecin, qu'avec le plus vieux & le plus savant Médecin, qui ne soit pas homme de bon sens.

M. CRISARD.

Monsieur Guillaut, je ne suis peut-être pas cet homme de bon sens, mais je connois ma fille, & j'ai connu de bonne heure la disposition qu'elle avoit à devenir quelque chose de pareil à ce qu'elle est. Les ASTRE'ES lui avoient donné la fantaisie d'être Bergére; les Romans lui avoient inspiré le desir des avantures; & ce que nous voyons aujourd'hui, est l'ouvrage des OPERA.

M. GUILLAUT.

Mais pouviez-vous voir tout cela, sans y apporter du reméde?

M. GRISARD.

Sa mere la gâtoit par son indulgence, & je n'osois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accusât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un esprit de contradiction.

M. GUILLAUT.

Les oppositions étoient bonnes, quand Madame Crisard avoit trop d'indulgence. A l'heure qu'il est, il faut s'insinuer le mieux qu'on pourra dans l'esprit de Crisotine, & gagner assez de crédit avec elle, pour lui faire prendre les remédes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes ses imaginations, pour

pour trouver jour à la fin de les ruiner, & de la ramener insensiblement au bon sens. Voilà mon projet; je ne sai pas s'il réussira.

M. CRISARD.

Sa mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'esprit quasi autant que sa fille: je suis tout embarrassé devant elle, & je sors de mon embarras, en lui disant des vérités, qui ne lui sont pas agréables.

SCENE III.

M. CRISARD, Me. CRISARD, M. GUILLAUT.

Me. CRISARD.

JE viens de laisser ma fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains airs de l'Opera, qui sont composés exprès pour faire dormir; Perrette lui a enlevé ses livres, & entr'autres celui où elle trouvoit son sommeil: c'est être bien barbare!

M. CRISARD.

Je vous prie, ma femme, retirez-vous. Nous songeons, Monsieur Guillaut & moi,

aux moyens de pouvoir guérir votre fille. Laissez-nous en le soin, & vous retirez.

Me. CRISARD.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir enfermée plus long-temps ; & la voici qui vient toute furieuse, se plaindre du tort qu'on lui a fait : voyez ce que vous y ferez. Pour moi je m'en vais ; aussi bien ne me veut-on pas ici.

SCENE IV.

CRISOTINE, M. CRISARD, M. GUILLAUT.

CRISOTINE.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux :
Je cours à la vengeance ;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

M. CRISARD.

Crisotine, où allez-vous ? A qui en voulez-vous ? Reconnoissez-vous votre Pere ?

CRISOTINE.

A l'aspect des parens ;
Fussent-ils des tyrans,
La fureur d'un enfant aussitôt se modére ;

J'allois & je venois vous demander, mon pere,
Avec de malheureux soupirs
Ce qu'on a fait de mes plaisirs.

M. CRISARD.

Qu'entendez-vous, Crisotine, par vos plaisirs? Expliquez-vous.

CRISOTINE.

Que tes charmes, Sommeil, m'avoient bien abusée!
Tandis que je goûtois la douceur du repos,
On vient de m'enlever le généreux Thésée,
Et le reste de mes Héros.
On m'enleve les Dieux qui paroient notre scéne:
L'un descendoit du Ciel, l'autre sortoit des eaux;
On voyoit les Silvains quitter les arbrisseaux
Pour venir danser dans la plaine.

Fuyez, tyrans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux:
Je cours à la vengeance;
Fuyez de mon courroux la juste violence.

M. GUILLAUT.

Mademoiselle, vous vous êtes méprise, quand vous avez crû que les mortels vous avoient enlevé vos Dieux: ce sont les Déesses, qui vous ont fait un si méchant tour par jalousie; voyant que vous aviez plus de beau-

ré qu'elles, & que tous ces Dieux-là alloient devenir amoureux de vous.

CRISOTINE.

Que ce soient des Mortels, ou bien des Immortelles.
A mon ressentiment rien ne les peut cacher:
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit si cher;
On se fait avec moi des guerres éternelles.

M. GUILLAUT.

Si j'étois en votre place, je me moquerois bien des Immortelles. Laissez-les crever de jalousie, & ne leur donnez pas le plaisir de vous voir fâchée du méchant tour qu'elles vous ont fait.

CRISOTINE.

Rengainez vos conseils, Monsieur le Médecin;
Si vous n'avez pour moi que de vaines paroles:
Allez porter ailleurs le Grec & le Latin
Que vous avez appris autrefois aux Ecoles.

M. GUILLAUT.

J'espere de vous être plus utile ici, que je ne serois aux Ecoles; & vous souffrirez que la passion de vous rendre quelque service, me retienne auprès de vous.

CRISOTINE.

Vous venez pour me secourir,
Cependant je me persuade,
A votre teint jaune & malade,
Que vous avez, Guillaut, grand besoin de guérir.

Mais, ô Divinités, plus cheres que ma vie,
Je vous perds, & je vous oublie!
Ah! reprenons nos transports furieux:
Vous qui m'avez volé mes Dieux,
Dérobez-vous à ma vengeance,
Fuyez de mon courroux la juste violence.

M. CRISARD.

Songez-vous à ce que vous faites, & à ce que vous dites, devant votre pere, & devant un homme de l'importance de Monsieur Guillaut.

CRISOTINE.

Je viens vous demander raison;
Vous ne la faites pas, rentrons dans la prison.

(Elle sort.)

M. GUILLAUT.

Monsieur, ce n'est pas le moyen de guérir par la Médecine, que de se moquer du Médecin. Crisotine aime trop ses imaginations pour les perdre, à moins qu'on ne lui en fournisse d'autres, qui lui soient plus agréables. Je n'ai guére vû de foux en ma vie, qui refusent de l'argent; ni de filles folles, qui n'écoutent parler volontiers de mariage. Toute la folie est suspendue par la proposition de choses si nécessaires & si convenables à la nature. Proposons quelque mariage à Mademoiselle Crisotine; une simple va-

peur de mariage appaisera toutes celles de l'Opera.

M. CRISARD.

Votre conseil est admirable ; & de plus ; facile à mettre en exécution : nous avons jetté les yeux sur Monsieur de Montisas, autrement le Baron de Pourgeolette, pour en faire un Epoux à Crisotine. C'est un homme de condition, qui a du bien, & qui ne le mangera pas. Cela nous convient assez, & le mariage de ma fille ne lui convient pas moins. On attend à tous momens son retour; car il ne faisoit dessein de demeurer à Paris que trois mois, & il y en a tantôt quatre qu'il y est. Ce n'est pas un homme à faire plus de dépense qu'il ne s'est proposé.

M. GUILLAUT.

Je pense voir le Baron. N'est-ce pas lui qui vient à nous ?

M. CRISARD.

C'est lui-même.

SCENE V.

LE BARON DE POURGEOLETTE, M. CRISARD, M. GUILLAUT.

LE BARON.

MOn cousin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embrassez-moi; mon cousin, embrassez-moi, encore; c'est bien du meilleur de mon cœur, je vous en assûre.

M. CRISARD.

Mon cousin, votre retour nous donne à tous une grande joie.

LE BARON

Encore une embrassade; je ne m'en saurois lasser. Dès Paris, mon cousin, dès Paris, je souhaitois ce bonheur-là: embrassez-moi.

M. CRISARD.

Ce que vous dites, mon cousin, est trop obligeant. Vous vous divertissiez assez bien avec vos amis de Paris, pour ne vous souvenir pas de Lyon.

LE BARON.

Je vous ai dit la vérité, mon cousin; & ce

n'eſt pas que mes amis de Paris m'euſſent oublié. Sans vanité, je n'ai pas eu de peine à refaire mes connoiſſances. C'étoit LE BARON ici, LE BARON là : il m'eût fallu mettre en quatre ; encore n'eût-ce pas été aſſez. On parle de l'inconſtance des amis de Cour : je le ſai par épreuve, ils en ont cent fois moins que ceux de Province. Cependant je ſongeois toujours au couſin : il eſt excepté du nombre des Provinciaux ; on peut faire fonds ſur lui : & .... embraſſez-moi, je vous prie.

M. CRISARD.

Mon couſin, on ne peut pas être plus ſatisfait que je le ſuis, de l'honneur de vos careſſes, & de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi ſi ſouvent à la Cour.

LE BARON.

A Paris, ai-je dit : ce n'étoit pas la même choſe à Verſailles & à Saint Germain. Que ſerviroit de mentir ? La Cour a des heures privilégiées, où l'on ne ſe ſouvient guére de la Province.

M. GUILLAUT.

Et particuliérement quand on eſt auſſi bien reçû à la Cour que vous l'avez été.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je ne vaux ; & je vous dirai une choſe aſſez particuliére de ce Prince ſur mon ſujet. J'étois allé au Lever, & je me trouvai à la porte avec quantité

quantité de ces jeunes Messieurs, qu'on appelle LES MARQUIS. Après avoir attendu assez long-temps, je m'impatientai, & dis à l'Huissier; *Huissier, le Baron de Pourgeolette.* L'Huissier crut avoir trouvé son *Baron de la Crasse*, & redit tout haut; *le Baron de Pourgeolette*, pensant faire rire le Roi & les Courtisans: mais il fut bien étonné quand le Roi dit aussitôt: *Qu'on fasse entrer le Baron.* J'entrai au grand étonnement de mon Huissier, & de mes Marquis, que je laissai fiérement derriére.

M. GUILLAUT.

Monsieur le Baron, un homme de cour, comme vous, ne laisse pas échaper de sa mémoire ce que le Roi lui dit: vous nous en rediriez bien quelque chose?

LE BARON.

Cela siéroit mieux dans la bouche d'un autre, que dans la mienne.

M. GUILLAUT.

Nous savons bien que vous n'êtes pas homme à vous donner une vanité mal fondée.

LE BARON.

Vous connoissez mon humeur: mais si quelque chose étoit capable de me flater, ce seroit le reproche obligeant que le Roi me voulut faire en présence de toute sa Cour. Ce ne fut pas le discours d'un Roi à un sujet, ce fut une tendresse d'ami. Je ne l'ou-

blierai jamais ; & si j'avois mille vie, je les perdrois volontiers où il y auroit la moindre apparence de le servir.

M. CRISARD.

Cela veut dire, mon cousin, que nous ne vous verrons pas long-temps ; car on dit que la campagne commencera de bonne heure.

LE BARON.

C'est mon déplaisir : mes affaires me retiendront ici quelques mois ; & je ne pourrai voir le Roi qu'à son retour de l'armée.

M. GUILLAUT.

Mais, Monsieur, vous n'avez pas contenté notre curiosité sur ce reproche obligeant que le Roi vous fit. Vous avez trop d'égard à la modestie : les gens de guerre & de Cour s'en dispensent quelquefois.

LE BARON.

Voici les propres mots du Roi, Monsieur Guillaut ; comprenez-en bien le sens, je vous prie. *Comment peut-on demeurer dans une Province, quand je suis moi-même à l'Armée, & que tous les gens de Cour sont auprès de moi ?* Cela veut dire : » J'entre dans votre déplaisir, Baron ; & sai combien un homme de cœur » comme vous, est affligé de ne se pas rencontrer aux occasions où je me trouve moi-même ». Ecoutez la réponse : elle fut prompte, & assurément bien tournée. *Tant que j'ai été en Province, SIRE, il ne s'est tiré*

coup de mousquet, qui ne m'ait fait plus de mal, que si je l'avois reçû; dans la douleur que j'ai eûe de n'être pas aux lieux où l'on pouvoit servir VOTRE MAJESTE'. Je ne mentirai point. Le Roi soûrit de l'agrément qu'il trouva dans la réponse, & tous les Courtisans jetterent les yeux sur moi; ces yeux qu'on jette sur les personnes qui se font remarquer.

M. CRISARD.

Mon cousin, il ne faut pas avoir regret à la dépense que vous avez faite: je la tiens assez bien payée par cet honneur-là.

LE BARON.

Il m'en coûte bon, mon cousin; je n'y ai pas de regret: mais il m'en coûte bon. Non pas tant à la Cour, je l'avoue, car je mangeois aux meilleures tables, où l'on me convioit toujours: mais Paris est un goufre. Les Dames y sont agréables, & leur commerce ne s'entretient pas sans dépense. De dire que pas une ait voulu prendre de mon argent, je mentirois: non, je les ai trouvées fort honnêtes là-dessus: il est vrai qu'on joue avec elles, & l'on ne gagne pas. On sait assez que le Baron est de Languedoc, & de l'humeur qu'il est, ses amis ne manquent pas d'Essences, de Gans, & de Sachets de Montpellier. Au reste, deux fois la semaine à l'Opera, & jamais sans Dames, qui assûré-

ment ne payent pas, où est le Baron de Pourgeolette. Demi Pistole chaque Place ; rien moins. C'est une affaire reglée.

M. CRISARD.

Mon cousin, à propos de l'Opera, éclaircissez-nous d'une chose. On dit qu'il a produit le plus étrange effet du monde dans tous les esprits de la Cour ; c'est qu'on n'y parle plus qu'en chantant ; le Maître au valet, le valet au Maître, le Pere au Fils, la Mere à la Fille, & de même dans toutes les conditions.

LE BARON.

Ah ! parbleu cela est bon ! Et qui va dire ces coyonneries-là ? Quelque petit Bourgeois de Lyon, à qui les valets du Duc de Villeroi l'auront fait accroire, pour se moquer de lui. J'ai été tous les matins au Lever ; où je n'ai jamais oüi chanter ni grands, ni petits Officiers. Chez Monsieur le Duc d'Orléans, pas une note de Musique ; à Chantilli, point de chant : le Cadet de Montifas m'a mené chez Monsieur de Louvois : eh bien, les Capitaines parlent de leur recrues : & Monsieur de Louvois leur répond sans chanter. Monsieur Picon, qui est de mon pays, m'a introduit chez monsieur Colbert ; où j'ai vû tous les gens d'affaires, sans en avoir oüi chanter un seul. Fausseté toute pure ce qu'on vous a dit. Croyez le Baron, mon cou-

sin ; il est mieux informé de la Cour, que vos petits conteurs de nouvelles, qui n'ont jamais approché de Versailles, ni de Saint-Germain.

M. CRISARD.

Je ne l'avois pas crû, mon cousin ; mais il faut écouter toutes choses.

LE BARON *à M. Guillaut, assez bas.*

Je souffre volontiers tant de cousinage à Lyon : à Versailles, il ne me feroit pas plaisir.

M. GUILLAUT *bas.*

Il auroit là plus de discrétion.

LE BARON *assez bas.*

Ah ! je le crois. Ces habitudes-là pourtant ne valent rien.

M. CRISARD.

Que disiez-vous-là, mon cousin ?

LE BARON.

Je disois, mon cousin, que me voilà revenu de la Cour, où je ne prétens pas retourner si-tôt. Je vais vous parler, non pas en courtisan galant, mais en homme solide, qui songe à s'établir, & à se donner du repos. Mon cousin, mon ami, il est temps de songer à faire des Pourgeolets. J'ai quarante-cinq ans passés, quoique cela ne paroisse pas. Le cadet de Montifas ne veut pas se marier ; & de la façon qu'il s'expose, ce

feroit une folie que de rien fonder fur lui. C'eft un miracle qu'il vive encore. Tout roule fur le Baron, pour affurer la race des Montifas. il faut fe marier une fois, mon coufin ; aidez-moi à choifir une Maîtreffe, qui devienne bientôt une femme ; non pas fi-tôt, qu'un honnête galanterie ne précede le Mariage.

M. CRISARD.

Mon Coufin, quand vous me parlez de la forte, vous avez envie que je m'ouvre le premier ; & je le ferai, puifque vous le voulez. La perfonne de Crifotine vous plaît-elle, & fon bien vous accommode-t-il ? Si cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma fille : l'agrément du Pere & de la mere vous eft affûré.

LE BARON *à M. Guillaut, bas.*

L'honneur que je fais à Monfieur Crifard, mériteroit quelqu'autre terme que celui d'*Agrément* : mais on ne rompt pas une affaire pour cela.

M. CRISARD.

Vous parlez toujours bas à Monfieur Guillaut.

LE BARON.

Je lui témoignois la joye que me donne cette ouverture. C'eft la plus agréable chofe que je puiffe entendre. Vous fouffrirez donc

que je fasse le personnage de galant, avant que de faire celui de Mari. On ne me reprochera point d'avoir *pris le Roman par la queue.* Nous avons connu Moliere en Languedoc, & il n'a pas enrichi ses Comédies de notre procedé avec les Dames : il a joué tous les MARQUIS, & le BARONS s'en est sauvé. Véritablement ma perruque aujourd'hui est une perruque de cousin, non pas de galant. Allons chercher au logis l'Equipage des avantures ; allons, nous ne serons pas long-temps à nous parer.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, M. CRISARD, M. GUILLAUT.

LE BARON.

MON cousin, je n'ai pas été long-temps à m'ajuster, & cependant je ne suis pas mal. Que dites vous de cette étoffe ? N'est-elle pas modeste & galante ? C'est le point, cela : *modeste & galante*, pour un homme de mon âge, qui n'a pas renoncé à la galanterie. Et ces rubans, cette garniture, hem ! que vous en semble ? Sentez ce mouchoir ; Eau d'Ange, de la meilleure qui se fasse à Montpellier. Je voudrois bien lui voir confronter ces eaux de Cordoue, dont on parle tant ; eau de rose au prix, eau de rose. Il faut tout dire, on ne la vend pas ; c'est une mienne parente Religieuse qui la fait, & n'en fait rien que pour moi, dont le Couvent ne se trouve pas mal. C'est elle aussi qui m'a envoyé cette poudre : je donne cent pistoles, si on en trouve une

once de pareille en toute la France. Voyez l'épée, le baudrier, les boucles, les gans; il n'y à point de friperie-là, c'est du plus fin. On ne répond pas mal à l'honneur que l'on nous fait, mon cousin; mais c'est trop peu pour l'adorable Crisotine.

M. CRISARD.

La voilà qui vient avec Madame Crisard: vous pouvez lui aller faire votre déclaration?

SCÈNE II.

LE BARON, M. CRISARD, Me. CRISARD, M. GUILLAULT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *salue Crisotine*]

VOus me permettrez d'avoir l'honneur de vous saluer, belle cousine; & après vous avoir salué en cousin, vous trouverez bon que je me jette à vos pieds en Amant, pour vous faire la protestation d'être vôtre toute ma vie. J'en ai la permission de Monsieur votre pere, & de Madame votre mere: mais je la veux avoir de vous-même; & ne prétens obtenir Crisotine, que de Crisotine.

CRISOTINE.

La posture, Baron, sent un peu la vieillesse;
Et je pense trouver en vous
Moins un respect, qu'une foiblesse
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus, relevons-nous; l'adorable le veut: debout, à genoux, en quelque posture que ce soit, le Baron sera toujours le plus soumis des Amans. Que faut-il faire? Où faut-il aller? Je suis prêt à exécuter ce qu'ordonneront ces beaux yeux.

CRISOTINE.

Baron de Montifas,
Vous perdez tous vos pas;
Vos yeux de perle, & vos dents d'émeraude;
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

Les Montifaudes ne manqueront jamais aux Montifaux: mais quand le Baron est auprès d'un Soleil, il ne le quitte point pour des étoiles.

CRISOTINE *lui ôte sa Perruque.*

C'est trop écouter tes raisons,
Je veux désabuser le monde,
Et t'ôter la perruque blonde
Qui cache des cheveux grisons;

LE BARON.

Je craindrois de paroître en cet état, si je devois la couleur de mes cheveux à mes années : mais c'est-là le fruit de mes travaux guerriers. Montrez-vous, marques honorables de mes services : vous m'êtes venues pour avoir suivi mon Roi dans ses premieres campagnes.

CRISOTINE.

Poursuivez votre récompense
Auprès du Monarque de France ;
Allez lui faire votre cour,
Et cessez, vieux Baron, de me faire l'amour.

M. GUILLAUT.

Prenez ma calote, Monsieur le Baron ; vous n'étes pas si jeune, que vous ne deviez craindre le froid à la tête : les vapeurs de nos rivieres sont fâcheuses, & l'humidité de notre air cause bien des fluxions.

Me. CRISARD.

Ma fille, rendez à mon cousin, sa perruque. Quelle extravagance est-ce là ?

CRISOTINE.

Ma mere, je n'en ferai rien ;
Et dût geler de froid sa misérable nuque ;
Je retiendrai cette grosse perruque,
Tant qu'on me retiendra mon bien.

(*Elle sort.*)

LE BARON *va à la porte sans perruque, & appelle son Valet.*

Gilotin, Gilotin.

GILOTIN.

Qui me demande ?

LE BARON.

Ton maître.

GILOTIN.

Ah ! Monsieur, qui vous a mis en cet état-là ?

LE BARON.

Je te conterai ce que c'est : mais va me querir promptement une autre perruque ; car je commence à sentir un vent de bize fort incommode. Ouais ! Qu'est devenue Crisotine ? Je ne la voi plus, ni ma perruque. Elle sera peut-être assez folle pour la jetter dans le feu : mais voici Monsieur Crisard qui m'aborde ; ne lui témoignons pas notre appréhension. Mon cousin, n'ai-je pas pris l'affaire en galant homme ? Je sai vivre avec les Dames, n'est-ce pas ?

M. CRISARD.

Mon cousin, je ne sai quelle excuse vous faire, de l'impertinence de ma fille. J'en suis si honteux, que je ne puis presque en parler.

LE BARON.

Il faut avoir vû la Cour, pour savoir tourner les choses galamment. Un Provincial en

ma place auroit été bien scandalisé.

Me. CRISARD.

Vous êtes honnête-homme, mon cousin; & ma fille est une impertinente, que je traiterai assûrément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les gens de condition, & particulierement avec un Baron de Montifas.

GILOTIN.

Monsieur, voilà une perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi! une perruque à calote?

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monsieur; vous n'en avez que deux; une pour la ville, que vous portez, & l'autre pour la campagne que voici.

LE BARON.

Il est vrai que j'avois donné ordre à Paris de m'en faire quatre; deux à grosses boucles, & deux à la nouvelle façon, comme le Roi les porte. Elles devoient être ici avant que j'y fusse, & vous verrez qu'on ne les a pas encore apportées. Fiez-vous aux Perruquiers.

Me. CRISARD.

Monsieur Crisard, allons trouver Crisotine, pour tirer d'elle la perruque de mon cousin, & lui faire bien séchement la reprimande qu'elle a méritée.

SCENE III.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

GIlotin, depuis que tu me sers, combien penses-tu que j'aie pû avoir de Maîtresses ?

GILOTIN.

Je ne le puis pas savoir bien juste : mais au compte que vous m'en avez fait, vous pouvez en avoir eu vingt.

LE BARON.

Et dix de plus, Gilotin : car il y en a eu de principales qui méritoient un entier secret, & je ne t'en ai pas parlé. Gilotin, ton maître n'a pas été malheureux avec les Dames ; tu en as assez de connoissance.

GILOTIN.

Vous me l'avez toujours dit, Monsieur.

LE BARON.

Mais tu le sais.

GILOTIN.

Un bon valet doit croire son maître ; & je n'en ai pas douté.

LE BARON.

C'est assez, je prens cela pour savoir. Tu le sais donc, Gilotin ?

GILOTIN.

Je le sai, puisque vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien! Gilotin, ce maître, que tu sais avoir été si heureux avec les belles, vient d'éprouver un commencement d'avanture aussi fâcheux, qu'il en soit jamais arrivé au plus disgracié de tous les hommes.

GILOTIN.

Il est vrai, Monsieur, que je vous ai vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois savoir que Monsieur Crisard me veut donner sa fille en mariage.

GILOTIN.

On ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On sait bien que le plus grand honneur qui puisse arriver à Crisotine, c'est que je l'épouse. Moi, je ne te mens point, je suis bien-aise de rendre à la fille la noblesse que nous avons fait perdre à la mere, qui est ma germaine, & aussi bien que moi de la bonne branche des Montifas. Une Montifas attachée à une Crisard, c'est pis que le vivant attachée au mort; & cette pauvre femme toute infectée de Crisaderie, ne desire rien tant en ce monde, que de rendre à sa fille la vraie odeur de la noblesse, qu'on ne peut sentir avec homme du monde si purement qu'avec le Baron.

GILOTIN.

Je ne sai pas si la fille se soucie autant de la noblesse que la mere : mais elle a la mine d'avoir de bons yeux ; & si elle en a, peut-elle regarder un autre que vous ?

LE BARON.

Je ne doutois pas du succès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monsieur ?

LE BARON.

Ecoute, Gilotin, tu vas entendre une chose incroyable.

GILOTIN.

Si Crisotine a fait l'impertinente avec vous, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma déclaration à Crisotine, (& je puis dire que ç'a été de la maniére la plus galante, dont un Cavalier soit jamais entré au service d'une Dame,) tu seras surpris, Gilotin......

GILOTIN.

Monsieur, permettez-moi de ne croire pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma déclaration à Crisotine, elle m'a chanté au nez des chansons fort désobligeantes, & personnelles ; cela veut dire, qui s'adressoient à ma propre personne.

GILOTIN.

GILOTIN.

Monsieur, je ne le saurois croire.

LE BARON.

Ce n'est pas tout, Gilotin, elle m'a ôté ma perruque, & l'a emportée.

GILOTIN.

Votre perruque neuve?

LE BARON

Ma perruque entiére; qui me coûtoit quatre pistoles. Tu m'en as vû faire le prix.

GILOTIN.

Je n'ai jamais oüi, ni vû pareille chose en ma vie.

LE BARON.

A moi: à moi.

GILOTIN.

A vous! Monsieur; à un Baron, l'honneur des Barons! Je ne le saurois croire.

LE BARON.

Je t'avois bien dit que j'allois conter une chose incroyable: mais il la faut croire; je ne mens jamais.

GILOTIN.

Puisque vous me le commandez, Monsieur, je la croirai: moins que d'un ordre exprès, je ne vous croirois pas. J'admire comment vous vous en étes tiré! Un autre ne se fût jamais remis de cet affront-là.

LE BARON.

Les Roquelaures y fussent demeurés court;

& il faudroit avoir vû de quelle maniére je m'en suis tiré. Si jamais j'ai paru homme de Cour, ç'a été, Gilotin, en cette occasion: mais le déplaisir n'en est pas moindre. Il faut périr, ou venir à bout des mépris de Crisotine. Je te réduirai, mauvaise, & tes larmes vengeront le traitement injuste que tu as fait au Baron.

GILOTIN.

Il faut la réduire, & la planter là.

LE BARON.

Non pas, Gilotin; elle a du bien & de la beauté: il en faut faire une femme, & alors le mari vengera l'amant. La résolution en est prise. Voyons seulement de quelle maniére nous la pourrons faire réussir. J'ai besoin de ton adresse, Gilotin, pour découvrir les sentimens qu'elle a sur mon sujet, & trouver ensuite les moyens de nous mettre bien dans son esprit.

GILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces moyens-là? Laissez-moi rêver un peu...... Je l'ai trouvé, Monsieur. Cette Perrette, qui gouverne la maison, nous peut instruire de toutes choses: mais que lui promettrai-je, pour l'engager dans nos intérêts?

LE BARON.

Ne promets rien positivement, Gilotin. S'acquitter d'une promesse, c'est payer; & la

vraie nobleſſe aime mieux être libérale que de s'aquitter d'une dette. Ce que tu as à faire, eſt de donner à Perrette de belles idées de ma générofité.

GILOTIN.

Beau préſent pour une ſervante, que des idées.

LE BARON.

Je n'aime pas les perſonnes qui s'attachent à l'exactitude des petits intérêts préſens : il faut avoir le courage d'enviſager les grandes choſes. Tu as de l'eſprit ; diſpoſe Perrette à concevoir d'elle-même des eſpérances. Il ſuffira de lui faire la peinture de mon humeur le plus avantageuſement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai votre portrait à Perrette, puiſque vous me l'ordonnez, & je n'y oublierai rien : laiſſez-moi faire.

SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

JE te cherchois, Perrette ; j'ai grand beſoin de ton ſecours.

PERRETTE.

Me voilà toute trouvée. De quoi eſt-il queſtion ?

GILOTIN.

D'une grande affaire.

PERRETTE.

Me veux-tu parler d'amour ? Si tu es auſſi fat que ton Baron, ma-foi je ſerai auſſi folle que Criſotine.

GILOTIN.

Je voi bien que tu ſais tout.

PERRETTE.

Je ſais tout, juſqu'à l'avanture de la perruque. Mais de quoi s'agit-il, Gilotin ? Dépêche-toi, parle.

GILOTIN.

Il faut rendre un ſervice à mon maître.

PERRETTE.

A ton maître !

GILOTIN.

Oüi, à mon maître.

PERRETTE.

Au Baron de Pourgeolette ! au Seigneur de Montifas !

GILOTIN.

Au Baron, & au Seigneur, comme il te plaira.

PERRETTE.

C'eſt une étrange eſpéce de Baron. Je ne remuerois pas le bout de mon pied pour l'amour de lui.

GILOTIN.

Ma pauvre Perrete, si mon maître ne se marie, je suis perdu. Il est toujours par voie & par chemin, faisant bonne chére aux dépens des autres, & mourant de faim aux siens. Pour moi, je ne suis ni aux siens, ni à ceux des autres; mais très-petitement & très-malheureusement aux miens.

PERRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'humeur en se mariant?

GILOTIN.

S'il est une fois marié, Perrette, il faudra qu'il tienne maison en dépit de lui; & j'espére que je m'en trouverai mieux.

PERRETTE.

Tu veux qu'il épouse Crisotine, n'est-ce pas?

GILOTIN.

C'est-là justement ce que je demande.

PERRETTE.

Va, Gilotin, il ne tiendra pas à moi. J'ai plus d'envie d'être défaite d'elle, que tu n'en as de voir ton maître marié.

GILOTIN.

Venons au fait. Comment nous y prendrons-nous? Je sai que le pere & la mere veulent bien le mariage: mais la fille chante ridiculement au nez du Baron, & ne fait autre chose que de se moquer de lui.

PERRETTE.

Ton maître sait-il chanter?

GILOTIN.

Il s'est fait un métier de chanter tous les airs de l'Opera.

PERRETTE.

Cela vaut mieux que sa Baronnie ; pour lui faire épouser Crisotine. Apprens que notre Demoiselle est devenue folle des Opera ; elle ne parle qu'en musique, & il ne lui faut parler qu'en chantant. Elle aimeroit mieux demeurer fille toute sa vie, que d'épouser un homme qui ne chanteroit pas.

GILOTIN.

Voilà justement le fait de mon maître : & si elle peut aussi-bien s'accommoder d'un fou, que lui d'une folle ; jamais gens ne furent mieux ensemble qu'ils seront. Adieu, Perrette, je ne t'en demande pas davantage. Pour des récompenses, je ne t'en promets point. Le Baron ne promet jamais rien : il veut surprendre par ses libéralités ; & quand tu y songeras le moins, tu recevras de sa part un baril d'olives, une cruche d'huile, un petit pot de miel de Narbonne, & quelque bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie. Pour de l'argent, Perrette, on tireroit plûtôt de l'huile d'un mur. Mais le voici, retire-toi.

SCENE V.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

EH bien, Gilotin, m'apportes-tu la vie ou la mort?

GILOTIN.

Ce n'eſt ni la vie, ni la mort: c'eſt aſſez pour vous empêcher de vous pendre.

LE BARON.

Ne me fait point languir, je te prie. Di-moi, puis-je eſpérer d'amollir le marbre, d'attendrir ce qu'il y a de plus dur au monde.

GILOTIN.

Nous avons encore une reſſource: après cela, il n'y a rien à eſperer.

LE BARON.

Appren-là cette reſſource à ton maître; & Dieu veuille qu'elle ſoit utile à ſes amours! Gilotin, Gilotin, il ſeroit bien fâcheux de venir échouer à Lyon, après avoir ſû réduire les plus fiéres de la Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des perſonnes d'eſprit, qui ſavoient connoître votre mérite; & vous

rencontrez ici une folle, qui ne connoît pas ce que vous valez.

LE BARON.

Quelque mal traité que je sois, je ne saurois souffrir qu'on fasse injure à ma maîtresse. Puisque je l'aime, elle est aimable; & puisqu'elle est aimable, elle n'est pas folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la subtilité de ces *puisque* là: mais je sai bien que Crisotine est devenue folle des Opera; & à moins que vous ne chantiez toujours avec elle, vous ne sauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voilà justement dans mon fort, & j'espére qu'on verra tantôt une Scéne assez agréable. Au moins, tu n'as rien promis à Perrette? Je n'aime pas d'être engagé.

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a suffi de faire votre portrait; & je l'ai fait le plus naturellement qu'il m'a été possible.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Me. CRISARD, LE BARON, M. CRISARD, CRISOTINE, M. GUILLAUT.

Me. CRISARD.

MOn coufin, je rougis de la fottife de ma fille : mais vous excuferez fa jeuneffe. La pauvre enfant ne fait ce qu'elle fait. Voilà votre perruque, vous pouvez la prendre quand il vous plaira.

LE BARON.

Je m'accommode affez bien de celle-ci, l'autre me feroit toujours de mauvaife augure.

M. CRISARD.

Vous ne vous retrouverez pas à une pareille occafion ; & j'efpere que Crifotine raccommodera à une feconde entrevue, ce qu'elle a gâté à la premiere.

LE BARON.

Je vous prie de m'éclaircir d'une chofe

Est-il vrai que les Opera ont brouillé un peu sa cervelle ?

M. CRISARD.

Elle a quelquefois de petites fantaisies ; chacun a les siennes : cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tout aboutit à aimer les Airs de l'Opera, & à chanter un peu plus qu'une autre.

LE BARON.

Oh bien, mon cousin, nous allons voir beau jeu ; car je referois les Opera, s'ils étoient perdus ; & pour des Impromptu en vers & en chant, nous verrons qui l'emportera. Elle peut avoir la voix plus belle que moi ; pour la méthode, Cadmus & Lambert diroient que je la puis disputer. Voici Crisotine qui vient à nous ; allons au devant d'elle, & commençons.

(il chante ridiculement)

Vous jugez à ma triste mine,
La douleur que j'enferme au fond de ma poitrine
Douleur, douleur, qui causera ma mort ;
Si vous ne soulagez mon, mon, mon triste sort.

CRISOTINE.

Je n'eus jamais envie
De vous ôter la vie.
Il est vrai que j'ai pris un plaisir assez doux
A me moquer de vous.

Contez cent fois votre martyre,
Cent fois je n'en ferai que rire.

LE BARON.

Les tigres, les lions, les pantheres, les ours;
Toutes les bêtes sauvages de l'Hircanie,
Me donneroient sûrement du secours,
Me voyant si proche de l'agonie.

CRISOTINE.

Qui ne peut inspirer une tendre amitié,
Espere-t'il de la pitié ?

LE BARON.

Si vous n'êtes pas une roche...
Si vous n'êtes toute de roche...
Il faut rimer, ou *torche*, ou *cloche*.

CRISOTINE.

La Rime vous coûte trop cher;
En deux mots, je suis un rocher.

LE BARON.

Les Impromptu me fatiguent trop. Donnons dans les Airs de Baptiste. L'AIMABLE JEUNESSE (1) vient fort bien ici.

(Il chante ridiculement.)

Aimable Jeunesse,

(1) Air de Psyché, Tragédie.

Suivez la tendresse ;
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter les soupirs ,
Et craindre les desirs ;
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs ;
Chacun est obligé d'aimer
A son tour ;
Et plus on a de quoi charmer ;
Plus on doit à l'Amour.

CRISOTINE *parodiant sur le même Air ;*

Honteuse Vieillesse,
Quitte la tendresse ,
Quitte les Amours ;
Tes ans ont fait leurs cours.
Crois-tu me surprendre ,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains soupirs ;
Et tous ces vieux desirs ?
C'est pour desapprendre
Quels sont les plaisirs,

Qui voudra m'obliger d'aimer
A mon tour,
S'il n'a pas de quoi me charmer ;
N'aura pas mon amour.

Me. CRISARD.

Il te faut des soupirs à ta fantaisie ? Aime ; ou n'aime pas mon cousin, tu l'épouseras. Il te fait plus d'honneur que tu ne vaux, & nous savons mieux que toi ce qui t'est propre.

CRISOTINE.

Venez, venez à ma défense,
Descendez, Mere des Amours,
Ou je rendrai mes tristes jours
A de cruels parens dont je tiens la naissance.
Descendez, Mere des Amours, (1)
Venez, venez à mon secours.

Me. CRISARD.

Tu n'as point de véritable Mere que moi ; petite coquine ; & ta *Mere des Amours* ne t'empêchera pas de m'obéir.

CRISOTINE.

Quand Jupiter visitoit les mortelles,
De sa Divinité mêlée au sang des belles,
Il sortoit des Héros si grands, si glorieux,
Qu'ils s'élevoient au rang des Dieux :

(1) Imitation du Prologue de Psyché.

O Jupiter, voyez comme on me traite!
On vient m'offrir un Pourgeolette;
Qui me feroit des Montifas!
O Jupiter, ne le permettez pas.

M. CRISARD.

Eh bien, Madame Crifard, falloit-il fouffrir fes petites fantaifies? Voilà l'effet de votre indulgence.

Me. CRISARD.

Ah! Monfieur, ne m'en parlez pas: j'aurois le courage de l'étrangler. Méprifer un Baron de Pourgeolette! Chef de la Maifon des Montifas.

CRISOTINE.

Ses yeux de perle, & fes dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre Montifaude.

LE BARON.

La patience m'échape. Allez, petite éventée, allez époufer quelque Chanteur de l'Opera. Ma coufine a raifon: vous ne méritez pas l'honneur que je voulois vous faire. Cherchez un parti en qui fe rencontrent également le bien, le courage & la nobleffe. Mon bien eft connu de tout le monde. Il y a trois cens ans que mes Lettres de nobleffe ont été brûlées. On ne voit point l'origine des Montifas. Montifas eft noble, & pourquoi? parce qu'il eft MONTIFAS. Voilà fes Titres & fes Papiers. On n'ignore pas en

Languedoc le nombre de mes Campagnes. Pour des Combats singuliers, six à Montpellier, quatre à Beziers, trois à Pezenas, deux à Aingues-mortes; & vingt procédés si beaux, que je les préfere à quarante combats. Autrefois j'étois impétueux, comme mon voisin le Rhône: présentement je suis calme, comme mon Lac de Pourgeolette; & je pensois achever mes jours doucement avec Crisotine: mais elle est indigne de cet honneur-là. Adieu, petite Chanteuse; Adieu, mon cousin; Adieu, ma cousine: je ne suis pas moins votre serviteur, pour toutes les impertinences de votre fille. J'ai même obligation à Crisotine: un Mariage m'eût acoquiné en Languedoc, & à peine aurois-je été bon pour faire ma cour aux Etats.

M. CRISARD.

Ma justification auprès de vous, c'est que ma fille est folle; & nous sommes plus à plaindre que vous n'êtes.

Me. CRISARD.

Je suis autant contre elle, que j'avois été portée à la soutenir. Maudit soient les Opera qui ont rendu ma pauvre fille folle!

LE BARON.

Adieu, mon cousin; Adieu, ma cousine: les vieux liens suffiront de reste pour entretenir notre union.

Me. CRISARD.

Mon couſin, ſi vous retournez à la Cour...

LE BARON.

Si je retourne à la Cour! aſſez plaiſante queſtion ; ſi je retourne à la Cour! Et que ſerois-je dans la Province, après avoir rompu mon Mariage?

Me. CRISARD.

Mon couſin, je vous prie de porter nos plaintes au Roi, contre les Opera.

LE BARON.

Je le ferai, ma couſine ; & Baptiſte s'en apercevra au premier qui ſera repréſenté.

M. CRISARD.

Mon couſin, il eſt trop tard, & il fait trop mauvais temps pour vous embarquer ſur le Rhône. Faites-nous l'honneur de ſouper & de coucher céans. Monſieur Guillaut ſoupera avec nous, & Monſieur Millaut, que je voi entrer, ne me refuſera pas de vous tenir compagnie.

SCENE II.

M. MILLAUT, CRISOTINE; M. GUILLAUT, LE BARON. M. CRISARD, Me. CRISARD.

M. MILLAUT.

JE venois vous remercier, Monsieur, & je reçois une seconde grace, avant que de vous avoir remercié de la premiére.

CRISOTINE.

Dussai-je employer la magie;
Millaut ce célébre Docteur,
Changera sa Théologie,
Et sera Sacrificateur.

M. MILLAUT.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiselle? sommes-nous au temps des Juifs, ou des Payens?

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le tonnérre;
Ou de ce grand maître Apollon;
Qui préside au sacré vallon;
Ou du terrible Dieu qui commande à la guérre;

M. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monsieur Millaut, dans le nombre des Dieux que vous aurez à servir.

CRISOTINE.

Quels plaisirs pour les nations
D'assister à des Sacrifices,
Qui leur rendent les Dieux propices
Par le pompeux éclat de leurs dévotions.

LE BARON.

Puisque vous voulez que je couche céans, vous me permettrez d'aller un peu à ma chambre.

M. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon cousin.

LE BARON.

Quoi! des cérémonies de Province! c'est bien là que je ne croirois plus être homme de Cour.

M. CRISARD.

Usez-en comme il vous plaira ; vous êtes le maître de la maison : maisne croyez pas, je vous prie, que nous ignorions la maniére de vivre du beau monde.

(Le Baron sort.)

M. MILLAUT.

Monsieur, j'avois bien crû que Mademoiselle votre fille aimoit trop les Opera : mais de se faire des Dieux de ceux de l'Opera, comme elle fait, c'est ce que je ne

croyois pas. Il seroit inutile de la prêcher; & il faut attendre la fin de sa folie, de quelque secours extraordinaire qui ne paroît pas encore.

CRISOTINE.

En vain, j'ai sû bannir la crainte,
Qui retenoit ma juste plainte,
Pour crier en tous lieux, que tu ne m'aimes plus:
Tous les cris que je fais, sont des cris superflus:
Tu ne me réponds rien. Ah, fille infortunée!
Je suis abandonnée.

M. GUILLAUT.

En ce cas-là, Mademoiselle, je vous conseille la vengeance: c'est là que la fureur devient raison.

CRISOTINE.

Perdons, perdons qui nous fait outrager:
Mais d'un amant qu'on aime ose-t-on se venger?

M. GUILLAUT.

Misérable condition, quand celui qui nous offense nous plaît! C'est une situation où l'on ne sait ni aimer, ni se venger. Je vous plains, Mademoiselle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs sa mort est poursuivie;
Prenez le soin, Amour, de conserver sa vie:
Amour, opposez-vous à mon ressentiment;
Si j'accuse un perfide, excusez un amant;
Et quand je serai prête à punir un coupable,

Demandez le pardon d'un criminel aimable.

M. GUILLAUT.

Un *Criminel aimable*, qui trahit une personne plus aimable que lui, ne mérite pas le pardon.

CRISOTINE.

Ah ! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime ?
Que fais-tu, ma fureur, où vas tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même ;
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y songer :
Ah ! faut-il me venger
En perdant ce que j'aime.

Ma rivale triomphe & me voit outrager ;
Quoi ! laisser son amour sans peine & sans danger ;
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime (1)

(1) Médée dans l'Opera de Thésée, Acte. V. Scéne I.

SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, Me. CRISARD, M. GUILLAUT, M. MILLAUT, M. CRISARD.

TIRSOLET *qui paroît.*

EH bien! cruelle, vengez-vous?
Mais vous vous vengerez sur la même innocence;
Que si ma mort, hélas! flatte vôtre courroux
Sans avoir jamais fait d'offense,
Je vous la demande à genoux,
Et c'est pour mon amour assez de récompense;
Que pourrois-je espérer de mieux?
Vous voulez que je meure, & je meurs à vos yeux.

CRISOTINE.

Infidéle Thésée!

TIRSOLET.

Vous êtes abusée;
Je ne fus jamais que Cadmus.

CRISOTINE.

Moi, je suis Hermione, & je n'y pensois plus!

TIRSOLET.

Ah! que ma fidelle tendresse
Mérite bien quelque caresse.

TIRSOLET & CRISOTINE *ensemble.*

Qu'Hermione & Cadmus se donnent tour à tour,
Un doux gage de leur amour.

(Ils se baisent les mains.)

Me. CRISARD.

Impertinente! Ridicule! Après avoir traité comme tu as fait mon cousin de Montifas, tu oses faire des caresses à un Tirsolet, & en ma présence? Vîte, qu'on se sépare; qu'on se sépare pour jamais.

TIRSOLET.

Je vais partir, belle Hermione,
Je vais exécuter ce que le Ciel m'ordonne.
Malgré le péril qui m'attend,
Je veux vous délivrer, ou me perdre moi-même;
Je vous voi, je vous dis enfin que je vous aime;
C'est assez pour mourir content (1).

CRISOTINE

Si tu mourois content, je vivrois malheureuse

(1) Opera de Cadmus, Act. II. Sc. IV.

Jusqu'au temps que le même sort
Te joindroit mon ombre amoureuse,
Aux lieux où les amans s'en vont après la mort.

Me. CRISARD.

Partez, mourez, faites ce que vous voudrez, pourvû que je ne vous voye plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tyranniques,
Ennemis de toutes Musiques;
Allons, allons à l'Opera,
Monsieur Lulli nous recevra.

TIRSOLET.

C'est-là que personne,
Aimable Hermione,
Nos doux chants ne troublera:
Sauvons-nous à l'Opera.

M. GUILLAUT *à M. Crisard.*

Monsieur, la nature, par un mouvement secret, qu'on appelle instinct, les porte au remède, qui fera sans doute leur guérison. Les Opera ont fait naître leur maladie; les Opera la finiront. Il est de ces sortes de fantaisies, comme des amours & des desirs. Laissez jouir, les desirs finissent; empêchez la jouissance, ils durent toujours. De même, Monsieur, opposez-vous à ces imaginations,

c'eſt leur donner plus de force; laiſſez-leur un libre cours; c'eſt le moyen de les faire évanouir. Quand Monſieur Tirſolet & Mademoiſelle Criſotine.......

Me. CRISARD.

Vous parlerez mieux quand il vous plaira, Monſieur Guillaut; & je ne ſai pas comment vous avez pû nommer Monſieur Tirſolet, fils de Monſieur Tirſolet, devant Mademoiſelle Criſotine, deſcendue par ſa mere des vrais Montiſas.

M. GUILLAUT.

Quand Mademoiſelle Criſotine, & Monſieur Tirſolet, auront été ſix mois au Théatre, laſſés de répétitions, ennuyés de chanter toujours, fatigués de s'habiller avec ſoin, de ſe deshabiller avec peine, & de faire éternellement la même choſe; vous les verrez revenir avec autant de ſageſſe, qu'ils ont de folie préſentement.

Me. CRISARD.

Oui, Monſieur Guillaut; mais une perſonne de la qualité de ma fille à l'Opera, bleſſeroit trop ma condition; & j'aimerois mieux voir Criſotine folle toute ſa vie, avec de la qualité, que la voir ſage au préjudice de ſa naiſſance.

M. GUILLAUT.

Le Roi y a donné ordre, Madame; on peut être de l'Opera, ſans faire tort à ſa Nobleſſe

blesse. Les plus grands Seigneurs du Royaume y peuvent danser, avec l'approbation de tout le monde.

Me. CRISARD.

Je n'ai plus rien à dire après cela : vous m'avez mis l'esprit en repos.

M. GUILLAUT.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucune objection à me faire. A mon avis, il ne faut pas résister plus long-temps à leur envie.

M. MILLAUT.

Je dis plus, Monsieur Crisard ; je dis que c'est une nécessité de les laisser aller. L'opinion que Mademoiselle votre fille a des Dieux, scandalise tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puisse faire perdre l'extravagance de son opinion. Quand elle verra que les machines les plus merveilleuses ne sont rien que des toiles peintes; que les Dieux & les Déesses qui descendent sur le Théatre, ne sont que des Chanteurs & des Chanteuses de l'Opera ; quand elle touchera les cordes, par le moyen desquelles se font les vols les plus surprenans ; adieu Jupiter & Apollon, adieu Minerve & Vénus. Elle perdra toutes ces imaginations-là ; &, comme dit Monsieur Guillaut, vous la verrez revenir avec autant de sagesse qu'elle a de folie présentement.

M. CRISARD.

Je vous rens graces, Meſſieurs, de vos bons avis; il n'y en eut jamais de plus ſages, & ils vont être exécutés tout à l'heure. Nous conſentons, Criſotine, que vous alliez avec Monſieur Tirſolet à l'Opera, & le plûtôt qu'il vous ſera poſſible : les portes vous ſont ouvertes; il ne tiendra qu'à vous de ſortir.

Me. CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que faites-vous ici, Criſotine ? Après avoir mépriſé mon couſin de Montifas, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la maiſon.

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finiſſons, finiſſons nos plaintes,
Voici la fin de nos contraintes ;
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour,
Des ſuccès de guerre & d'amour.

TIRSOLET.

Le grand Lulli nous donne deux machines,
Qui nous tranſporteront où nous devons aller.
Là, nous ſerons aſſis en perſonnes divines,
Et par les airs on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la terre,
Allons fendre les airs,
Elevons-nous au-deſſus des éclairs,

Et voyons ſous nos pieds les éclats du tonnerre.

(ils ſortent.)

M. MILLAUT.

Monſieur, vous étes bienheureux d'être délivré d'une fille auſſi folle que celle-là.

M. GUILLAUT *aſſez bas, de peur que Me. Criſard ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait le Montifas votre gendre. C'eſt une eſpéce de fou, dont vous euſſiez eu bien de la peine à vous défaire. Donnons-lui à ſouper aujourd'hui, & le renvoyons demain au lever du Roi.

M. CRISARD.

Vous me faites grand plaiſir, Monſieur Guillaut, de m'ouvrir l'eſprit : je commence à connoître que notre Baron eſt un grand fou. Allons ſouper avec lui une fois encore, & jamais ne le puiſſions-nous revoir après cela.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

SUR L'AMITIÉ.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

De tous ces dits des Anciens, que vous avez si judicieusement remarqués, & si heureusement retenus, il n'y en a point qui me touche davantage que celui d'Agésilas, lorsqu'il recommande l'affaire d'un de ses amis à un autre. *Si Nicias n'a point failli, délivre-le; s'il a failli, délivre-le pour l'amour de moi: de quelque façon que ce soit, délivre-le.* Voyez, Madame, jusqu'où va la force de l'Amitié. Un Roi des Lacédemoniens, si homme de bien, si vertueux, si sévére; un Roi qui devoit des exemples de justice à son peuple, ne permet pas seulement, mais ordonne d'être injuste, où il s'agit de l'affaire de son ami.

Qu'un homme privé eût fait la même chose qu'Agésilas, cela ne surprendroit pas. Les particuliers ne trouvent que trop de contrainte dans la vie civile: une des plus grandes douceurs qu'ils puissent goûter, c'est de re-

venir quelquefois à la nature, & de se laisser aller à leurs propres inclinations. Ils obéissent à regret à ceux qui commandent; ils aiment à rendre service à ceux qui leur plaisent. Mais qu'un Roi, occupé de sa grandeur, renonce aux adorations publiques, renonce à son autorité, à sa puissance, pour descendre en lui-même, & y sentir les mouvemens les plus naturels de l'homme; c'est ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y fassions réfléxion.

Il est certain qu'on ne doit pas regarder son Prince, comme son ami. L'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujetion, ne laisse pas former cette union des volontés, qui est nécessaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince, & le devoir des Sujets, ont quelque chose d'opposé aux tendresses que demandent les amitiés.

Exercer la domination sans violence, c'est tout ce que peut faire le meilleur Prince: obéir sans murmure, c'est tout ce que peut faire le meilleur sujet. Or la modération & la docilité ont peu de charmes: ces vertus sont trop peu animées pour faire naître les inclinations, & inspirer la chaleur de l'Amitié. La liaison ordinaire, qui se trouve entre les Rois & leurs Courtisans, est une liaison d'intérêt. Les Courtisans cherchent de la fortune avec les Rois, les Rois exigent des services de leurs Courtisans.

Cependant il y a des occasions, où l'embarras des affaires, où le dégoût de la magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la nature, les plaisirs qu'ils ne trouvent pas dans leur grandeur. Ennuyés de cérémonies, de gravités affectées, de contenances, de représentations; ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté, que leur condition leur ôte. Travaillés de soupçons & de jalousies, ils cherchent enfin à se confier, à ouvrir un cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flatteries des adulateurs leur font souhaiter la sincérité d'un ami; & c'est-là que se font ces Confidens, qu'on appelle *Favoris*; ces personnes chéres aux Princes, avec lesquelles ils se soulagent de la gêne de leurs secrets, avec lesquelles ils veulent goûter toutes les douceurs, que la familiarité du commerce, & la liberté de la conversation peuvent donner aux amis particuliers.

Mais que ces amitiés sont dangereuses à un Favori, qui songe plus à aimer qu'à se bien conduire! Ce confident pense trouver son ami, où il rencontre son maître; & par un retour imprévû, sa familiarité est punie comme la liberté indiscrette d'un serviteur qui s'est oublié. Ces gens de Cour, de qui l'intérêt régle toujours la conduite, trouvent dans leur industrie dequoi plaire, & leur prudence

leur fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement son maître, ne consulte que son cœur. Il croit être en sûreté de ce qu'il dit, & de ce qu'il fait, par ce qu'il sent ; & la chaleur d'une amitié mal réglée le fait périr, quand la précaution des personnes qui n'aiment pas, lui conserveroit tous les avantages de sa fortune. C'est par-là qu'on perd ordinairement les inclinations des Princes, plus exacts à punir ce qui blesse leur caractére, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la nature. Heureux les Sujets, dont les Princes savent excuser ce que la foiblesse de la condition humaine a rendu excusable dans les hommes ! Mais ne portons point d'envie à tous ceux qui se font craindre ; ils perdent la douceur & d'aimer & d'être aimés. Revenons à des considérations plus particuliéres sur l'Amitié.

J'ai toujours admiré la morale d'Epicure, & je n'estime rien tant de sa morale, que la préférence qu'il donne à l'Amitié, sur toutes les autres vertus. En effet, la justice n'est qu'une vertu établie pour maintenir la société humaine ; c'est l'ouvrage des hommes : l'Amitié est l'ouvrage de la nature : l'Amitié fait toute la douceur de notre vie, quand la justice avec toutes ses rigueurs a bien de la peine à faire notre sûreté. Si la prudence

nous fait éviter quelques maux, l'Amitié les soulage tous: si la prudence nous fait acquérir des biens, c'est l'Amitié qui en fait goûter la jouissance. Avez-vous besoin de conseils fidéles: qui peut vous les donner qu'un ami? A qui confier vos secrets, à qui ouvrir votre cœur, à qui découvrir votre ame qu'à un ami? Et quelle gêne seroit-ce d'être tout resserré en soi-même; de n'avoir que soi pour confident de ses affaires, & de ses plaisirs? Les plaisirs ne sont plus plaisirs, dès qu'ils ne sont pas communiqués. *Sans la confiance d'un ami, la félicité du Ciel seroit ennuyeuse* (1). J'ai observé que les dévots les plus détachés du monde, que les dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les dévots, pour se faire des objets visibles de leur amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'est de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me suis étonné autrefois de voir tant de confidens & de confidentes sur notre Théatre: mais j'ai trouvé à la fin que l'usage en avoit été introduit fort à propos; car une passion, dont on ne fait aucune confidence à personne, produit plus souvent une contrainte fâcheuse pour l'esprit, qu'une volupté agréable pour les sens. On ne rend pas

(1) Pensée d'un Ancien.

un

un commerce amoureux public ſans honte; on ne le tient pas fort ſecret ſans gêne : avec un confident la conduite eſt plus ſûre, les inquiétudes ſe rendent plus legéres, les plaiſirs redoublent, toutes les peines diminuent. Les Poëtes qui connoiſſent bien la contrainte que nous donne une paſſion cachée, nous en font parler aux vents, aux ruiſſeaux, aux arbres; croïant qu'il vaut mieux dire ce qu'on ſent aux choſes inanimées, que de le tenir trop ſecret, & ſe faire un ſecond tourment de ſon ſilence.

Comme je n'ai aucun mérite éclatant à faire valoir, je penſe qu'il me ſera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes; c'eſt de m'être attiré pleinement la confiance de mes amis; & l'homme le plus ſecret que j'aie connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien célé tant que nous avons été enſemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choſes, lorſque nous avons été ſéparés. Le ſouvenir d'une confidence ſi chére m'eſt bien doux; la penſée de l'état où il ſe trouve m'eſt plus douloureuſe. Je me ſuis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoûtumerai jamais aux ſiens; & puiſque je ne puis donner que de la douleur à ſon infortune, je ne paſſerai aucun jour ſans m'affliger, je n'en paſſerai aucun ſans me plaindre.

Dans ces confidences si entiéres, on ne doit avoir aucune dissimulation. *On traite mieux un ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un ami à qui on se cache, avec qui on dissimule* (1). Peut-être que notre ennemi recevra plus de mal par notre haine; mais un ami recevra plus d'injure par notre feinte. Dissimuler, feindre, déguiser, sont des défauts qu'on ne permet pas dans la vie civile; à plus forte raison ne seront-ils pas soufferts dans les amitiés particuliéres.

Mais pour conserver une chose si précieuse que l'amitié, ce n'est pas assez de se précautionner contre les vices, il faut être en garde même contre les vertus; il faut être en garde contre la Justice. Les sévérités de la Justice ne conviennent pas avec les tendresses de l'Amitié. Qui se pique d'être juste, ou se sent déja méchant ami, ou se prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guére la Justice, qu'il ne recommande aussi la charité; & c'est, à mon avis, pour adoucir une vertu qui seroit austére, & presque farouche, si on n'y mêloit un peu d'amour. La Justice mêlée avec les autres vertus, est une chose admirable: toute seule, sans aucun mélange de bon naturel, de douceur, d'humanité, elle est plus sauvage, que n'étoient les hommes qu'elle a assemblés; & on peut dire qu'elle bannit tout

(1) Pensée d'un Ancien.

agrément de la société qu'elle a établie.

L'Amitié n'appréhende pas seulement la rigueur de la Justice, elle craint les profondes réfléxions d'une sagesse qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. L'Amitié demande une chaleur qui l'anime, & ne s'accommode pas des circonspections qui l'arrêtent : elle doit se rendre toujours maîtresse des biens, & quelquefois de la vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des volontés, il n'est pas défendu d'avoir des opinions différentes : mais la dispute doit être une conférence pour s'éclaircir, non pas une contestation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas se faire de la passion, où vous ne cherchez que des lumiéres. Nos sentimens ne doivent avoir rien de fort opposé sur ce qui regarde la Religion. Celui qui rapporte toute à la raison, & celui qui soumet tout à l'autorité, s'accommoderont mal ensemble. Hobbes & Spinosa, qui n'admettent ni Prophéties, ni Miracles, qu'après un long & judicieux examen ; feront peu de cas des esprits crédules, qui reçoivent les REVELATIONS de Sainte Brigide, & la LEGENDE DES SAINTS, comme des articles de Foi. Il me souvient d'avoir vû de l'aliénation parmi les dévots, dont les uns alloient à tout craindre de la Justice de Dieu, & les autres à tout espérer de sa bonté.

Ce ne feroit jamais fait, si je voulois expliquer ici toutes les choses qui contribuent à établir, ou à ruiner la confiance de ces amitiés. Elles ne subsistent point sans fidélité & sans secret. C'est ce qui les rend sûres ; mais ce n'est pas tout pour nous les rendre agréables. Il se forme une certaine liaison entre deux ames, où la sûreté seule ne suffit pas : il y entre un charme secret, que je ne saurois exprimer, & qui est plus facile à sentir qu'à bien connoître. A mon avis, le commerce particulier d'une femme belle, spirituelle, raisonnable, rendroit une pareille liaison plus douce encore, si on pouvoit s'assûrer de sa durée. Mais lorsque la passion s'y mêle, le dégoût finit la confiance avec l'amour, & s'il n'y a que de l'amitié, les sentimens de l'amitié ne tiennent pas long-temps contre les mouvemens d'une passion.

Je me suis étonné cent fois de ce qu'on avoit voulu exclure les femmes du maniement des affaires ; car j'en trouvois de plus éclairées, & de plus capables que les hommes. J'ai connu à la fin que cette exclusion ne venoit point, ni de la malignité de l'envie, ni d'un sentiment particulier d'aucun intérêt ; ce n'étoit point aussi par une méchante opinion que l'on eût de leur esprit. C'étoit, (cela soit dit sans les offenser ;) c'étoit par le peu de sûreté que l'on trouvoit en leur cœur,

foible, incertain, trop assujetti à la fragilité de leur nature. *Telle qui gouverneroit sagement un Royaume aujourd'hui, en fera demain un maître, à qui on ne donneroit pas douze poules à gouverner*, pour me servir des termes de Monsieur le Cardinal Mazarin. De quoi ne seroient pas venues à bout Madame de Chevreuse, la Comtesse de Carlisle, la Princesse Palatine, si elles n'avoient gâté, par leur cœur, tout ce qu'elles auroient pû faire par leur esprit (1)? Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que les extravagances de l'imagination. L'imagination n'a point de folies, que le jugement ne puisse corriger : le cœur nous porte au mal, & nous y attache, malgré toutes les lumiéres du jugement :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Une femme fort spirituelle (2) me disoit un jour, qu'elle *rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur*. O Lot! O Lot (3)! que vous avez peu à craindre ces

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1676.

(2) Mademoiselle de l'Enclos.

(3) Charlotte de Nassau, fille de Louis de Nassau, Seigneur de Beverweert, Ambassadeur Ex-

sottises! Rendez graces à Dieu de vos lumières, & reposez-vous sur vous-même de vos mouvemens. J'en connois de peu intéressées, Lot, à remercier Dieu de votre esprit. La petite Bouffete consentiroit volontiers que vous eussiez le cœur troublé, & que vous n'eussiez pas l'esprit si libre.

Esprit du premier ordre, que vous donnez de plaisir à vos sujets, de faire admirer en vous tant de raison, & tant de beauté! Quel plaisir de vous voir mépriser ce discours ennuyeux de beautés; ces fades entretiens de coëffes, de manches, & d'étoffes des Indes! Quel plaisir de vous voir laisser à la fausse galanterie des autres les *Corbeilles pleines de Rubans*, & la gentille Canne de Monsieur de Nemours (1), ame élevée au dessous de toutes ames, quelle satisfaction de vous voir faire un si noble usage de ce que vous avez;

traordinaire des Etats Généraux en Angleterre. Elle étoit sœur des Comtesses d'Arlington & d'Ossery, de Messieurs d'Odick, Auwerkerk, &c. Guillaume III. lui donna le rang de fille de Comte. Lot est une abreviation Angloise pour Charlotte. Madame Mazarin l'aimoit passionnément.

(1) Voyez LA PRINCESSE DE CLEVES. p. m. 324. Ce Roman a été composé par M. le Duc de la Rochefoucault, Madame de la Fayette, & M. de Segrais. Consultez le Pere le Long, dans sa BIBLIOTHEQUE Historique de France, numero 17427.

de vous voir regretter si peu ce que vous avez eu, desirer si peu ce que vous n'avez pas!

Joignez, Madame, joignez le mérite du cœur à celui de l'ame & de l'esprit: défendez ce cœur des *Rendeurs de petits soins* (1), de ces gens empressés à fermer une porte & une fenêtre, à relever un gand & un éventail.

L'amour ne fait pas de tort à la réputation des Dames: mais le peu de mérite des amans les deshonore. Vous m'offenseriez, Madame, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse: tout vieux que je suis, il me fâcheroit d'en être exemt. On aime autant de temps qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les amitiés, c'est que les lumiéres précédent les mouvemens, & qu'une estime justement formée dans l'esprit, aille s'animer dans le cœur, & y prendre la chaleur nécessaire pour les amitiés comme pour l'amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des sujets dignes de vous. Je me démens ici sans y penser, & défens tout ce que je veux permettre. Vous conseiller de la sorte, c'est être plus sévére que ceux qui prêchent, & moins indulgent que les Confesseurs.

Si mes souhaits avoient lieu, vous seriez ambitieuse, & gouverneriez ceux qui gou-

(1) Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de LA CLELIE.

vernent les autres (1). Devenez maîtresse du monde, ou demeurez maîtresse de vous; non pas pour passer des jours ennuyeux dans cette inutilité séche & triste, dont on a voulu faire de la vertu, mais pour disposer de vos sens avec empire, & ordonner vous-même de vos plaisirs.

Que tantôt la raison sévére à vos desirs,
Ne leur permette pas le plus secret murmure;
Que tantôt la raison, facile à vos plaisirs,
Hâte les mouvemens qu'inspire la nature.

Si la confiance est un des grands bonheurs de la vie, goûtez-en la douceur avec votre chere Lot. Goûtez-en la douceur avec celui dont vous devez être aussi sûre que de vous-même.

(1) Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1676.

A

MON HEROS
LE COMTE DE
GRAMMONT.

STANCES IRREGULIERES.

On peut aimer toute sa vie,
Et si l'ame à l'amour n'est pas trop asservie;
Le plus sévére jugement
Ne sauroit condamner un si doux sentiment.

D'abord c'est une pure estime,
Qu'insensiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur;
Nous disons mille biens d'un objet qui nous touche,
Et le charme secret qui nous gagne le cœur,
Nous met incessamment le mérite à la bouche.

Cette estime est bien-tôt une tendre amitié,
Cette amitié devient une amoureuse peine;
C'est un tourment qui plaît, c'est un bien qui nous gêne,

Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Jamais tel ſentiment ne fut une foibleſſe ;
Mais un air trop galant ſied mal ſur le retour :
De tous ceux que j'ai vûs toucher à la vieilleſſe,
Un Comte de Grammont peut ſeul faire l'amour.

Ce n'eſt point pour lui, Deſtinées,
Que vous avez réglé le temps ;
Son automne eſt un vrai printemps,
Et ſon air fait honte aux années.

Toujours errant, & jamais étranger,
De cour en cour il pourſuit quelque belle ;
Agréable & jamais fidéle,
Il mourra plûtôt que changer.

Puiſſe-t'il chaque été, pour le bien de la France,
Régler nos Maréchaux ſur l'ordre d'un combat ;
Et ſi bien-tôt on ne ſe bat,
Reporter à l'amour ſon autre expérience.

Courtray, Mardik, Arras, & dix ſiéges fameux
Par mille & mille funérailles,
Vingt rencontres & ſept batailles
Doivent contenter nos neveux.

Qui du Rhein orgueilleux vit les rives ſoumiſes,
Qui vit les durs combats de Nordlingue & Fribourg,

Auroit pû méditer de belles entreprises
Pour le secours de Philipsbourg (1)

Mais le goût des plaisirs l'emporte sur la gloire :
Comte, nous nous devons l'usage de nos jours :
On a peu d'intérêt à servir sa mémoire,
Puisque c'est pour autrui qu'elle dure toujours.

Que sert à nos Héros de la rendre immortelle,
Si l'on est mort en soi, lorsque l'on vit en elle ;
L'avenir te regarde autant pour le moins qu'eux ;
Mais pour cet avenir fameux,
Il doit te coûter une vie
Si rare & si digne d'envie,
Que celui qui jadis vit tout sous le soleil,
Ne vit jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec ses PROVERBES,
Avec sa connoissance d'Herbes,
Et le reste de ses talens,
Sans biens comme tu vis n'eût pas vécu deux ans ;
Il eut jusqu'à huit cens maîtresses
Et n'en eut jamais tant que toi ;
Il eut de l'Orient les plus grandes richesses,
Mais il pilla sa Reine, & tu donnes au Roi.

(1) Philipsbourg fut pris par les Allemands le 17. de Septembre 1676.

Il est vrai qu'il a l'avantage
D'être appellé toujours LE SAGE,
Lorsqu'un Prêcheur, dans son Sermon,
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à ses Paraboles;
Et chacun réjoui de tes moindres paroles,
Redit, après Saint-Evremond,
Il n'est qu'un Comte de Grammont.

Savans, qui présidez au temple de mémoire,
Qui faites un métier de dispenser la gloire,
Et vendez sagement à notre vanité
Une fausse immortalité;
Amenez vos grands personnages
Rendre au mien leurs humbles hommages;
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots;
Jamais il ne sera de vie
Plus admirée & moins suivie.

LETTRE
A M. LE COMTE
DE SAINT-ALBANS (1).

IL n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare ; & à plus forte raison une société malheureuse ne doit pas durer toujours. La nôtre, Mylord, est la plus funeste qu'on ait jamais vûe. Depuis que je joue chez Madame Mazarin, je n'ai pas eu six fois le Spadille : le Baste vient plus souvent ; mais c'est un fourbe qui m'engage mal-à-propos, & qui me fait faire la bête. Je ne file que des trois de pique ou de trefle, que des six de cœur ou de carreau. Cependant, Mylord, je bénis le Ciel quand on pourroit attendre de moi des lamentations ou des murmures. Graces à Dieu, je donne de bons exemples, & tels que votre moitié les peut donner ; exemple néanmoins qui ruinent mes affaires, & n'accommodent pas les vôtres ; ce qui me fit dire hier au soir à la Bellegarde ; *Je paye & ne*

(1) Henry Jermyn, Comte de Saint-Albans, Chambellan de la Maison du Roi, mort en 1684.

joue plus, & fais ce qu'il me plaît (1).

Consultons-nous, Mylord, nous sommes en meilleure condition que ceux qui gagnent notre argent; car il vaut mieux endurer les injustices que les faire. Madame Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches, & pour jetter une carte du talon, quand je joue sans prendre avec quatre matadors. Je m'adresse à Monsieur de Monaco (2), qui me dit sérieusement, & avec un air de sincérité; *De bonne foi, Monsieur, Monsieur de Saint-Evremond, je regardois ailleurs.* Votre ami Monsieur de Saissac rit beaucoup & ne décide rien; Monsieur Courtin déclare que *la vexation est grande.* Mais toutes les déclarations de Monsieur Courtin font peu d'effet; l'Ambassadeur est aussi peu écouté dans ce logis-là, qu'il le seroit à la bourse, s'il vouloit y justifier le Chevalier *Layton* (3). Dans cette extrêmité, je prens le Ciel à témoin, & le Ciel n'a pas

(1) M. de Bellegarde oncle de Madame de Montespan, grand joueur, & d'une humeur un peu brusque & capricieuse, disoit toujours quand il n'étoit pas heureux: *je paye, & ne joue plus; je fais ce que je veux.* Les autres joueurs en firent une espéce de Proverbe.

(2) Le Prince de Monaco vint faire un tour en Angleterre, en 1676.

(3) Le Chevalier Ellis Layton, un des Commissaires des Prises. Les Marchands l'accusoient de malversation.

plus de crédit que l'Ambassadeur.

Revenez, Mylord; venez soutenir vos droits vous-même. La campagne n'est point faite pour vous. Que celui-là se dégoûte du monde, dont le monde est dégoûté; mais que ceux qui lui sont chers comme vous, y demeurent toute leur vie. Un honnête-homme doit vivre & mourir dans une capitale; & , à mon avis, toutes les capitales se réduisent à Rome, à Londres, & à Paris. Paris ne seroit plus le même pour vous; des amis que vous y aviez, les uns sont morts, les autres sont en prison: Rome ne vous convient point; le disciple de Saint Paul ne s'accommode pas du lieu où régne le successeur de S. Pierre: Londres, cette bonne & grande ville vous attend; c'est-là que vous devez fixer votre séjour. Une table fort libre & de peu de couverts; un Hombre chez Madame (1), & chez vous des Echets, vous feront attendre la mort aussi doucement à Londres, que Monsieur Des Yveteaux l'a attendue à Paris. Il mourut à quatre-vingts ans, faisant jouer une sarabande, *afin*, disoit-il, *que son ame passât plus doucement* (2). Vous ne choisirez

(1) Madame la Duchesse d'York.

(2) Voyez les MÉLANGES *d'Histoire & de Litterature de Vigneul-Marville*, Tom. I. pag. 154. & suiv. de la seconde édition de Rouen, 1701.

pas la musique pour adoucir la rigueur de ce passage : mais une vole à l'Hombre, & à Grimpe trois as naturels en premier contre trois neufs, termineront assez heureusement votre vie. Ce ne sera de long-temps, Mylord, si vous revenez à Londres. Je ne vous donne pas six mois, si vous demeurez à la campagne avec cette morale noire que vous y avez prise.

IDYLLE

EN MUSIQUE.

OUVERTURE.

SCENE PREMIERE.

LISIS, TIRCIS.

LISIS.

AMOUR, je te rens mes emplois :
Si j'ai vieilli dans ton service,
J'en ai mieux reconnu la rigueur de tes loix,
J'en ai mieux senti le supplice.

TIRCIS.

TIRCIS.

De tous les Dieux révérés autrefois,
Aucun n'avoit moins d'injustice :
Ils sont éteints ces Dieux que forma le caprice;
L'Amour assujettit les Peuples & les Rois.

LISIS.

Qu'il exerce par tout son tyrannique empire :
Qu'aux Champs, à la Ville, à la Cour,
On fasse des vœux, on soupire;
Que tous, excepté moi, soient sujets à l'Amour.

TIRCIS.

Pourquoi vous exemter de cette loi commune?
Courez le monde entier; en aimant la fortune,
On aime sur la terre, on aime sur les eaux;
Même feu dans les bois fait chanter les oiseaux;
Les plantes & les fleurs au printemps animées,
Ont l'appétit secret d'aimer & d'être aimées :
Quittez, Lisis, quittez votre travers,
Aimez avec tout l'Univers.

LISIS.

Ne croyez pas que cela nous impose;
Ne croyez pas que ces discours
Rechantés mille fois au sujet des Amours,
Gagne sur nous la moindre chose :
Tircis, n'en soyez point jaloux,

L'Aminte le dit mieux que vous ;
Mais ce droit naturel d'une commune flamme
Ne peut s'étendre sur mon ame.

TIRCIS.

Ecoutez mes tristes accens,
Et devinez par eux les peines que je sens.
J'aime une ingrate, une cruelle,
Autant orgueilleuse que belle.
Ecoutez mes tristes accens,
Et devinez par eux les peines que je sens.

SCENE II.

LISIS, TIRCIS, DAMON.

LISIS.

TIrcis, je veux songer au repos de ma vie,
Et d'écouter vos maux ce n'est pas mon envie.

TIRCIS.

Jusqu'à la fin de mes jours,
Lisis, je veux aimer, je veux aimer toujours.

LISIS.

Non, jusqu'à la fin de tes jours :
Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toujours.

LISIS & DAMON *Basse & Dessus.*

Non, non, c'est trop aimer, quand on souffre toujours.

TIRCIS.

Je m'engage avec peine ;
Une fois engagé
A la plus inhumaine,
Plûtôt mort que changé.

LISIS.

Tous ces dégoûts de vivre,
Ces desirs de mourir,
Qu'on trouve dans un livre,
Où de faux malheureux aiment à discourir,
Le bon sens ne les peut souffrir.

TIRCIS.

Une passion tendre & pure,
N'aime pas la noire peinture
De tourmens inventés, de tous ces feints trépas ;
Mais je dirai, Lisis, sans art & sans figure,
Que je préférerois une mort assez dure,
Au malheur ennuyeux de vivre & n'aimer pas.

LISIS.

Il faut se plaire aux objets agréables
Sans se laisser charmer.

TIRCIS.

Pourquoi se défendre d'aimer
Les objets que l'on trouve aimables ?

LISIS.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

DAMON.

Les plaisirs de la vieillesse
Ménagés par la raison,
Dans cette froide saison,
Pourroit se nommer tristesse.

LISIS.

La raison m'ôte le tourment,
Où j'étois sensible en aimant.

TIRCIS.

Si tu crains un cœur qui soupire;
Goûte au moins les douceurs de celui qui desire.

LISIS.

Qui permet au cœur les desirs,
Lui défend en vain les soupirs.

TIRCIS.

Triste repos & sombre nonchalance,
Ennuyeuse inutilité,
Qu'un paresseux appelle liberté,
Tu n'es pour moi qu'une froide indolence.

LISIS.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

Deux Flûtes & deux Violons.

UN DUO.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

Les Instrumens.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

Les Voix & les Instrumens.

J'ai passé le temps des desirs,
La raison fait tous mes plaisirs.

SCENE III.

TIRCIS, LISIS.

TIRCIS.

Les soupirs & les larmes
Que l'on donne à des charmes,
Honorent le plus jeune, honorent le plus vieux;
A tout âge, en tout temps, l'Amour est précieux.

LISIS.

Il n'est pas raisonnable
De donner à l'amour les soupirs & les pleurs,
Qu'un pauvre misérable

Ne doit qu'à ses douleurs.

TIRCIS.

Vos plus vives douleurs en aimant seront vaines :
Tous vos maux suspendus & la nuit & le jour.
Heureux sont les vieillards occupés d'un amour,
Qui leur fait oublier leurs chagrins & leurs peines :

LISIS.

Je porte peu d'envie à vos tendres desirs :
Content que la sagesse
Ait soin de ma vieillesse,
Je laisse aux jeunes gens à pousser des soupirs.

TIRCIS.

Est-ce que votre ame allarmée
D'aimer & n'être pas aimée,
Auroit honte de desirer
Ce qu'elle ne peut espérer?

LISIS.

Les galans de mon âge
Craigent fort le mépris;
Mais ce n'est pas le pis,
Ils craignent les faveurs encore davantage.

TIRCIS.

La crainte d'une faveur
Est un peu trop délicate ;
Donnez, Lisis, votre cœur,

Je vous répons d'une ingrate.

LISIS.

Soit foiblesse ou raison, je vivrai sans desirs:
Un repos innocent fait mes plus doux plaisirs:
Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez paisible vie.

Les Violons.

LE CHOEUR.

Soit foiblesse, ou raison, je vivrai sans desirs,
Un repos innocent fait mes plus doux plaisirs:
Sans soin, sans peine & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

Les Violons seuls.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

Les Flûtes seules.

Sans soin, sans peine, & sans envie,
Coulez, coulez, paisible vie.

SCENE IV.

TIRCIS, LISIS, DAMON.

TIRCIS.

NOtre ame nous doît faire aimer,
Autant de temps qu'elle peut animer.
Desirs, & craintes;
Tendres atteintes,
Heureux tourment,
Que l'on souffre en aimant;
Quel bien est comparable aux douceurs de vos plaintes
Pour un amant!

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Quel bien trouvez-vous à craindre,
Et quelle douceur à vous plaindre?

TIRCIS.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Les Flûtes.

UN DUO.

Triste entretien de mes ennuis,
Vous faites le bonheur de l'état où je suis.

Deux

Deux Flûtes & deux Violons.

LISIS.

Hortence toute aimable en ses moindres discours
Avec ceux qui peuvent lui plaire,
Usurpe des Vieillards le chagrin ordinaire,
Pour les gronder toujours.

TIRCIS.

Non, ce n'est pas qu'on les gronde;
Mais l'injuste autorité
Qu'ils prennent sur tout le monde,
Attire un châtiment assez bien mérité.
Non, non, ce n'est pas qu'on les gronde:
On punit seulement l'injuste autorité.

LISIS.

Tel Vieillard est honteux de se voir trop docile;
En public, en secret, on le trouve dit-on,
Moqueur, malicieux, ou discret imbécille,
Qui ne veut jamais dire *non*,
Par une honnêteté plus fade que civile.
S'il loue, il gâte la maison:
Moins délicat que difficile,
Il condamne souvent avec peu de raison.
Voilà, voilà, Tircis, l'état doux & tranquille,
D'un Vieillard que l'amour tiendroit en sa prison.

TIRCIS.

La raiſon en amour a trop de ſéchereſſe ;
Eſpérez tout de la tendreſſe.

LISIS.

La tendreſſe en cheveux gris
Ne produit que du mépris.

TIRCIS.

Le moins favoriſé dans l'amoureux empire
Se plaît au mal dont il ſoupire.

LISIS & DAMON *qui fait la baſſe.*

Beau moyen pour ſe rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on eſt amoureux !

Les Violons.

Beau moyen pour ſe rendre heureux,
De n'être point aimé, quand on eſt amoureux !

LISIS *avec les Violons.*

L'Amour ne veut de nous que nos jeunes années ;
N'approchez pas, infirmités :
Le culte de ce Dieu, vieilles infortunées,
Ne ſouffre point vos ſâletés.

TIRCIS.

Un cœur fidéle qui ſe donne,
Dérobe la vieilleſſe au jour ;
Aux yeux d'une belle perſonne ;
C'eſt cacher ſes défauts que montrer ſon amour.

LISIS.

On rencontre peu de belles
Coupables de cette erreur;
Mais je les aime cruelles;
Partisans de la rigueur,
Je suis contre moi pour elles,
Dans leur juste mépris pour vieillesse & laideur.

TIRCIS

Je ne trouve qu'inhumaines,
Et quand j'en perdrois le jour,
Je suivrai toujours l'Amour,
J'aimerai toujours ses peines.

LISIS.

Dût mon âge caduc avoir un plus long cours;
Tout le temps de ma vie
Sans desir, sans envie,
J'admirerai toujours.

TIRCIS.

Qui peut exprimer quand on aime;
Cette douce langueur que l'on sent en soi-même!

LISIS.

Tircis, tous ces beaux mouvemens,
Pour les bien expliquer, sont de secrets tourmens;

TIRCIS.

Le Ciel en nous formant inspira dans notre ame
Un principe caché de l'amoureuse flâme.

LISIS.

Le Ciel en nous formant inspira dans nos cœurs

Le principe caché de nos plus grands malheurs ;
Il inſpira l'amour, cette ſource féconde
De tous les maux du monde.

T I R C I S.

Si j'oſois élever mes vers,
Je dirois que l'Amour entretient l'Univers :
C'eſt lui dont la chaleur anime votre veine ;
Qui bienfaiſant à tous, ſe rit de votre haine . . .
Mais que des Concerts charmans
De nos voix les plus belles,
Avec les inſtrumens
Appaiſent nos querelles.

L E C H O E U R.

Pour finir tous ces beaux diſcours,
Chantons, chantons qu'il faut aimer toujours :
Chantons, chantons qu'il faut aimer
Qui peut charmer ;
Chantons qu'il faut aimer toujours.

Les Violons & les Hauts-bois.

L I S I S.

Chantons qu'il nous faut admirer
Sans ſoupirer ;
Qu'il nous faut admirer toujours.

T I R C I S.

Depuis que je ſers ma cruelle,
Je fus toujours diſcret, je fus toujours fidelle.

L I S I S.

C'eſt un mérite fort léger,

Que d'être fidele berger.

TIRCIS.

Je souffre : mais le goût d'une tendre souffrance
Aux amans délicats tient lieu de jouissance.

LISIS.

Que durent à jamais
Vos heureuses allarmes,
Vos soupirs & vos larmes :
Pour moi, je veux goûter les douceurs de la paix.

TIRCIS.

O bienheureuses chaînes,
Qui changez en plaisirs les douceurs & les peines !

UN DUO

Que durent à jamais
Vos heureuses allarmes,
Vos soupirs & vos larmes,
Et que le vieux Lisis aille goûter sa paix.

DAMON.

Si notre bon Lisis revoit les mêmes charmes,
Nous aurons fait pour lui d'inutiles souhaits.

LISIS.

Un puissant intérêt me presse
De retourner à des charmes si doux :
Qu'aviez-vous fait, vaine ombre de sagesse,
Fausse raison, hélas ! que faisiez-vous ?

TIRCIS.

Depuis le temps que je soupire
Sujet de l'amoureux empire,

Ma raiſon ſur mon cœur n'a jamais rien tenté
En faveur de ma liberté.

DAMON.

Liſis, ton ame eſt ſouvent révoltée,
Mais la ſéditieuſe auſſitôt dégoûtée
De ſa rébellion à celle que tu ſers,
Dans un état ſoumis vient reprendre ſes fers.

LISIS.

A mon grand intérêt ma flame eſt aſſervie :
Du feu de ſes beaux yeux, je reçois les eſprits
Qui conſervent ma vie.
Heureux, heureux l'amour dont la vie eſt le prix!

TIRCIS.

Heureuſe, heureuſe eſt la vie
Dont l'amour fait tout l'emploi :
Je haïrois le jour, ſi je n'avois l'envie
De montrer en vivant ma conſtance & ma foi.

LISIS.

Jamais rigueur ne m'a coûté de larmes ;
Jamais ſoupçon n'a mon cœur allarmé :
Je cherche moins les faveurs que les charmes ;
Aimant pour vivre & non pour être aimé.

TIRCIS.

Aimons, c'eſt l'Amour qu'il faut ſuivre
Donnons tout à la paſſion :
Qu'aimer mieux, d'un Amant faſſe l'ambition.

LISIS.

Que celle d'un vieillard ſoit purement de vivre ;

La vie est le dernier plaisir
Où doive aspirer son desir.

TIRCIS.

Beaux yeux que tout le monde adore!

LISIS.

Beaux yeux par qui je vis encore!

A deux.

Peut-on rien trouver de si doux,
Que de tenir toujours à vous?

DAMON.

Aimez, aimez, c'est l'amour qu'il faut suivre;
Laissez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Lisis aime pour vivre.

LE CHOEUR.

Aimez, aimez, c'est l'Amour qu'il faut suivre;
Laissez-vous tous deux enflâmer:
Que Tircis vive pour aimer,
Et que Lisis aime pour vivre.

Fin du Tome troisiéme.

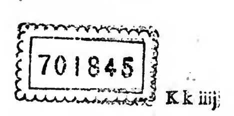


TABLE
DES MATIERES
Principales contenues dans le troisiéme Tome.

On a mis une n. *pour marquer que le chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.*

A

C.

H.

I.

L.

M.

P.

Q.

R.

Ruvigny

S.

T.

Fin de la Table du Tome troiſiéme.



